

sommaire du n° 149, mars 2021

■ Ouverture

Cher lecteur 4

■ Séminaire École

« J. Lacan, *Télévision*, questions III et V »

Natacha Vellut et Frédéric Pellion,
Couvrez ce saint que je ne saurais voir 8

■ Séminaires Champ lacanien

« Ce qui nous tombe dessus »

Les surprises de l'inconscient

Bernard Brunie, Résistance(s) 21

Patricia Gavilanes, D'où vient ce qui nous tombe dessus ? 29

Patrick Barillot, La sexualité, ça m'est tombé dessus 33

■ D'un pôle à l'autre

Jean-Pierre Drapier, Le symptôme... incroyable
ou le geste ponce-pilatique de l'analyste 40

Michel Minard, Lorsque le traitement devance symptôme
et diagnostic : la logique d'une démarche illogique 47

Florence Signon, Être la mesure 55

■ Et entre-temps...

« Rêves et cauchemars », chapitre III

Esther Morère Diderot, Allo, vous êtes là ? 63

Joseph Rondeau, L'entre-voie, entre cauchemar et rêve 66

Bernard Nominé, Le rêve et le réveil 70

Alexandre Faure, « Quand le rêve va trop loin » 73

■ Produits des cartels

« Clinique de l'enfant et de l'adolescent à l'épreuve du cartel »

Sophie Henry, Quelle réalité ? 78

Nathalie Tarbouriech, « L'insulte, c'est grandiose... » 83

■ Enfance et psychanalyse

Réseau Enfant et Psychanalyse

Patricia Zarowsky, Le délire chez l'enfant psychotique 89

Gérard Fauconnet, Problématique *faunétique* et questions
à la lecture 96

Josée Mattei, *Perles à rebours*, ce qui reste 104

« Penser l'enfance »

Marie Selin, Sasha : un petit garçon assigné
à un corps de fille ? 110

■ 2^e Convention européenne

Rome, 10 et 11 juillet 2021

« Ce qui passe entre les générations »

Colette Soler, Présentation 115

■ Fragments

S. Freud, *L'Interprétation des rêves*

J. Lacan, *Le Désir et son interprétation* 119

Directrice de la publication

Patricia Zarowsky

Responsable de la rédaction

Nadine Cordova

Comité éditorial

Giselle Biasotto-Motte

Isabelle Boudin

Brigitte Bovagnet

Anne-Marie Combres

Nathalie Dollez

Alexandre Faure

Laure Hermand-Schebat

Emmanuelle Moreau

Pierre Perez

Florence Signon

Christine Silbermann

Louis-Marie Tinthoin

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Cher lecteur,

À la question de « ce qui nous tombe dessus », ne suffit-il pas de suivre Samuel Beckett qui disait : « Ce qui se passe ce sont des mots ¹ » ? Et quels mots ! Les signifiants virus, épidémie, confinement, pour n'en citer que trois, n'ont cessé de faire trembler la Terre depuis un an et d'alimenter le discours courant. L'inverse semble également se vérifier. Ce qui traînait dans l'air a fini par nous tomber sur la tête.

Comment ne pas nous étonner alors ensemble encore une fois de la performativité du signifiant, particulièrement pris actuellement dans un discours d'idéologie de la science, et non produit par la science, distinction qui me semble rejoindre celle de Colette Soler dans son texte « Pas sans l'inconscient ² » – et qui ajoute : « qui se réclame de la science à d'autres fins, et qui, elle, décourage même l'ironie ³ ». Les déclinaisons de ces deux variations ne sont en effet pas les mêmes : le premier bloque le savoir en imposant sa serf-titude, tandis que le second entretient un rapport étroit avec le savoir à partir du doute.

En nous laissant orienter par le doute, point de non-savoir, et l'intérêt pour le savoir, il me semblerait très enseignant de réinterroger ces trois signifiants via Hippocrate, le père du terme « épidémie », et Taubenberger, le père du virus de la grippe espagnole dite « Mère de toutes les pandémies », et le rapport au sujet, vacciné ou pas, que ces signifiants renouvellent et altèrent profondément. Réinterroger au moins dans le sens de pouvoir prendre du recul sur ce qui nous tombe dessus, et qui met chacun, pas tous, à mal dans son rapport singulier à la mort et à sa partie de réel, zone de rencontre du réel avec le réel qui a fait irruption, pourrions-nous dire autrement, quel programme !

Ces points mériteraient d'être amplement développés. C'est là, cher lecteur, que la pluralité des voix du Mensuel peut vous apparaître rafraîchissante face au discours ambiant capitaliste, sur fond de crise ça-nie-taire antidémocratique, laquelle ferait prévaloir le vrai sur le faux dans l'intérêt de tous, quitte à marquer le grand retour de la censure. À contrario, la démocratie ne consiste-t-elle pas à encourager l'émergence des voix les plus variées et même

d'accueillir celles qui sont les plus antidémocratiques ? Dans l'agora – originairement, lieu de rassemblement des voix devenu place du marché, qui a aussi donné naissance à deux verbes : agorazo, « je fais des courses », et agoreuo, « je parle en public » –, les Grecs ne reculaient pas devant cette nécessité liée à la naissance de la démocratie, justement même face à l'Ananké, jamais sans son partenaire le Logos, les deux dieux de Freud.

C'est cette tension en arc-en-ciel de voix et voies émergentes que l'équipe du Mensuel de notre école essaie de vous présenter, tout en soutenant la rencontre avec d'autres champs. C'est dans ce sens que je l'ai rejointe, à travers cet effort pluriel pour et par la psychanalyse, non sans une question personnelle sous-jacente qui porte sur les voix qui y sont accueillies et à accueillir, et ce que nous en entendons. Je pense là par exemple aux apports passionnants sur la revisite du diagnostic médical sous l'œil du généticien Arnold Munnich, intervenant assez récent ⁴ dans les locaux de l'EPFCL, et de là où la technologie contemporaine, dite scientifique – ce qui mériterait discussion – qui est en pleine évolution et qui n'est pas sans lien avec ce qui nous tombe singulièrement dessus actuellement, nous amènerait à revisiter la façon d'aborder la clinique. Ce sont des questions d'urgence, me semble-t-il, ou qui font tout au moins question pour moi dernièrement.

Pour conclure. En ces temps troublés du et par le diagnostic médical, par ce qui est qualifié de scientifique, et de démocratie, je vous souhaite une bonne année de travail, viralemment rythmée par une urgence singularisée. Comme le disait une amie camerounaise que j'interrogeais sur son ressenti quant à la crise : « Nous, on a des choses plus urgentes dont on doit s'occuper. » Il ne s'agit peut-être que de cela, du peu négligeable, d'encourager avec le Mensuel chacun à cerner et travailler ce qui lui fait urgence, non sans lien avec les spécificités de son époque.

À discuter après une bonne lecture.

Louis-Marie Tinthoin

1. ↑ S. Beckett, *L'Innommable*, Paris, Éditions de Minuit, 1953, 2004, p. 97.

2. ↑ C. Soler, « Pas sans l'inconscient », *Cahiers du Collège clinique de Paris, Formations cliniques du Champ lacanien, Qu'est-ce qu'une névrose ?*, vol. VII, 2005-2006, p. 27-32.

3. ↑ *Ibid.*, p. 28.

4. ↑ « Inné-galités », séminaire Champ lacanien, « Inégalités », à Paris, le 21 novembre 2019.

SÉMINAIRE ÉCOLE

J. Lacan, *Télévision*
questions III et V

Télévision, Question III

« Venons-en donc au psychanalyste et n'y allons pas par quatre chemins. Ils nous mèneraient tous aussi bien là où je vais dire.

C'est qu'on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint.

Un saint durant sa vie n'impose pas le respect que lui vaut parfois une auréole.

Personne ne le remarque quand il suit la voie de Baltasar Gracián, celle de ne pas faire d'éclats, – d'où Amelot de la Houssaye a cru qu'il écrivait de l'homme de cour.

Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir.

C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saints.

Que ça fait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épate le plus dans l'affaire. Épate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebut de la jouissance.

Parfois pourtant a-t-il un relais, dont il ne se contente pas plus que tout le monde. Il jouit. Il n'opère plus pendant ce temps-là. Ce n'est pas que les petits malins ne le guettent alors pour en tirer les conséquences à se regonfler eux-mêmes. Mais le saint s'en fout, autant que de ceux qui voient là sa récompense. Ce qui est à se tordre.

Puisque se foutre aussi de la justice distributive, c'est de là que souvent il est parti.

À la vérité le saint ne se croit pas de mérites, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas de morale. Le seul ennui pour les autres, c'est qu'on ne voit pas où ça le conduit.

Moi, je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. C'est sans doute de ne pas moi-même y atteindre.

Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitalisme, – ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains. »

J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 29-28.

Natacha Vellut et Frédéric Pellion

Couvrez ce saint que je ne saurais voir *

Argument : Que veut dire Lacan en énonçant que la « situation » du saint permet d'approcher « objectivement » celle de l'analyste ?

Natacha Vellut : Lire Lacan, en particulier *Télévision*¹, c'est tenter de jouer d'un accordéon au clavier polyphonique, à la richesse rythmique et mélodique qui se déploie ou se referme comme les soufflets de l'instrument...

Le paragraphe démarre par une allusion à Rome, siège de l'Église catholique, centre de la chrétienté : tous les chemins y mènent, comme tous les chemins mèneront là où Lacan va dire. En d'autres termes : il n'y a pas d'origine du psychanalyste, il y a une place finale du psychanalyste.

Lacan situe objectivement et subjectivement le psychanalyste d'être un saint, objectivement comme il l'énonce lui-même et subjectivement puisque, à la fin de ce paragraphe², il confie, comme une boutade ou une interrogation, que lui-même n'y atteint peut-être pas, d'être un saint, du moins ce qui dans le passé s'est appelé saint.

Un saint n'impose pas le respect : ce n'est effectivement pas durant sa vie qu'il est reconnu saint. Personne ne le remarque, car comment le distinguer ? D'autant qu'il pourrait suivre le conseil de Baltasar Gracián et ne pas « faire d'éclat ».

Explorons cette dialectique entre remarquer et ne pas remarquer, reconnaître, ne pas reconnaître et être reconnu, faire des éclats et ne pas faire d'éclat.

Quelques années après la mort de Baltasar Gracián, en 1669, Molière fait jouer sa pièce *Tartuffe* au théâtre du Palais Royal, pièce aussitôt censurée. Cette première version de la pièce, Molière l'avait sous-titrée « l'Hypocrite » : *Tartuffe ou l'Hypocrite*. Pour contrer la censure, il changera le titre en *Tartuffe ou l'Imposteur*, et y ajouta deux actes : une histoire d'amour

contrariée par Tartuffe et une intervention du Roi qui permet que tout se termine au mieux dans le meilleur des mondes : l'hypocrisie est démasquée, l'amour sanctifié, la propriété privée restituée... *un happy end* !

Si la pièce est censurée, c'est parce qu'elle met en scène la ressemblance entre le vice et la vertu. Dans la première version de la pièce, Molière tourne en dérision la fonction de directeur de conscience ; dans la seconde, Tartuffe sera une sorte d'escroc sous le masque d'un homme dévot.

La pièce est autant une attaque de l'hypocrisie, du mensonge, de la fausse dévotion, d'un faux dévouement à Dieu, qu'une satire d'une certaine dévotion, celle d'Orgon, le maître de maison, qui n'est qu'aveuglement et faiblesse, qui n'est que soumission à un directeur de conscience, qui est habité par la passion de l'ignorance.

Tartuffe, lors de l'acte III, à la scène 2, dit à Dorine (suyvante de Marianne, fille du maître de maison) dans une scène dite « du mouchoir », ce mouchoir qui servira à cacher, à voiler :

« Ah mon Dieu, je vous en prie,
 Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.
 [...] Couvrez ce sein que je ne saurais voir :
 Par de pareils objets les âmes sont blessées,
 Et cela fait venir de coupables pensées. »

Avec Tartuffe, l'objet est remarqué, il produit des éclats, Tartuffe le voit et, refusant de le voir, attire l'attention de tout le public. L'objet est connu, et nommé, comme dans les actes de charité, d'ailleurs. L'Évangile préconise ainsi de nourrir les affamés, désaltérer les assoiffés, vêtir les démunis, soigner les malades, visiter les prisonniers, enterrer les morts, bref, d'assortir chacun à son objet, et le monde tournera divinement.

Magie du théâtre et de sa double énonciation : le public ne voit pas seulement l'objet, il voit Tartuffe comme un tartuffe. Avant que Tartuffe n'entre en scène, à l'acte III, le public le connaît déjà, sait déjà sa tartufferie. Il est donc dans une situation où il est incapable de duper. Il apparaît moins méchant et machiavélique que ridicule et dupé par la mise en scène elle-même, avant d'être lui-même dupé par Elmire, la femme du maître de maison. Il avance masqué, mais le public sait qu'il l'est, masqué. Et, à force d'insister sur les apparences et la nécessité du secret, il met en abyme la question de la représentation de la vérité.

*

Avec *Tartuffe*, nous sommes questionnés sur la « feinte », le « leurre », la « tromperie », le « mirage », l'« escroquerie ». Autant de termes que

Lacan emploie à propos de la psychanalyse... Qu'est-ce qui, dans la mise en scène du dispositif analytique, permet de se faire dupe ? Qu'est-ce qui permet de distinguer l'analyste d'un tartuffe ? De distinguer simuler de dissimuler ? C'est-à-dire distinguer mentir de ne pas dire (toute) la vérité ?

Baltasar Gracián, jésuite espagnol du XVII^e siècle, a écrit plusieurs ouvrages, dont, en 1647, un *Oráculo manual y arte de prudencia* que nous pourrions traduire mot à mot par *Oracle manuel*...

Frédéric Pellion : ou *portatif*...

Natacha Vellut : ... *et art de la prudence*, mais qui a été traduit par son éditeur français, Amelot de La Houssaie ³, en 1684, par *L'Homme de cour*. Le livre rencontre un grand succès et donne lieu à plusieurs rééditions. Il est composé de trois cents maximes, que Gracián commente, jouant sur les mots, tordant et retordant la rhétorique.

Dans le choix traductif d'Amelot de La Houssaie, se lit que l'homme d'Église était aussi, à l'époque, un homme de cour, ou que les deux étaient parties liées. Baltasar Gracián fut, pour sa part, le confesseur du vice-roi d'Aragon, un Italien du nom de Francesco Maria Carafa, duc de Nocera. Gracián n'est donc pas un saint, mais un confesseur, fonction que depuis la naissance de la psychanalyse on ne confond pas avec le psychanalyste. Lacan ne propose d'ailleurs pas une comparaison de l'analyste avec le confesseur, le prêtre, l'homme d'Église, l'homme du sacerdoce, mais avec le saint. Entre saint et sacerdoce se glisse une division, qui fait le lit de la pièce de Molière : impossible de confondre Tartuffe avec un saint ; il essaye et il rate à se faire passer pour un saint. Dès la première scène de l'acte I, Dorine l'énonce : « Il passe pour un saint dans votre fantaisie : / Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie. » Le public est prévenu.

Dans la maxime CCC, intitulée « Enfin être un saint », qui clôt *L'Homme de cour*, Gracián donne sa définition du saint : « Enfin, être saint. C'est dire tout en un seul mot. La vertu est la chaîne de toutes les perfections, et le centre de toute la félicité. Elle rend l'homme prudent, attentif, avisé, sage, vaillant, retenu, intègre, heureux, plausible, véritable, et héros en tout. Trois S le font heureux : la santé, la sagesse, la sainteté. La vertu est le soleil du petit monde, et a la bonne conscience pour hémisphère. Elle est si belle, qu'elle gagne la faveur du ciel et de la terre. Il n'y a rien d'aimable qu'elle, ni de haïssable que le vice. La vertu est une chose tout-à-bon, tout le reste n'est qu'une moquerie. La capacité et la grandeur se doivent mesurer sur la vertu, et non pas sur la fortune. La vertu n'a besoin que d'elle-même, elle rend l'homme aimable durant sa vie, et mémorable après sa mort ⁴. »

Peut-être le signifiant important dans cette tirade est-il « plausible ⁵ », qui se glisse mine de rien dans une longue liste de qualités et de vertus et précède le signifiant « véritable ».

Avec les ouvrages antérieurs, *El Héroe*, le héros, en 1637, *El discreto*, le discret, traduit par *L'Homme universel*, en 1646, *L'Homme de cour* propose une sorte de construction du moi dans une image idéale, de l'homme passant pour saint, doué des qualités nécessaires pour une réussite dans la société qui ne pouvait se passer d'une réussite mondaine. Baltasar Gracián conseille de « faire, et faire paraître », c'est d'ailleurs le titre d'une de ses maximes, qui dit bien en son intitulé qu'il s'agit de réhabiliter les formes et les apparences. À une époque de guerres de religion entre catholiques et protestants, dans l'actualité brûlante des haines confessionnelles entre jésuites et jansénistes, Gracián se range du côté des formes et des apparences ⁶, du côté du discours stylisé, de la rhétorique. Baltasar Gracián, c'est un style, celui du baroque espagnol, celui de l'exaltation des formes.

On saisit ce qui a retenu l'intérêt de Lacan : de la dissimulation, à la Tartuffe, qui ne dissimule rien, on passe à la simulation, qui s'appuie sur des formes, des images, des apparences, qui montre sans montrer, qui suggère, qui voile sans dévoiler. Il ne s'agit pas de vouloir tromper, à la Tartuffe, il s'agit de laisser croire.

Une autre maxime de Baltasar Gracián est titrée : « Ce n'est pas être fou que de faire une folie, mais bien de ne la savoir pas cacher ⁷. » Il ne faut, certes, pas mentir, mais il ne faut pas dire toute la vérité, nuance ! Évidemment, cela fait écho au début de *Télévision* : « Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire on n'y arrive pas ⁸. »

La vérité, Gracián en offre une saisissante représentation dans son dernier ouvrage, *El criticón*, traduit lui aussi, de façon inventive, par *L'Homme détrompé*. À partir de l'adage latin *Veritas odium parit*, la vérité accouche de la haine, Gracián propose une fiction, il « creuse le langage pour faire surgir une autre face du réel ⁹ ». Voici la scène : une rumeur enfle ; la vérité va engendrer un fils, qui ne pourra être que terrifiant, féroce, abominable, alors tout le monde fuit, c'est une scène d'apocalypse, et l'occasion d'une réflexion. Car de cet accouchement pourrait naître non un fils mais deux, la haine et le désenchantement, puis d'autres vérités accoucheront et proliféreront, car « qu'est-ce qui peut retenir la parole conçue ? » Cette fiction gracienne met en valeur une horreur de savoir, une peur qui ferait déguerpir, une envie de fuite qui pourrait aussi bien saisir le futur analysant...

Nul doute que ce talent à presser le langage, à le découper¹⁰, à le faire accoucher d'une vérité, ne pouvait qu'intéresser Lacan. L'usage et l'éloge du semblant produisent un parallèle fécond entre l'homme de cour imaginé par le jésuite et l'analyste pensé par Lacan.

En témoigne une autre maxime (CCXL) : « Savoir faire l'ignorant. Quelquefois le plus habile homme joue ce personnage ; et il y a des occasions où le meilleur savoir consiste à feindre de ne pas savoir. Il ne faut pas ignorer, mais bien en faire semblant. Il importe peu d'être habile avec les sots, et prudent avec les fous. Il faut parler à chacun selon son caractère. L'ignorant n'est pas celui qui le fait, mais celui qui s'y laisse attraper ; c'est celui qui l'est, et non pas celui qui le contrefait. L'unique moyen de se faire aimer est de revêtir la peau du plus simple des animaux. »

Gracián semble écrire avant l'heure le leurre, la ruse du sujet supposé savoir, ce savoir-faire qui permet le transfert, qui conditionne la croyance à l'inconscient. La croyance, condition de l'analyse, se soutient d'une habileté dans le maniement des semblants.

Par ailleurs, chez Lacan comme chez Gracián, se lit un goût pour les oxymores. Un saint qui décharite est un mélange des contraires, c'est une contradiction apparente, ces contradictions dont Baltasar Gracián comme Lacan se délectent. Déchariter, comme dit Lacan, c'est réunir dans un même mot déchet et charité, une des trois vertus théologiques. Baltasar Gracián écrit, lui, de Venise, dans son *Criticón*, que c'est un lieu de splendeur et de déchéance, et il décrit la mort comme un visage de Janus : le visage de fleurs des honneurs, de la renommée, et le visage fané de la mort hideuse et cruelle...

*

Frédéric Pellion : Le parallèle que propose Lacan entre l'analyste et le saint convoque donc tout un théâtre d'ombres et d'ambiguïtés. Au chapitre de ces dernières, je voudrais que nous nous arrêtions aussi quelques minutes sur celles de ce mot « abjection ». Cela à cause de la phrase dans laquelle, à mon avis, le parallèle cesse d'être purement euclidien : « C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure¹¹. »

« Abjection » charrie, en guise de signifiés, un certain nombre d'images. En particulier :

– celle de l'ermite, retranché volontaire du monde, mais dont l'exposition à l'acédie montre assez que cette soustraction ne le protège pas parfaitement des tentations qui lui en parviennent au travers du désert ;

– celle du stigmatisé, qui donne à voir aux incrédules un corps littéralement sur-naturel – et j’ai à ce propos le plaisir de vous annoncer la parution, aux éditions de notre école, des *Trois essais sur la sexualité mystique* de Michel Bousseyroux ¹² ;

– enfin celle du martyr sacrifié à un Dieu doublement « obscur ¹³ », de réunir l’« autorité » du « dit premier ¹⁴ » et cette « aspiration à la mort ¹⁵ » dont Lacan a reçu l’interrogation de Freud ¹⁶ – pour la repenser en termes de répétition nécessaire de la rencontre manquée, certes ¹⁷, mais sans pour autant croire possible d’en couvrir complètement le scandale ¹⁸.

Natacha Vellut : Avec l’abjection, Lacan vise un point de réel dans la place qu’occupe l’analyste lors d’une psychanalyse. Dans le « Discours à l’École freudienne de Paris », il souligne la place d’où (il parle du « point d’où ») le psychanalyste est « cause du désir » : « Être de la merde, c’est vraiment ce qu’il [le psychanalyste] veut, dès qu’il se fait l’homme de paille du sujet-supposé-savoir ¹⁹. »

Arrêtons-nous sur l’homme de paille : un prête-nom, l’occasion d’un opéra bouffe de Feydeau, d’une pièce de théâtre de Labiche, la paille qui renvoie aussi au *sicut palea* de saint Thomas d’Aquin, une paille comme déchet, une paille comme fonction pour atteindre quelque chose qui ne peut dire son nom. L’homme de paille est celui qui prête son nom pour l’escroquerie d’un autre. L’homme de paille dans un sens vieilli est un « homme de rien ».

*

Frédéric Pellion : Mais Lacan soumet le saint à la même critique, nommée par lui « réduction de l’imaginaire ²⁰ », que bien d’autres notions ; de sorte que, de tous les avatars historiques de la sainteté, de la collection indéfinie de ses personnifications, il ne conserve, au fond, que la dissymétrie.

Natacha Vellut : La dissymétrie s’oppose à la charité, la charité qui met tous les humains dans l’ensemble des prochains, la charité qui est amour de l’autre, non comme autre, non comme dissymétrique, mais l’autre prochain, comme une figure sans cesse renouvelée de Dieu, du même Dieu.

Frédéric Pellion : C’est cela, cette dissymétrie, il me semble, que Lacan désigne comme abjection : retrouvant, derrière le latin de Cicéron et des Pères de l’Église (action « d’abaisser, de mépriser »), le geste littéral de « rejeter ²¹ » au loin, et avec lui le sens séparatif qui reste attaché à la préposition *ab*.

C'est pourquoi il écrira, encore deux années plus tard, que ce à quoi a affaire l'analyste est « autre chose que le prochain ²² ».

Natacha Vellut : Cette abjection que supporte le saint comme l'analyste expliquerait selon Lacan « bien des étrangetés des faits de saint ²³ ». Prenons par exemple saint François d'Assise et sa dénudation.

Nous sommes en 1206. François, alors âgé de 24 ou 25 ans selon les textes, est le fils d'un riche drapier d'Assise. « Depuis quelque temps déjà, il a renoncé en son for intérieur à sa destinée d'héritier. Son père, furieux de le voir dilapider son bien en œuvres de charité, a décidé de le traduire devant le tribunal de l'évêque pour obtenir un renoncement solennel à l'héritage familial. Sitôt devant l'évêque Guido, François, non content de se plier à l'injonction paternelle, manifeste de façon spectaculaire sa renonciation en se dénudant complètement, rendant ainsi à son père selon la chair jusqu'à ses vêtements pour ne plus rien lui devoir. Le geste saisit l'assemblée, notamment l'évêque qui, subjugué, enveloppe François nu dans son manteau, avant de lui faire remettre la chemise d'un paysan qui se trouvait là. Ainsi pauvrement vêtu, François entame sur-le-champ sa nouvelle vie d'ermite itinérant ²⁴. »

C'est l'effet de surprise garanti, qui réveille ! Et, sans que cela soit prévisible ou anticipable, une façon de montrer/démontrer jusqu'où la cause mène le sujet : une façon d'être par le paraître. L'habit est l'abject, l'habit devient aussi dans son rejet un message, une énonciation, la dénudation (acte du sujet et non simple nudité) dit la conversion de saint François d'Assise, la mutation du sujet.

Quand Lacan note que le saint reste « macache », il suggère que de supporter cette place de cause, le saint ne peut en jouir. La jouissance du transfert est pour l'analysant, non pas pour l'analyste, là où le transfert est pour l'analysant une forme de « jouir sans entraves » de sa « jouis-sens », cette « jouis-sens » que Lacan abordait plus haut dans *Télévision* ²⁵. Sans entraves car l'analyste n'est ni un confesseur ni un directeur de conscience...

*

Frédéric Pellion : Le rasoir de cette dissymétrie passe aussi entre savoir et vérité ²⁶.

Cela a quelques effets sensibles, au nombre desquels on peut ranger les passions qui s'ordonnent autour du saint, à son sujet ou tout au moins à son propos, passions dont la geste de Socrate, quoique athée, fournit un premier échantillonnage.

Parmi ces passions, celle de l'ignorance n'est sans doute pas la moins répandue. Ignorance de la disparité de la position de chacun, entre autres.

Mais, sur ce point, Lacan est assez formel : cette ignorance n'est pas le fait du saint lui-même, mais de toutes les *Vies* qui le montrent en exemple et le donnent en partage.

Natacha Vellut : Orgon, le vrai dévot de la pièce de Molière, en est une comique illustration. Il ne veut rien savoir de ce qui l'anime et s'en remet à son directeur de conscience, qui s'empresse de le conforter dans cette passion de l'ignorance.

Frédéric Pellion : Car il en va de l'exemplarité comme de l'identification : elles procèdent dans le meilleur cas de l'unaire, dans le moins bon de l'unien.

À l'opposé, l'antipathie du saint à l'ignorance, quoiqu'elle ne garantisse aucun savoir, laisse chance à l'énigme de se dire ²⁷.

Natacha Vellut : Le saint sait par « expérience », non par le biais d'un savoir, surtout pas d'un savoir établi. Le saint rompt avec le discours de son époque. Colette Soler le note dans son texte « Le saint et le capitalisme ²⁸ » : « Le saint, c'est celui qu'un désir ardent, singulier et contagieux conduisait en marge de toute voie canonique ²⁹. » D'où il n'est saint, c'est-à-dire canonisé, qu'après sa mort.

*

Frédéric Pellion : De sorte que si Lacan peut dire du saint, quelques lignes plus bas, qu'il est « rebut de la jouissance ³⁰ », c'est en tant qu'il ne laisse pas ordonner ce qui, en lui, le dépasse – et qui, à l'occasion, mais pas nécessairement, peut être supporté par une figure de Dieu – par un discours, au sens collectiviste que Lacan réserve à ce terme ³¹.

Ainsi, il demeure seul de miser sur le *a* étranger à tout spécularisation, comme à toute spéculation, l'une comme l'autre n'étant, au fond, que la reprise de l'asymétrie par les discours de la réciprocité, de l'utilité et de l'échange ³².

Je note ici que Lacan semble suggérer que le saint est préparé de longue date à cette position qui deviendra la sienne. C'est en tout cas comme cela que je comprends la phrase : « Puisque se foutre aussi de la justice distributive, c'est de là que souvent il est parti ³³. » Voir saint François, mais il en va peut-être de même de l'analyste ³⁴.

Natacha Vellut : Il n'est pas question de justice distributive pour l'analyste pour au moins trois raisons.

D'abord, comme analysant, ce qu'il a toujours été, même s'il pourrait ne plus l'être, il vient au discours analytique avec une demande et non une offre, il ne se préoccupe pas de justice ou de distribution. C'est sa question, la sienne en propre, toujours singulière, qui le fera entrer dans le discours analytique. La demande est intransitive. L'analysant demande, il demande la guérison comme le suppose le journaliste de *Télévision*, et si l'analyste répondait à cette demande, il instituerait un circuit de l'échange. Ni le saint ni l'analyste ne travaillent au nom d'un service des objets, perdus et trouvés, ni au nom d'un service des biens ;

Ensuite, l'objet cause du désir, *a*, cet objet qu'on ne peut voir...

Frédéric Pellion : ... de même qu'on ne sait pas reconnaître le saint à coup sûr...

Natacha Vellut : ... ni nommer, ni localiser, ne peut se confondre avec un objet de l'échange, du marché. Il n'est pas distributif, il est hors valeur, hors justice. Les « vrais biens », pour parler comme Baltasar Gracián, par exemple la vertu, ne se distribuent pas, ne se disent pas.

Frédéric Pellion : Enfin, le saint vise une jouissance qui paraît Autre³⁵, si ce n'est toute, d'être exclue de la justice distributive.

Natacha Vellut : Dans le séminaire *Le Transfert*, Lacan s'amusait déjà de cette contradiction : le saint est riche. « Il fait bien tout ce qu'il peut pour avoir l'air pauvre, c'est vrai, tout au moins sous plus d'un climat, mais c'est justement en ceci qu'il est un riche, et particulièrement crasseux parmi les autres, car ce n'est pas une richesse, la sienne, dont on se débarrasse facilement. Le saint se déplace tout entier dans le domaine de l'avoir. Le saint renonce peut-être à quelques petites choses, mais c'est pour posséder tout. Et si vous regardez de bien près la vie des saints, vous verrez qu'il ne peut aimer Dieu que comme un nom de sa jouissance. Et sa jouissance, au dernier terme, est toujours assez monstrueuse³⁶. »

Dans *Télévision*, Lacan reprend cette caractéristique pour lui-même : « À le dire crûment, vous savez que j'ai réponse à tout, moyennant quoi vous me prêtez la question : vous vous fiez au proverbe qu'on ne prête qu'au riche. Avec raison. Qui ne sait que c'est du discours analytique que j'ai fait fortune³⁷ ? »

Mario Binasco propose de ce passage la lecture suivante : « Cette fois, il revendique même sa richesse, mais sous deux formes différentes : on ne prête qu'au riche, et donc on lui prête sa question. Le riche est donc riche du crédit dont le transfert l'investit, ce qui est essentiel pour que l'analyse puisse se faire. Mais de ce crédit l'analyste ne jouit pas, à proprement parler : de la fortune faite en accumulant le plus-de-jouir qui se détache de la transformation du manque en valeur, oui, on peut jouir ; mais en cessant à ce moment-là d'opérer en tant que saint/analyste. La pauvreté du saint (de l'analyste) est au niveau de sa jouissance : ce n'est pas la question qu'il l'ait ou pas (et si elle s'appelle Dieu, on ne voit pas bien en quoi il l'aurait davantage), la question est qu'il *soit un "rebut de la jouissance"*, qu'il *sache être un rebut*. À ce prix la richesse ne l'encombre plus. Elle n'empêche plus son opération ³⁸. »

*

Notons une dernière rencontre fructueuse entre Gracián et Lacan. *L'Homme universel* comporte cette formule : « Las verdades que más nos importan vienen siempre a medio decir » : les vérités qui nous importent le plus viennent toujours à moitié dire (sont toujours mi-dites). Est-ce ici que Lacan pioche son « mi-dire » ?

À la dialectique philosophique classique entre apparence et âme (ou essence), qui situe Aristote plutôt du côté de l'apparence et Platon, saint Augustin (et donc les jansénistes) plutôt du côté de l'essence, il semble que Lacan, nourri, entre autres, de la lecture de Baltasar Gracián, substitue à cette paire dialectique la paire semblant (discours) et objet (abject).

Et l'analyste se trouve au croisement du semblant et de l'objet, puisqu'en position de semblant d'objet *a*. Dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan note que « [c]'est à l'analyste, et seulement à lui, que s'adresse cette formule que j'ai si souvent commentée, du *Wo es war, soll Ich werden* [c'est là où c'était que je dois venir]. Si l'analyste essaye d'occuper cette place en haut à gauche qui détermine son discours, c'est justement de n'être absolument pas là pour lui-même. C'est là où c'était le plus-de-jouir, le jouir de l'autre, que moi, en tant que je profère l'acte analytique, je dois venir ³⁹. »

Mots-clés : a (objet), abjection, jouissance, saint, psychanalyste.

* ↑ Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 17 décembre 2020, par visioconférence.

1. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

2. ↑ *Ibid.*, p. 520.

3. ↑ On lui doit également la traduction de l'italien du *Prince* de Machiavel (publié à Amsterdam en 1683).

4. ↑ B. Gracián, *L'Homme de cour*, version disponible en ligne <https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Gracian-cour.pdf>, p. 234.

5. ↑ Définition du CNRTL (Centre national de ressources textuelles et lexicales) : « Que l'on peut admettre ou croire parce que vraisemblable ; acceptable. » En ligne sur www.cnrtl.fr

6. ↑ Maxime CXXX, p. 103 : « Faire, et faire paraître. Les choses ne passent point pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles paraissent être. Savoir faire, et le savoir montrer, c'est double savoir. Ce qui ne se voit point est comme s'il n'était point. La raison même perd son autorité, lorsqu'elle ne paraît pas telle. Il y a bien plus de gens trompés que d'habiles gens. La tromperie l'emporte hautement, d'autant que les choses ne sont regardées que par le dehors. Bien des choses paraissent tout autres qu'elles ne sont. Le bon extérieur est la meilleure recommandation de la perfection intérieure. »

7. ↑ Maxime CXXVI, p. 100 : « Ce n'est pas être fou que de faire une folie, mais bien de ne la savoir pas cacher. Si l'on doit cacher ses passions, l'on doit encore plus cacher ses défauts. Tous les hommes manquent, mais avec cette différence que les gens d'esprit pallient les fautes faites, et que les fous montrent celles qu'ils vont faire. La réputation consiste dans la manière de faire, plutôt que dans ce qui se fait. Si tu n'es pas chaste, dit le proverbe, fais semblant de l'être. Les fautes des grands hommes sont d'autant plus remarquables que ce sont des éclipses de grandes lumières. Quelque grande que soit l'amitié, ne lui fais jamais confiance de tes défauts ; cache-les même à toi-même, si cela se peut. Du moins, on pourra se servir de cette autre règle de vie, qui est de savoir oublier. »

8. ↑ J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 509.

9. ↑ M. Blanco, « La troisième partie du *Criticón* : dernière partie ou œuvre dernière ? », *e-Spania*, mis en ligne le 1^{er} juin 2014, consulté le 7 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/e-spania/23554> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-spania.23554>

10. ↑ L'adage est le résultat d'une coupure dans un vers de Térence : « *Obsequium amicos, veritas odium parit* » : la flatterie engendre les amis ; la vérité la haine. Encore une ronde autour de la vérité, la flatterie, la dissimulation...

11. ↑ J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 520.

12. ↑ M. Bousseyroux, *Trois essais sur la sexualité mystique. Marie de la Trinité. Simone Weil. Thérèse Neumann*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 247.

14. ↑ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 808.

15. ↑ J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 36.

16.  S. Freud, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 267-338.
17.  C. Soler, « La pulsion de mort repensée », *Cahiers du Collège de clinique psychanalytique de Paris*, n° 16, 2016, p. 77-80.
18.  J. Lacan, « Désir de mort, rêve et réveil », Notes de Catherine Millot, *L'Âne*, 1981, n° 3, p. 3.
19.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 275.
20.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.
21.  CNRTL, article « Abjection ». En ligne sur www.cnrtl.fr
22.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 573.
23.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 520.
24.  D. Boquet, « Écrire et représenter la dénudation de François d'Assise au XIII^e siècle », *Rives nord-méditerranéennes*, n° 30, 2008, p. 39-63.
25.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 515-517.
26.  F. Pellion, « Savoir \diamond vérité », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 19, *Liaisons et déliaisons selon la clinique psychanalytique*, Paris, EPFCL, juin 2017, p. 65-71.
27.  C. Soler, « Symptômes énigmatiques ? », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 14, *Les Symptômes, les affects et l'inconscient*, Paris, EPFCL, novembre 2013, p. 73-74.
28.  C. Soler, « Le saint et le capitalisme », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 1, *Tout n'est pas langage*, Paris, EPFCL, 2004, p. 91-106.
29.  *Ibid.*, p. 105.
30.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 520.
31.  F. Pellion, « A propósito dos discursos », *Stylus*, n° 33, Paris, 2016, p. 79-99.
32.  F. Pellion, « Le psychanalyste et son barbare », *Mensuel*, n° 131, Paris, EPFCL, mars 2019, p. 28-34.
33.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 520.
34.  F. Pellion, « Le transfert d'avant, et l'analyste d'après », *Mensuel*, n° 135, Paris, EPFCL, octobre 2019, p. 50-56.
35.  C'est en tout cas ce que suggère, il me semble, M. Bousseyroux dans « Hétérologie de l'abject », *L'En-je lacanien*, n° 5, Toulouse, Érès, 2005, p. 39-57.
36.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 421.
37.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
38.  M. Binasco, « Petites variations sur le thème du saint », *L'En-je lacanien*, n° 5, *op. cit.*, p. 77-97.
39.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 59.

SÉMINAIRES CHAMP LACANIEN

Ce qui nous tombe dessus

Bernard Brunie

Résistance(s) *

Tout d'abord, je tiens à vous remercier de m'avoir invité à contribuer à ce séminaire. Mais il faut que je dise quelque chose des conditions de cette invitation : elle m'est tombée dessus. J'ai été invité mais je n'en savais rien, puisque cela ne m'a pas été dit, je l'ai lu sur le programme du séminaire. Voilà ce qui nous mène d'emblée au cœur du thème de cette année : « Ce qui vous tombe dessus ».

Mon premier élan aurait été de dire que je ne l'avais pas été, invité. Mais ce n'est pas exact. C'est la face résistance. Alors bien sûr j'ai imaginé quelques raisons, puis je me suis renseigné auprès de qui pouvait répondre, c'était bien moi qui devais parler mais il y a eu un bug. D'une certaine façon, nous sommes tous là à cause d'un bug, mais généralement habillé de quelques entours imaginaires, là nous en étions à sa plus simple expression. Il y a eu un court-circuit du temps de la demande. De toute façon, je n'ai pas envisagé de refuser, je ne suis pas dans cette école par hasard – ça vaut presque accord de principe – et ce n'est certainement pas sans rapport avec l'effet de surprise, le désir y est concerné. Je me trouvais *de facto* hors de l'alternative « être demandé » ou se proposer. Voilà pour l'entrée en matière. En fait, ça n'a d'intérêt que parce qu'il s'agit d'un impair.

Ce qui m'est tombé dessus m'a mis au travail et m'a donné l'idée du thème : résistance. Est-ce en ce lieu de convocation qu'elle prend sa source ? De quelle matière est-elle pétrie ? C'est ce qui m'est venu sans trop savoir où ça pouvait mener, mais cela trouvait une résonance avec l'actualité. C'est donc au présent que je vais parler.

L'actualité nous a plongés, et nous plonge encore mais un peu différemment, dans une situation éprouvante à plusieurs titres, qui n'a pas été sans effet subjectif. C'est à partir de questions qui se sont posées à moi, pour la pratique analytique et dans le lien social, qu'un travail de réflexion s'est engagé.

Pour la pratique, en quoi cette nouvelle donne (l'épidémie puis le confinement... un réel insaisissable qui précède le symbolique) impactait-elle

le travail d'analyse ? C'est la première dimension de la résistance telle qu'elle nous est amenée par Freud, la résistance à l'analyse ¹. Actualisée ici sur la question de la présence – physique – de l'analyste, point qui a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs travaux et échanges dans notre champ et qui amène à repréciser ce qui fait la spécificité de la psychanalyse.

Cela concerne aussi notre manière d'échanger, de travailler : la passe, les cartels, les séminaires, les journées... Ce soir en est un exemple parmi tant d'autres. Les conditions d'échange, par visioconférence, enlèvent une autre part de cette épaisseur imaginaire, le souffle de la salle, son silence, son rire parfois... ce qui donne une autre matérialité à la présence. L'objet regard, l'objet voix prennent un tour particulier, accentuant la dimension de l'inhabituel... peut-être ?

Pour le lien social, c'est du côté de l'achoppement du discours politique et de ses errances aussi, de ses effets de production de résistance sous forme de discours alternatifs, qui sont peut-être plus de l'ordre de la résistance ou de la revendication du sujet, du désir à se laisser dompter par le discours du maître ici sur son versant privateur (de liberté). Il ne doit pas être facile de gouverner en ce moment.

Enfin, lors d'un récent travail de cartel, l'une des participantes s'est arrêtée sur ce terme de résistance qu'elle ne comprenait plus. Cela a trouvé un certain écho du côté d'un « mais qu'est-ce qu'on croit comprendre ? ». Après tout, ça s'échappe dès qu'on essaye d'en dire quelque chose de compréhensible, justement.

Ces différents points m'ont donné l'idée d'explorer ce qu'il pouvait en être de la résistance :

- d'un côté, ce qu'on met dans ce terme, c'est classiquement ce qui fait obstacle au déroulement de la cure ;

- de l'autre, ses ressorts, comment cela a-t-il été théorisé selon les époques et avec quelles conséquences ?

Quels éclairages pourrions-nous, ou pas, en obtenir ? Toutes les explorations ne sont pas forcément fructueuses. Mais l'intérêt d'explorer un champ avec un concept, c'est que ça oriente. C'est ce que nous a amené Lacan avec « réel, symbolique et imaginaire », nous sommes déjà dans un champ orienté.

Parfois, on utilise un concept pour dire quelque chose... et ça n'est pas forcément exact au sens de la théorie, de la place que prend tel concept dans la théorie. C'est là qu'entre en jeu ce qu'on appelle la rigueur, mais ce n'est pas une donnée d'emblée, ça se construit, la rigueur, ça s'épure.

C'est ce travail ² que je vous propose de mettre en débat. Il s'agit de s'extraire de la dimension phénoménologique de la résistance (les formes prises par ce qui éloigne de la psychanalyse, notamment dans la situation actuelle) pour en appréhender l'éventuelle position structurale. Je vais l'aborder en cinq chapitres selon *grosso modo* la chronologie issue de l'enseignement de Lacan, en essayant de le suivre dans ce qu'il nous dit de sa démarche : « [...] utiliser les hésitations [...] impasses, [...] dans la théorie analytique, comme étant par elles-mêmes révélatrices [...] de la réalité à laquelle nous avons affaire ³. » Bien sûr, il ne s'agit pas de mettre sous le chapeau « résistance » toutes les impasses de la théorie.

Le lieu de la résistance, résistance et imaginaire ⁴

Ce concept arrive très tôt dans l'enseignement de Lacan. Dès le Séminaire I, il lui réserve un très long développement, sans doute nécessité par l'actualité de la psychanalyse dans ces années-là : l'analyse de la résistance (l'interpréter). Il s'en démarque en en faisant un abord structural qui va lui permettre de lever la confusion entre moi et sujet.

Il nous en donne quelques repères ; la résistance est à prendre comme Freud l'amène, soit ce qui fait obstacle au travail analytique. Elle est interruption du cours du discours, signant l'impuissance du sujet à aboutir dans le domaine de la réalisation de sa vérité, résistance à la restitution du texte intégral, symbolique... liée à l'expérience fondamentale, imaginaire, qui infiltre, constitue tout langage humain (êtres incarnés qui pensent par le truchement de l'imaginaire) et se manifestant souvent cliniquement par le sentiment teinté d'angoisse lié à la présence de l'analyste.

Lacan y situe l'éthique de Freud qui l'a conduit à poursuivre son élaboration théorique, à passer de la notion d'obstacle à celle d'objet d'étude, prenant là une autre voie que celle de la réduction par la suggestion ⁵.

Il l'a repérée dans son commentaire du cas Dora, et mise en lien avec l'ego de l'analyste – la somme de ses préjugés. Mais Freud savait déjà que c'est l'analyste qui provoque les résistances, le premier effet de la règle fondamentale étant de rendre le sujet muet.

Enfin, pour analyser cette résistance, Lacan nous dit qu'il faut aussi du temps, le temps pour comprendre ⁶, car ce dont il s'agit n'est pas de lever la résistance mais de faire jouer le signifiant ⁷.

Le Séminaire II ⁸ va préciser cette question du sujet et du moi. Cette résistance – comme signe de l'inconscient – va apparaître alors sur plusieurs versants, celui du moi, celui de la censure (interne au discours) et celui du transfert. Ainsi, en interrogeant la résistance, Lacan en vient aussi à

interroger le travail analytique : de quoi s'agit-il dans cette « levée de l'amnésie infantile » de Freud (parole à révéler pour Lacan) ? De là, il interroge la position de l'analyste puisqu'il nous dit que la résistance est celle de l'analyste. Il y a une inertie dans le travail de la cure et c'est l'application d'une force (par l'analyste) sur cette inertie qui fait la résistance. Cette piste mènera ultérieurement à déplier autrement ce qu'il en est de l'acte analytique.

Mais cela, Lacan le développe à partir de l'acte de Freud en train d'inventer la psychanalyse : les conditions mêmes de cet acte, soit l'analyse de Freud où quelque chose de l'inconscient se réalise pour lui dans son dialogue avec Fliess⁹. Freud met en évidence que quelque chose d'original dans le sujet fait que ce n'est pas simple de le guérir de ses symptômes. Il fait un lien entre la résistance et le contenu de l'inconscient, ce qui a été refoulé.

C'est au regard de la dimension du sujet en jeu dans le procès symbolique de l'analyse que la fonction imaginaire du moi comme résistance prend place ; la métaphore de l'ampoule triode illustre la fonction du moi comme filtre interposé au passage de $\$$ à A : « C'est à cette fonction qu'est soumis le passage de ce qui est à transmettre dans l'action analytique¹⁰ », modélisation logique de l'appareil psychique de Freud dans *l'Esquisse*.

Résistance et désir¹¹

Résistance et désir sexuel sont des concepts liés, pour Freud. Il s'agit de délivrer l'insistance qu'il y a dans le symptôme. Ce que Lacan renverse en : la résistance est l'état actuel d'une interprétation du sujet, la façon dont il interprète le point où il en est. La manière dont le fantasme articule la position du sujet à l'égard du désir, ce dans quoi il s'organise pour subsister comme désir, nous donne la dimension structurale de la névrose où ce sont les symptômes mêmes qui sont le lieu dans lequel le sujet trouve sa jouissance.

Résistance et transfert¹²

Une fois dégagée la résistance propre à l'imaginaire (l'inertie), arrive la répétition, soit le transfert dans sa face de résistance. Cela va permettre à Lacan de donner, de ce transfert, une approche plus détaillée. La résistance du sujet à la remémoration, « ce qui ne peut être remémoré se répète dans la conduite¹³ », nous dit Freud, est une conceptualisation de la répétition en acte dans le transfert avec un noyau – contrainte de répétition – référé à une cause traumatique. Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance.

Lacan en dégage le « ce qui ne peut être remémoré » – soit la résistance de la signification – de la répétition. Le transfert est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, la présentification de la schize du sujet réalisée dans la présence de l'analyste : le transfert sur son versant amour, ce qui cause la fermeture c'est l'objet *a*.

La répétition est fondée sur un retour de jouissance, mais ce qui se répète est en perte, en défaut de jouissance, fonction de l'objet perdu. Et dans ce rapport à l'objet cause, pour revenir à ce que j'amenais au début, on pourrait évoquer la dimension du transfert de travail, qui n'a pas le même destin.

Après cette première période faste, ce concept va être abandonné. L'objectif avoué de Lacan était de faire un sort à l'analyse des résistances comme élément technique princeps. Là où Freud mettait la résistance, Lacan mettra l'acte et le désir de l'analyste, avec cette visée du franchissement du plan de l'identification et de la traversée du fantasme.

Mais ceci n'en laisse pas moins exister ce qui résiste, non plus dans sa dimension d'obstacle sur un chemin idéalisé, mais comme ce qui vient faire signe d'un impossible. Le terme de résistance n'est alors plus approprié. On peut dire que Lacan a opéré un déplacement, un décentrement, qui situe en place de résistance un certain nouage d'abord imaginaire-symbolique, l'inertie, puis avec la répétition, symbolique-réel. Ce qui relève de cette place de la résistance ressort de plusieurs ordres. Toutefois, il va y avoir une suite sur ce qui confronte l'analyste à sa fonction et par là à la conception de la fin de la cure, mais aussi sur une reprise de la dimension de la résistance à la psychanalyse.

Résistance à la psychanalyse : statut de la vérité et révolution dans le savoir ¹⁴

C'est le projet de Lacan depuis le départ de son enseignement, restaurer le tranchant de la découverte freudienne, laquelle s'est faite dans le mouvement même de la résistance à celle-ci. D'ailleurs, un certain nombre des écrits de Freud répondent à ses disciples sur des points de divergence théorique (avec Jung par exemple). La résistance à la psychanalyse, c'est l'élaboration de la psychanalyse elle-même. Cette résistance est conséquence de la modification concernant le statut du savoir et la place de la vérité dans la psychanalyse. La vérité ne prend son sens qu'à partir d'un statut du sujet ; la découverte freudienne bouleverse cette position de sujet. De la vérité, Lacan fera une place en fonction dans le discours ¹⁵.

C'est dans le double séminaire *...Ou pire* et *Le Savoir du psychanalyste* qu'il va reprendre cette question ; à ce que Freud présente comme une résistance à la révolution (copernicienne) sur le savoir que représente la psychanalyse, Lacan va opposer que ce savoir qui ne se sait pas, insu à lui-même, est structuré comme un langage, et ce qui ne passe pas c'est qu'il s'agit d'une subversion dans la structure du langage. Ce savoir est de l'ordre de la jouissance. Cela permet d'éclairer autrement la question du moi développée dans ma première partie : « Un savoir qui ne se sait pas, là où se révèle l'inconscient, de faire défaut au discours du petit maître qu'est le moi ¹⁶ », la vérité du maître c'est le \$.

Résistance et acte, le statut de l'interprétation

La résistance est le pivot de toute l'histoire de l'analyse en tant qu'elle convoque le psychanalyste. La « pollution la plus caractéristique dans ce monde, c'est très exactement *l'objet petit a* dont l'homme prend [...] substance, et que c'est de devoir [...] en faire en son corps [...] d'analyste [...] représentation, [...] là qu'est le ressort [...] de la résistance [...] de l'analyste, à vraiment remplir sa fonction ¹⁷ [car] ce qui est porté à la position de commandement est [...] de l'ordre du *réel*, en tant que tout ce que nous touchons du réel, c'est la *Spaltung*, c'est la *fente* [refente] ¹⁸. »

Quant à l'interprétation comme savoir en tant que vérité mi-dite ¹⁹, elle est à la fois énigme et citation, car elle fait appel à l'auteur. C'est la merveille de cette invention du dispositif analytique par où « le réel touche au réel ²⁰ », ce que Lacan articule « comme le discours analytique ».

Enfin, pour terminer, il nous en donne un autre exemple dans le séminaire *Le Sinthome* ²¹, alors qu'il cherchait sans succès le nœud borroméen de quatre nœuds à trois – la solution lui a été apportée par Soury et Thomé. Il met cela sur le compte de « la résistance que l'imagination éprouve à la cogitation de ce qu'il en est de cette nouvelle géométrie ». Il dit l'avoir éprouvée. Mais il poursuit : « L'étrange [...] c'est qu'ils m'ont dit qu'ils s'y avançaient en parlant entre eux... on a pas l'habitude de penser à deux. » Et ce « dialogue fécond » est ce qui lui a manqué.

J'y vois quelque chose en relation avec ma question de départ. Accéder à, concevoir quelque chose du réel, l'imaginaire y fait obstacle. Le « penser à deux », je ne saurais pas comment le théoriser autrement que par le jeu du symbolique qui a produit là – dans cette constellation – une trouvaille.

En conclusion

Lacan ne nous dit pas que Freud était mal orienté à propos de la résistance, il dit que ses suiveurs se sont égarés et pour cela il revient à interroger ce qui faisait résistance pour Freud. À la dimension de l'obstacle qu'il va décliner de plusieurs façons, lien entre symbolique et imaginaire, autour du transfert et du désir, il va être amené à déplier ce qui semble relever d'une impossibilité, qui ne peut se cerner que comme élément logique. On est là dans un au-delà de Freud. Une fois dégagé ce premier parcours, il m'apparaît que la question – enfin, une parmi d'autres – qu'il me reste à traiter est celle du rapport entre le transfert de travail et l'objet cause *a*. Là gît sans doute le ressort de la surprise.

Je peux maintenant remercier les organisateurs de ce séminaire – et ce n'est plus simple formule d'entrée en matière – de m'avoir par cet oubli et son effet d'intranquillité fourni matière à travailler.

Mots-clés : résistance, moi, imaginaire, symbolique, réel.

* ↑ Intervention à la séance « Les surprises de l'inconscient » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 10 décembre 2020.

1. ↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1926, 1967, note 1, p. 440.
2. ↑ Parcellaire bien sûr, c'est ce que j'ai pu en retirer ; et j'ai pu entre autres prendre la mesure de mon ignorance.
3. ↑ J. Lacan, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), séminaire inédit, séance du 17 juin 1959.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975.
5. ↑ Et ses formes modernes, de l'hypnose à l'EMDR.
6. ↑ La perlaboration de Freud ?
7. ↑ J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, op. cit., séance du 10 juin 1959.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978.
9. ↑ *Ibid.*, rêve de l'injection à Irma, p. 177-224.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., séance du 9 février 1955, p. 148.

11.  Cf. J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, *op. cit.*
12.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.
13.  S. Freud, « Remémoration, répétition, perlaboration », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 110.
14.  Cf. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (1964-1965)*, séminaire inédit.
15.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.
16.  *Ibid.*, séance du 17 décembre 1969, p. 32.
17.  D'élever cette fonction à une position de semblant, position clef de tout discours.
18.  J. Lacan, *...Ou pire*, séminaire inédit, séance du 14 juin 1972.
19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, séance du 17 décembre 1969.
20.  J. Lacan, « *...Ou pire*, Compte rendu du séminaire 1971-1972 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 548.
21.  J. Lacan, *Le Sinthome*, séminaire inédit, séance du 16 décembre 1975.

Patricia Gavilanes

D'où vient ce qui nous tombe dessus * ?

« En voyant ces spectacles, j'ai voulu rire comme les autres ; mais, cela, étrange imitation, était impossible. [...] Mais, après quelques instants de comparaison, Je vis bien que mon rire ne ressemblait pas à celui des humains, C'est-à-dire que je ne riais pas. »

Lautréamont ¹

Il existe des jeunes qui sont très introvertis et inhibés, qui donnent l'impression d'un vide mental. Ces jeunes hommes ont même du mal à suivre les discussions banales. Toute question qu'on leur adresse les plonge dans un état d'incertitude et leur seule réponse est qu'ils ne savent pas. Cependant, il y a une seule chose dont ils soient sûrs, c'est qu'ils veulent devenir des comiques.

La comédie est définie par Aristote comme « l'imitation d'hommes inférieurs ; il ne s'agit cependant pas de n'importe quelle bassesse, mais de ce qui est comique et qui n'est qu'une partie du laid. En effet, le comique est un défaut et une laideur qui ne suppose ni douleur ni destruction ; le masque comique en est un bon exemple : il est laid et difforme sans exprimer la douleur ². »

Ces jeunes hommes qui veulent devenir comiques montrent bien quelque chose de cet ordre, ils dépassent avec leur capacité d'imitation ce qui les entrave, ils semblent se débarrasser de ce dont ils sont empêchés dans leur relation à l'autre, ils mettent hors d'eux-mêmes leur propre mutisme, leur propre inhibition.

« La vie n'est pas tragique. Elle est comique ³ », nous dit Lacan. Il se demande pourquoi Freud n'a pas pris un chemin plus court, celui de la comédie, pour expliquer « ce à quoi il avait affaire dans le rapport qui lie le symbolique, l'imaginaire et le réel. [...] Il est assez curieux, [s'étonne Lacan], que pour désigner ce dont il s'agissait, Freud n'ait rien trouvé de mieux que le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire une tragédie ⁴ ».

Certes, dans la démarche de ces jeunes hommes, il y a en fait une sorte de court-circuit. Là où ils sont économes avec leurs mots, ils arrivent à saisir, dans l'afflux de langage, le malentendu spécifique et nécessaire du mot d'esprit, solidaire du comique. Ces jeunes hommes nous mènent vers une espèce de conversion, une transformation ; eux qui se montrent toujours dans un complet état d'inhibition, peuvent finalement s'ériger en imitateurs comiques très à l'aise.

Le plaisir du comique relève, selon Freud dans son texte sur le mot d'esprit ⁵, de l'économie d'une dépense (d'investissement) de représentation. Le réel du corps est donc là et ces jeunes hommes sont pris dans le mouvement de l'imitation et de la mise en scène. Cette transformation matérielle de leur état, nous pourrions l'apercevoir comme spontanée, non causée par des événements extérieurs – surprise donc de la jouissance du corps ?

Si nous parlons du comique, à travers ces jeunes hommes, c'est parce que dans le comique et dans le mot d'esprit, qui vient toujours s'y ajouter, il y a nécessairement un effet de surprise, un inattendu qui vient de l'inconscient, du dedans du corps de celui qui se met en représentation et qui interpelle l'autre qu'il s'agit de faire rire.

Freud nous signale que dans l'humour, comme dans le mot d'esprit et le comique, il y a quelque chose de libérateur, mais aussi quelque chose de sublime et d'élevé. Ce sublime tient au triomphe du narcissisme, à l'invulnérabilité du moi qui refusera sa faiblesse devant le monde extérieur.

« Le moi est une fonction à laquelle [...] on donne corps ⁶ », nous dit Lacan. Le moi n'existe qu'avec la référence à l'imaginaire, il « est totalement illusoire, mais c'est une illusion qui tient et qui est, à proprement parler, incassable [...] L'imaginaire fait partie du réel, c'est-à-dire que sans la référence à l'imaginaire, il y a un tas de choses qui ne fonctionneraient pas. [...] le réel n'est pas à considérer tout entier comme imaginaire [...] mais le réel] reste toujours très proche de cet imaginaire fondamental qui soutient [...] la position debout chez l'animal humain. L'identification à l'autre en tant qu'il tient debout, donne [...] la métaphore fondamentale : celle du stable, ce qui tient debout, *stat*, et là-dessus se branche toute cette histoire du moi ⁷ ». Ce n'est que grâce à la langue que la domination de l'image n'est pas tout à fait prévalente, avec la langue on peut envisager un autre mode d'accès au réel.

Pour Lacan, la structure de l'homme est torique et d'une certaine façon le tore est en lui-même un trou, d'une certaine façon il représente le corps. « Qu'est-ce qu'un trou ? [se demande Lacan] Un trou comme ça de sentiment, [nous dit-il], ça veut dire quand je craque la surface. Je veux

dire par là que, d'intuition, notre trou c'est un trou dans la surface. Mais une surface a un endroit et un envers et ça signifie donc qu'un trou, c'est le trou de l'endroit, puis le trou de l'envers [...] Le tore nous donne aussi l'image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un nœud torique⁸. »

À partir de cette structure torique, il n'est alors plus question de notion d'inconscient enfoui, il n'y a plus de place pour une dualité pulsionnelle, mais pour une notion de jouissance vivante : celle du réel du corps. Comment envisager donc ce qui nous tombe dessus avec ce qui est déjà là, à la surface ? Qu'est-ce qui fait trou ? Freud nous indique que, dans les névroses traumatiques, « ce qui semble peser le plus lourd dans leur déterminisme, c'est l'effet de surprise, l'effroi ». Il nous dit aussi que « si le sujet subit en même temps une lésion ou une blessure, cela s'oppose en général à la survenue de la névrose⁹ ». Le corps blessé, troué, amortit-il l'effroi de la surprise sur le sujet ?

Et ce qui nous tombe dessus a-t-il un effet sur l'inconscient, modifie-t-il sa structure ainsi que ses conditions d'émergence ?

Ce qui nous tombe dessus tel un corps étranger viendrait déranger, couper la manière dont l'individu a organisé sa vie. Le réel qui nous tombe dessus coupe la trame de la chaîne signifiante et les automatismes de répétition du sujet. Ce réel fait effraction, prend au dépourvu le sujet, le vidant de tout sens. C'est l'UN imposé qui exclut toute autre alternative. Là où le sujet est démuné, il lui faudra une relance, un passage, un lieu avec des mots, tout en se rappelant qu'il est, dans la nature, celui des êtres qui tient debout.

Pour finir, nous voulons évoquer le poème auquel Freud recourt pour terminer son texte de 1920, « Au-delà du principe de plaisir ». Ici, la poésie vient à la place d'une foule de questions sans réponses. Dans ce poème, Freud cherche de la consolation face à la lenteur et à l'impossibilité de la science d'éclaircir les phénomènes psychiques :

« Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant.
Boiter, dit l'Écriture, n'est pas un péché¹⁰. »

Mots-clés : comique, corps, surprise.

-
- *  Intervention à la séance « Les surprises de l'inconscient » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 10 décembre 2020.
1.  Lautréamont, « Les chants de Maldoror », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 18.
 2.  Aristote, *Poétique*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Classiques en Poche », bilingue, 2002, p. 19.
 3.  J. Lacan, « Une pratique de bavardage », 15 novembre 1977, *Ornicar ?*, n° 19, Bulletin périodique du Champ Freudien, Paris, 1979, p. 9.
 4.  *Ibid.*
 5.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930, cf. p. 277-376.
 6.  J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », conférence à Milan, le 2 mars 1973, p. 3. École-lacanienne.net, « Pas-tout Lacan ».
 7.  *Ibid.*
 8.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 14 décembre 1976.
 9.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 56.
 10.  F. Rückert, « Makamen des Hariri », cité par S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », art. cit., p. 115.

Patrick Barillot

La sexualité, ça m'est tombé dessus *

« La sexualité, ça m'est tombé dessus, je suis victime de mes envies. » Voilà les paroles d'un jeune patient que j'ai été amené à voir quelque temps avant que le confinement ne mette un terme à nos entretiens en raison de son départ de Paris. J'ai trouvé que ce cas, dont je n'ai que ce que l'on peut recueillir en quelques séances préliminaires, me donnait néanmoins une opportunité, trop belle pour ne pas la saisir, de me questionner sur ce qui nous tombe dessus de l'inconscient en matière de sexe et qui peut faire surprise, pour reprendre le titre de notre soirée.

En quoi l'inconscient nous réserve-t-il des surprises ? Surprise de l'inconscient indique que ce qui se manifeste de l'inconscient était inattendu. Inattendu pour le sujet, c'est certain, avec cependant une question : jusqu'à quel point était-ce inattendu ?

À propos des formations de l'inconscient, dans le séminaire XI, Lacan, à la suite de Freud, parle de la surprise de l'inconscient comme « ce par quoi le sujet se sent dépassé, par quoi il en trouve à la fois plus et moins qu'il n'en attendait – mais de toute façon, c'est, par rapport à ce qu'il attendait, d'un prix unique. [...] cette trouvaille, dès qu'elle se présente est retrouvaille et [...] toujours prête à se dérober à nouveau ¹. » Ici, il s'agit des surprises des formations de l'inconscient, rêves, lapsus, actes manqués. Ça fait surprise car ce n'était pas programmé, pas prévu.

Mais l'inconscient nous réserve aussi d'autres surprises, auxquelles on ne s'attendait pas en entrant en analyse. Dans cette catégorie, je mettrais volontiers le réel de l'inconscient, qui est un inattendu pour le sujet, bien qu'il relève de la structure du langage, du nécessaire de la structure. Peut-on dire que ça nous tombe dessus ?

En tout cas, le « pas de rapport entre les sexes », quand arrive l'heure de vérité dans l'analyse, peut avoir un effet de surprise. C'est une surprise de révélation, car il était toujours là, en attente de son dévoilement par l'analyse. Il en va de même pour la castration. Le « pas de rapport » et la castration valent pour tous, ce sont deux universels.

Sur un autre versant, il y a ce qui de l'inconscient réel peut faire surprise, qui est propre à chacun, que je situerais du côté de ce qui réellement nous tombe dessus car imprévisible, contingent. Et pour ce soir, plus précisément cette question : qu'est-ce qui du sexe nous tombe dessus et qui relève de l'inconscient ? Ajoutons que la surprise dans l'analyse ne doit pas être que du côté de l'analysant. L'analyste doit aussi pouvoir se laisser surprendre par ce que l'inconscient produit comme surprise.

Retour au cas. C'est un sujet qui vient avec un double questionnement. Il porte, d'un côté, sur son identité sexuelle, suis-je homme ou femme ?, et de l'autre sur son choix de partenaire, son objet de désir sexuel, qui oscille entre homme ou femme. Ce double questionnement se concentre dans cette interrogation : « Quand je vois une femme, je ne sais pas si je veux la baiser ou être cette femme physiquement. »

Son enfance n'aura pas été sans être déjà marquée par ce questionnement. Jeune garçon, il voulait être une femme, s'habillait en femme. Dans ce jeu à être une femme, il y ajoutait un trait distinctif : être une femme grosse. Plus tard, la satisfaction sexuelle que lui apportera la masturbation viendra compléter ce jeu de travestissement.

Son désir d'être une femme corpulente est soutenu par un fantasme de soumission. Pour lui, être une femme grosse relève de la faiblesse, d'un laisser-aller. Mais il balance toujours entre l'être, cette femme, ou bien l'avoir, puisque les rondeurs aiguïssent son désir d'homme.

Cet homme, il aurait voulu l'être fort, ça aurait marqué sa virilité, alors qu'il se trouve lâche. Confronté à une bande de garçons, il se sent intimidé, en position de faiblesse, en contradiction avec son idéal d'un qui ne se laisse pas intimider, fort de son courage.

L'incertitude de son identité d'être sexué se redouble de celle du choix de son partenaire. Il peut se penser gay mais rejette cette idée, n'ayant pas d'attrance pour les hommes, tout en s'imaginant avoir un rapport avec un homme.

Des femmes, il en a connu. Mais une fois conquises, ça ne l'intéresse plus, bien que, comme il le dit, « ses pensées ne vont qu'aux filles et en même temps il a envie d'en être une ».

Sa sexualité est vécue dans la crainte d'être démasqué, que l'on devine ses envies sexuelles, ce qui le met mal dans sa peau. Et de conclure : « La sexualité, ça m'est tombé dessus. Je suis victime de mes envies, je n'ai pas le contrôle de mon corps. »

Ce cas, dont je ne vais pas discuter la singularité, nous ouvre à la discussion de ce qui en matière de sexe peut être dit surprise de l'inconscient et de ce qui nous tombe dessus, avec une réserve, si on tient compte qu'en matière de sexe le sujet aurait le choix.

En effet, avec la thèse du choix du sujet en matière de sexe, on ne peut pas dire que ça nous tombe dessus, puisque c'est un choix. Mais alors comment répondre de ce que la clinique nous donne à voir, que pour le sujet ce n'est pas un choix, au contraire une contrainte, voire un dommage ?

Il est manifeste que le patient ne vit pas du tout son identité sexuelle comme un choix. On perçoit bien qu'il penche pour le côté femme, que ses pratiques de jouissance de corps se font dans l'enveloppe imaginaire d'un corps de femme, ce qu'il n'accepte pas. Alors, de quoi relève ce qui s'impose à lui et contre quoi il est en lutte ?

La thèse disant qu'en matière d'identité sexuelle le sujet a le choix, vient dans l'enseignement de Lacan avec l'introduction des formules de la sexuation, dans « L'étourdit », en 1972.

Jusqu'alors, le répartitoire sexué, à dominante imaginaire, se faisait entre être ou avoir le phallus. Même si la dominante était imaginaire, au sens de l'image du corps, elle s'appuyait néanmoins sur le réel de l'anatomie, qui reste déterminant dans le discours à priori qui vous fait homme ou femme. Avec le signifiant phallique du manque, qui significantise l'organe mâle, on est destiné à être dit homme ou femme selon que l'on a ou pas le phallus. Ce dire à priori vous fait homme ou femme. Puis, comme Lacan l'articule dans « L'étourdit », vient le discours à posteriori, des parents, du social, qui dit comment on doit se comporter en tant qu'homme ou femme.

Les nouvelles formules de la sexuation, avec l'instauration du signifiant grand Phi de la jouissance et de la fonction phallique, permettent d'aller au-delà de la dialectique phallique qui réglait la question du désir et de l'identité sexuée. Disjonction donc entre la fonction phallique et le phallus.

L'introduction d'une deuxième logique, celle du *pastout*, en plus de celle du tout phallique, laisse plus de latitude au sujet quant à son identité sexuée. Ces formules lui autorisent un choix, mais un choix borné. Déjà en elles-mêmes elles tiennent compte, elles aussi, de l'anatomie puisqu'à partir d'elles, Lacan nous dit qu'« il nous faut obtenir deux universels, deux "tous" [...] deux moitiés telles qu'elles ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand ils y arrivent². » Ces deux moitiés sont nécessaires à ce que l'acte hétérosexuel se réalise aux fins de reproduction de la vie.

À ce bornage, vient s'ajouter, à partir des développements suivants d'*Encore*, que la jouissance, étant appareillée par le langage³, est soumise à la castration et à l'impossible du rapport. Ce rapport auquel la jouissance phallique objecte tout en y suppléant.

À tout cela le sujet ne peut échapper, aucune liberté possible. Néanmoins, l'introduction d'une autre logique que celle du tout phallique de l'Œdipe freudien, la logique du *pastout* phallique, offre au sujet la possibilité de ne pas s'inscrire dans le tout phallique.

Il peut se dire femme, il peut le faire sans que pour autant cela remette en question le réel biologique du corps. Avec cependant une question : se dire femme suffit-il à l'être ? C'est le cas de ce patient qui peut se dire femme, sans pour autant rejeter le fait qu'il soit porteur du phallus.

Ce patient est-il transgenre ? On peut dire que non si on se réfère à une définition stricte, puisqu'il ne revendique pas une identité sexuelle en opposition à celle que lui fait son état civil, l'identité sexuée du dire à priori. D'une autre façon, on peut dire que oui dans la mesure où il récuse le genre qui lui est attribué, en se disant femme, mais sans aller jusqu'à la transformation qui toucherait le réel du corps.

Du côté homme des formules de la sexuation, vous savez que Lacan place l'hystérie, qu'elle soit masculine ou féminine. Je me suis questionné : en quoi est-il autorisé à le faire ? Comment assigner cette place à l'hystérie sans retomber dans un dire à priori, qui ne serait pas du sujet, pour laisser justement le choix au sujet ?

Même question pour les mystiques, qu'il peut placer du côté femme comme du côté homme – cas d'Angelus Silesius qu'il place du côté homme et de saint Jean de la Croix du côté femme. On peut être mâle et se placer du côté femme de la jouissance.

Ma réponse est que s'il peut placer l'hystérie féminine du côté homme, ce n'est pas du dire à priori, c'est parce qu'elle-même s'y place à vouloir « faire l'homme⁴ ». Il en va de même pour Angelus Silesius. C'est la présence de l'objet *a* sous la forme du regard, l'œil de Dieu, dont le mystique témoigne, qui le place du côté homme. L'homme, par définition, est celui qui interpose l'objet *a* entre lui et son partenaire, jouissance perverse.

Le sujet a donc une marge de liberté pour se placer d'un côté ou de l'autre par son dire, marge qui est quand même contrainte par les nécessités liées à la logique du langage, qui n'est pas celle des discours.

Ce que ces formules ne déterminent pas en revanche, c'est le choix du partenaire sexuel, quand il y en a un. Dans le cas du sujet tourmenté par son identité, le choix du partenaire reste hétéronormé.

Il est à remarquer que le choix d'un partenaire de l'autre sexe pour l'acte ne lui confère pas une assise identitaire sexuée. Pas d'assurance d'être homme même à se choisir une femme comme partenaire. Autre disjonction entre l'acte sexuel hétéro et l'identité homme ou femme. L'acte sexuel n'identifie pas, ne fait pas la preuve de l'identité sexuée.

Alors, qu'est-ce qui s'impose à lui ? Disons que c'est sa jouissance de corps, en tout cas pour la phallique, celle qui fait son symptôme et qui ne vient pas de l'Autre, du dire de l'Autre, ni du sujet, mais de l'inconscient. Et à ce niveau le sujet n'a pas le choix, ce n'est pas lui qui décide de sa jouissance de corps et de celle prise au corps de l'Autre dans l'acte sexuel.

Ce n'est pas non plus le désir qui la détermine, même si, en bonne clinique borroméenne, son symptôme n'est pas sans être noué au fantasme, à ce qui cause son désir, dans ce cas le fantasme de la soumission.

Pour le coup, ça lui tombe dessus, au sujet, le réel du symptôme comme évènement de corps, et ça détermine son être propre dans la mesure où le symptôme identifie notre singularité. Cependant, cette identité n'est pas sexuée mais de jouissance.

Cette jouissance de corps, le patient l'obtient, dans un premier temps, travesti en femme avec ce trait distinctif de la femme grosse, par l'orgasme que lui procure la masturbation, puis dans l'acte hétéro avec une partenaire porteuse du même trait.

Demeure pour moi une question sur la jouissance autre, la jouissance supplémentaire à la phallique, qui passe aussi par le corps puisqu'elle s'éprouve. Cette jouissance qui n'a pas de signifiant dans l'inconscient et sur laquelle repose la logique du *pastout*. Peut-on dire qu'elle vous tombe dessus, comme celle liée à l'évènement de corps ?

Enfin, pour terminer, s'ouvre pour le psychanalyste la question, maintenant devenue courante dans notre communauté, de la façon d'accorder son acte au réel du symptôme qui fait l'identité de jouissance et qui n'est pas du sujet.

Mots-clés : sexuation, choix, inconscient.

* Intervention à la séance « Les surprises de l'inconscient » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 10 décembre 2020.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 27.

2.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 456.

3.  J. Lacan, *Séminaire Encore (1972-1973)*, leçon du 13 février, Staferla, p. 52 : « *La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance, [...] voilà encore une formule que je vous propose, si tant est que nous nous centrons bien sur ceci : que d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que, chez l'être parlant, la jouissance est appareillée, et c'est ça ce que dit Freud, bien sûr si nous corrigeons cet énoncé qui est celui où je vais en venir tout à l'heure pour l'accrocher, à savoir celui du principe du plaisir.* »

4.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 464 : « [...] c'est même ce qui lui [Freud] a permis d'en avancer autant à écouter les hystériques qui "font l'homme". »

D'UN PÔLE À L'AUTRE

Jean-Pierre Drapier

Le symptôme... increvable ou le geste ponce-pilatique de l'analyste *

La bataille actuelle autour de symptôme, trouble, dys, etc., n'est qu'un avatar de la vieille polémique entre organogenèse et psychogenèse. Elle a commencé au XIX^e siècle avec la tentation/tentative de calquer toute la nosographie psychiatrique sur le modèle anatomo-clinique fourni par la paralysie générale : en partant d'entités nosographiques suffisamment fixées, il y eut d'abord la tentative de trouver des lésions anatomiques, c'est-à-dire au niveau des organes ; puis, devant l'inconsistance épistémologique, on chercha des causes plus fines, histologiques, c'est-à-dire au niveau des tissus (c'était d'ailleurs les premières études de Freud, neurologue) ; on descendit ensuite au niveau cellulaire et enfin à l'heure actuelle au niveau moléculaire, du côté des neurotransmetteurs et de l'ADN qui compose notre génome.

Mais la nosographie nécessaire à l'approche anatomo-clinique, une nosographie de tableaux cliniques organisés, avec des évolutions typiques, pouvant renvoyer à un organe ou en tout cas à un locus précis, n'est plus celle dont a besoin l'approche moléculaire : d'où l'apparition, à sa place, d'un découpage « microcellulaire », pourrait-on dire, où chaque trouble court pour lui-même et ne s'intègre plus dans un tableau syndromique global. Cette mise à mort de la nosographie classique était d'autant plus nécessaire à *Big Pharma* que, dès le XIX^e siècle, les cliniciens se sont aperçus des impasses d'une stricte approche organique et ont enrichi leur sémiologie et leur nosographie des apports psychogéniques, en particulier avec la découverte de l'inconscient et de son rôle pathogène par un certain Sigmund Freud.

« Dans cette perspective en effet, la forme rigide des entités (de la psychiatrie classique dite kraepelinienne) tend à disparaître pour se prêter à une interprétation plus dynamique du rôle de l'activité psychique dans la formation des tableaux cliniques ¹ », jusqu'à culminer dans l'organo-dynamisme d'un Henri Ey qu'il définit lui-même ainsi : les théories organogéniques dynamiques, « comme les théories organiques mécanistes [...]

admettent, certes un processus organique qui constitue le substratum héréditaire, congénital ou acquis des maladies mentales, mais elles s'en distinguent parce qu'elles ne font pas dépendre directement et mécaniquement les symptômes des lésions ². » Avec Henri Ey, on est encore mais plus tout à fait dans le cadre des maladies « lésionnelles », à la frontière, d'où la possibilité d'un dialogue avec la psychanalyse, dialogue longtemps entretenu entre lui et un certain Jacques Lacan : pensez aux colloques de Bonneval où les rapporteurs (critiques) des théories de Ey étaient Lacan et Lucien Bonnafé qui, lui, introduisait les facteurs sociologiques et politiques. Dialogue impensable à notre époque où il s'agit d'avoir la peau de la psychanalyse.

Pour cela, ce à quoi s'emploient depuis très longtemps les différents *DSM* ³ dont son dernier avatar, le *DSM V*, c'est réduire le symptôme au trouble pour produire une clinique acéphale, désobjectivée. Le trouble, c'est le fameux *disorder* américain, francisé.

En effet, les cliniciens de la vieille Europe avaient l'habitude d'utiliser le signifiant trouble, en particulier dans la clinique d'enfant, mais ils l'employaient au pluriel : les troubles du comportement, de la relation, de la parole, etc., comme un vrai synonyme de « difficultés ». Ce pluriel classait simplement ces troubles du côté de la description symptomatique ; ils voulaient dire : tel enfant a du mal dans ses relations, son symptôme s'exprime par l'agitation qui est *un* trouble du comportement, etc. Cela ne disait rien sur la cause du trouble et encore moins qu'il était une entité en lui-même. Les troubles sont compatibles avec la psychopathologie et solubles dans une clinique dynamique. Mais il y a eu un tour de passe-passe qui a consisté à passer du pluriel – les troubles – au singulier – le trouble.

Avec *the disorder*, le trouble, on passe à autre chose, à tout autre chose : le trouble est à lui-même sa propre cause ; la simple approche purement phénoménologique et descriptive suffit à créer de nouvelles entités nosographiques, débarrassées des approches dynamiques singulières et qui renvoient à des structures diverses. Par exemple, *les* troubles du comportement de l'enfant sont des phénomènes compatibles aussi bien avec la névrose qu'avec la psychose et qui y trouvent leurs causes, plurielles comme les sujets (l'angoisse, l'hallucination, le délire...).

À contrario, *le* trouble des conduites est une entité et surtout une entité a-subjective, universalisante, qui est plus cause qu'effet : cause de conduite antisociale ou asociale, de sociopathie, etc. *Idem* avec l'*HTDA*, l'hyperactivité avec trouble de l'attention, qui devient cause *sui generis* et non signe ou encore moins symptôme.

Idem avec le TSA, trouble du spectre autistique. Il s'agit de définir au plus simple un objet à dépister, prévenir, guérir ou réprimer. Le trouble n'est pas soluble ni compatible avec la clinique, il est là pour la dissoudre. Pour ses concepteurs, le trouble n'est ni à écouter, ni à entendre et encore moins à interpréter : il donne enfin à la psychiatrie une nosographie acéphale, un catalogue s'enrichissant au gré non pas du vent ou des modes mais des découvertes pharmacologiques. Le médicament précède la pathologie, qui vient lui offrir un débouché. Comme vous l'entendez, la bataille est aussi sémantique et abandonner les termes, même sous couvert de se faire comprendre, c'est abandonner les concepts. Et comme disait Althusser, « on n'abandonne pas un concept comme un chien ⁴ » : cela a des effets en amont et en aval.

En même temps, la recherche la plus dure a bien conscience de l'inconsistance du DSM et celui-ci semble condamné rapidement. Au profit du pire sans doute : une nosographie basée sur des marqueurs génétiques témoins de dysfonctionnements ayant une cause très réelle, organique. La machine est en route. Alors se pose une question de fond : l'homme n'est-il qu'une machine neurofibrillaire connaissant parfois des dysfonctionnements dont il faut chercher la cause dans les molécules, sans se préoccuper, sans s'encombrer d'une signification subjective ? Peut-on se contenter de le recâbler ou le reformater ? Sûrement pas, car cause et signification n'ont pas grand-chose à voir : comme le dit Jean-Didier Vincent, neurobiologiste, ce n'est pas parce que le chat court devant le chien que le chat est cause du chien ⁵. Les conditions humorales, génétiques, biologiques ou neurobiologiques du désir n'expliqueront jamais le désir chez l'Homme ni les arcanes signifiants de la causation du désir. Mais nous aurions bien tort de ne pas nous apercevoir qu'il se passe des choses du côté de la biologie et de la génétique, du côté des vrais scientifiques, à opposer aux scientistes.

D'où une autre question de fond : peut-on continuer à opposer psychogénèse et organogénèse ?

L'existence d'un substrat biologique, qu'il soit génétique ou non, n'en fait pas une cause mais tout au plus un terrain qui se combine avec l'histoire d'un sujet, son environnement signifiant, le désir qui l'a porté, etc. La neurologie est en train de développer de nouveaux modèles avec les neurones miroirs et la plasticité cérébrale qui remettent en cause les schémas fixistes anciens. De même, la génétique, avec le développement de l'épigénétique, sort du clivage prédestination fixée pour tout porteur *versus* facteurs propres au sujet ou à son environnement.

Je vous renvoie à ce sujet à trois excellents livres : *Autisme, à chacun son génome*⁶ de François Ansermet et Ariane Giacobino, *Le spectre autistique trouble-t-il la raison de ceux qui l'approchent*⁷ ? sous la direction de Patrick Sadoun et Françoise Rollux, et enfin *Programmé mais libre, Les Malentendus de la génétique*⁸ du professeur Arnold Munnich, pédiatre généticien avec qui j'ai eu le plaisir de dialoguer lors d'une soirée de l'École sur « Inégalités⁹ ».

Je prendrai comme exemple lesdits autistes, car cette question est au cœur des batailles nosographiques actuelles et perdre celle-ci aurait des conséquences sur toute notre clinique et notre pratique. Comme beaucoup de pathologies psychiques, le paradigme actuel concernant un prétendu « autisme » est d'en faire un trouble neurodéveloppemental et de réduire étiologie, diagnostic et traitement à ce trouble. Donc *exit* le soin, en particulier psychique, surtout psychanalytique, pour les autistes : il est bien connu que s'il y a une lésion cérébrale, métabolique ou génétique, il n'y a plus de sujet de l'inconscient et partant rien à en dire ; l'éducation ou la rééducation suffisent.

Face à cette bêtise réductionniste, la responsabilité de l'analyste est double : d'une part ne rien céder sur l'humain comme corps parlant, et d'autre part ne pas répondre à un réductionnisme organiciste par un réductionnisme psychogénétique. Par exemple, on peut penser que la dépression maternelle pendant les premiers mois de la vie du nourrisson contribue à la non-incorporation de l'Autre du langage par celui-ci et, partant, à ce qu'il n'entre pas dans l'aliénation signifiante ou qu'il en reste au bord, qu'il ne naisse pas à et par la parole, même s'il est dans le langage. Mais ce n'est pas la même chose de penser cette dépression comme causale (psychogénèse réductionniste basée sur la relation de compréhension jaspérienne), soit comme ne contribuant pas à corriger, atténuer ou pallier un défaut fondamental d'un ordre somatique, le plus souvent génétique, voire épigénétique. Penser, à la suite de Lacan, cette non-opposition de l'organogenèse et de la psychogenèse ne veut pas dire jeter le bébé avec l'eau du bain et abandonner ce qui fait le propre de l'humain et de la psychanalyse : son rapport à la parole et au langage.

En effet, la parole est à la fois le matériel sur lequel se fonde la cure analytique, le matériau du travail analysant, la cause du moteur de la cure, à savoir le transfert (qui peut se révéler être un frein), et l'outil par excellence qu'emploie l'analyste, l'acte de l'analyste. Plus en amont, elle est, par le bain de langage dans lequel est pris le petit d'homme, le vecteur de son humanisation, *via* le signifiant qu'elle véhicule, celle qui fonde le sujet

dans son unarité, celle qui lui donne son identité dans l'équivoque de ce terme : être identifié à (un sexe, une nationalité, une classe) et être radicalement différent de tous les autres. Mais elle est aussi porteuse de la première violence qui lui est faite : la perte de la toute-jouissance, la mise en laisse de celle-ci, ce qui se dit aussi en terme freudien interdit de l'inceste et castration.

Bien sûr, avec l'artiste, nous sommes loin de la cure classique, et la parole, et plus basiquement la voix peuvent se révéler persécutrices au plus haut point et nécessiter beaucoup d'aménagements et de ménagements, mais c'est de connaître leur valeur, même dans la privation, que se fonde notre action.

Les psychanalystes se doivent donc de désamorcer le piège de la dualité organogénèse/psychogénèse où on veut les enfermer et où certains s'enferment bien volontiers. Rappelons Lacan de 1955 : « La psychogénèse s'identifie avec la réintroduction, dans le rapport à l'objet psychiatrique, de cette fameuse relation [de compréhension...] Eh bien, si la psychogénèse c'est cela, je dis [...] le grand secret de la psychanalyse c'est qu'il n'y a pas de psychogénèse. Si la psychogénèse est cela, c'est justement ce dont la psychanalyse est la plus éloignée, par tout son mouvement, par toute son inspiration, par tout son ressort, par tout ce qu'elle a apporté, par tout ce vers quoi elle nous conduit, par tout ce en quoi elle doit nous maintenir ¹⁰. » Avec déjà, en 1955 donc, la distinction des trois registres : réel, symbolique et imaginaire. Mais trois registres distingués comme trois plans de compréhension différents.

Suivons encore Lacan dans son cheminement ; huit ans plus tard, en 1963, à propos des névroses, il dit : « Il n'y a de cause que de ce qui cloche [...] l'inconscient freudien [...] se situe, à ce point où, entre la cause et ce qu'elle affecte, il y a toujours la clocherie [...] L'important n'est pas que l'inconscient détermine la névrose – là-dessus, Freud a très volontiers le geste pilatique de se laver les mains. Un jour ou l'autre on trouvera peut-être quelque chose, des déterminants humoraux, peu importe – ça lui est égal. Car l'inconscient nous montre la béance par où la névrose se raccorde à un réel – qui peut bien, lui, n'être pas déterminé ¹¹. »

Cela ne veut pas dire que pour Lacan il y a un dualisme de la cause : avec le nouage borroméen des trois registres – réel, symbolique et imaginaire (aucun des trois ne suffit seul à nouer les deux autres, mais la coupure d'un seul libère les deux autres) – autour de l'objet *a*, il fait un pas épistémique qui le libère de cette question. Aucun des trois registres n'a le pas sur les autres et chacun s'explique des deux autres. Notons d'ailleurs que le réel

n'est pas résumable à l'organique puisque Lacan y rangera aussi bien le signifiant dans sa motérialité que le symptôme. On peut bien sûr y mettre la génétique et penser l'épigénétique dans les intersections entre le réel et les autres registres. L'objet cause du désir est dans le trou circonscrit par les trois registres et donc impensable dans un seul registre.

Avec le pas épistémique des séminaires *R.S.I.* et *Le Sinthome* du nouage à quatre, Lacan rend nécessaire le symptôme pour nouer les registres ; il ne s'agit plus, comme dans le séminaire III, de l'expliquer à trois niveaux différents (ou le réel, ou le symbolique, ou l'imaginaire), mais il en fait une instance nécessaire pour rattraper les ratages de structure du nœud borroméen. C'est pourquoi il est increvable : on ne peut en faire l'économie sans voir partir dans les limbes ou la stratosphère tel ou tel registre. C'est bien pourquoi le *DSM* a beau vouloir promouvoir une nosographie acéphale, le sujet résiste... par le biais de la clocherie, autre nom lacanien du symptôme !

Pour Freud, le symptôme était une énigme à déchiffrer et un compromis entre refoulement et satisfaction pulsionnelle ; pour Lacan, il était, à la fin de son enseignement, ce qui fait tenir les trois registres R, S, I, mais aussi ce que le sujet a de plus réel, sa manière de jouir de son inconscient.

Plus-de-jouir dont le capitaliste organise, avec « Le Trouble », la désubjectivation, la perte pour le sujet et sa récupération, sa transformation en plus-value. Plus-value découlant de la multiplication des médicaments psychotropes et de l'extension exponentielle de leurs indications, ainsi que des prises en charge formatées dans le cadre des thérapies cognitivo-comportementalistes et autre *coaching*. C'est ce formatage (par le trouble) du symptôme qui permet son insertion dans un circuit marchand où sa valeur d'usage (la jouissance) est rabattue sur sa valeur marchande. Mais cette réduction ne saurait être complète, provoquant elle-même de nouveaux symptômes, de nouvelles clocheries par où le sujet s'échappe.

Mots clés : organogenèse/psychogenèse, symptôme, trouble, dys, autisme.

*  Intervention présentée lors de la 2^e conférence du cycle *La psychanalyse dans notre époque*, « Les symptômes et leur(s) traitement(s) », visioconférence du 21 novembre 2020, organisée par le pôle Aix-Marseille-Corse.

1.  H. Ey, *Manuel de psychiatrie*, 5^e édition, Paris, Masson, 1978, p. 60.
2.  *Ibid.*, p. 74.
3.  Le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* et toutes ses versions ont été élaborés par l'American Psychiatric Association depuis 1952.
4.  L. Althusser, *22^e Congrès*, Paris, Maspero, collection « Théorie », 1977.
5.  J.-D. Vincent, « Psychanalyse ou neuroscience : est-ce bien la question ? », dans *(Im) pertinence de la psychanalyse*, 12^{es} Rencontres du CMPP, Orly, association ROSE, 2010, p. 11-35.
6.  F. Ansermet et A. Giacobino, *Autisme, à chacun son génome*, Paris, Navarin, 2012.
7.  P. Sadoun et F. Rollux, *Le spectre autistique trouble-t-il la raison de ceux qui l'approchent ?*, Toulouse, Érès, 2016.
8.  A. Munnich, *Programmé mais libre, Les Malentendus de la génétique*, Paris, Plon, 2016.
9.  Séminaire du Champ lacanien du 21 novembre 2019 à Paris.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 15-16.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 25.

Michel Minard *

Lorsque le traitement devance symptôme et diagnostic : la logique d'une démarche illogique **

C'est en tant que médecin et psychiatre, ni psychanalysé ni psychanalyste, mais aussi en tant qu'historien amateur ayant porté depuis plusieurs années mon attention sur l'histoire de la psychiatrie des États-Unis d'Amérique et plus particulièrement sur la fabrique américaine des diagnostics psychiatriques, que j'aborderai ici la question du symptôme. Deux précisions d'emblée : d'une part, je ne fais pas partie des contempteurs actuels de la psychanalyse et des psychanalystes. D'autre part, je ne fais non plus partie de ceux qui vilipendent les *DSM* et les artisans qui œuvrent depuis des dizaines d'années pour les perfectionner, pas plus que ceux qui les utilisent. Mais je peux quelquefois sur tel ou tel point critiquer, à tort ou à raison, les uns ou les autres. C'est ce que je vais m'employer à faire ici, si vous le voulez bien.

Avant même de critiquer les uns ou les autres, permettez-moi de me critiquer moi-même. Pourquoi suis-je allé chercher ce titre stupide pour mon exposé : la logique d'une démarche illogique ? En effet, s'il y a une logique à une démarche illogique, c'est que l'illogisme de cette démarche n'existe pas. Autrement dit, le fait qu'un traitement de type thérapeutique, quelle que soit la nature de ce traitement, devance symptôme et diagnostic n'est pas obligatoirement illogique si l'on adopte une autre démarche que la démarche médicale, qui, vous le savez, consiste au constat d'un symptôme ou d'un ensemble de symptômes, constat qui conduit à l'établissement d'un diagnostic. Ce diagnostic offre alors la possibilité à celui qui l'a posé de proposer à son patient un traitement, voire le choix entre plusieurs traitements, ou, éventuellement, de lui annoncer qu'il n'y a plus rien à faire, que tout est foutu.

Vous aurez donc certainement compris que ce n'est pas de ce type de démarche médicale que je vais parler ici. En effet, je souhaite dire quelques

mots d'une démarche très différente qui porte un nom anglais : la *disease-mongering*, le plus souvent mal traduit en français par « la fabrication des maladies », encore plus mal traduit dans le dictionnaire en ligne *Linguee* par « la propagation des maladies », et qu'il convient à mon avis de traduire par « la vente des maladies » ou « la fabrication-vente des maladies ». En effet, un *ironmonger*, c'est un quincailler et une *fishmonger*, c'est une poissonnière, comme la célèbre Molly Malone dont le spectre hante encore le cœur de Dublin.

C'est une journaliste scientifique américaine, Lynn Payer, qui a inventé en 1992 ce terme de *disease-monger*, de marchand de maladies, pour illustrer ce phénomène croissant aux États-Unis dans la deuxième moitié du xx^e siècle : l'invention de maladies jusqu'alors inconnues ou méconnues, à partir d'une collection de symptômes plus ou moins pertinents conduisant à un diagnostic plus ou moins pertinent lui aussi et, de fil en aiguille, à la mise sur le marché de molécules susceptibles de traiter ces maladies, voire de thérapeutiques psychiques, comme le célèbre et sinistre traitement de la mémoire recouverte dont je vous dirai quelques mots.

Le *disease-mongering* nécessite bien sûr la collaboration étroite entre des médecins – de préférence universitaires –, des laboratoires pharmaceutiques, des médias, des compagnies privées d'assurance maladie et des agences de publicité, tous intéressés d'abord à augmenter chacun leur profit financier. C'est donc une opération de marketing orchestrée savamment par un laboratoire pharmaceutique ayant en rayon, mais encore inexploitée, une vieille ou nouvelle molécule. Cette opération consiste à monter en épingle certains désagréments banals de l'existence, tels que « le comportement turbulent d'un enfant, la crainte de s'exprimer en public d'un adulte, la flaccidité croissante du pénis d'un vieillard, les modifications hormonales d'une femme ménopausée ou les sautes d'humeur de tout un chacun ¹ », à les considérer comme des symptômes, à regrouper ces symptômes en une maladie et à proposer le ou les remèdes fantastiques pour venir à bout de cette maladie.

Un journaliste australien, spécialiste de la santé, Ray Moynihan, et un chercheur canadien en politique pharmaceutique de l'université de Victoria, Alan Cassels, publient en 2005 *Selling Sickness, How the World's Biggest Pharmaceutical Companies Are Turning Us All into Patients* ² (« La vente des maladies : comment les plus grosses compagnies pharmaceutiques du monde sont en train de nous transformer tous en patients ») et décortiquent soigneusement les diverses étapes du processus et les compromissions qui l'accompagnent, après avoir cité d'abord le directeur du laboratoire Merck,

Henry Gadsden, qui, dans les années 1980, avait témoigné dans le magazine économique *Fortune* « son regret de ne pas pouvoir vendre des médicaments à tout le monde, y compris aux bien-portants, comme l'entreprise Wrigley fabriquait et vendait ses chewing-gums à tout un chacun ³. »

Une des premières affections américaines inventées pour vendre un produit issu de la chimie fut aux États-Unis le « chronic halitosis », autrement dit la mauvaise haleine. Ce liquide avait et a toujours le nom de Listerine, baptisé ainsi en hommage au chirurgien anglais Joseph Lister, promoteur de l'asepsie des blocs opératoires. Il avait été fabriqué à la fin du XIX^e siècle par Lawrence et Lambert dans le but de nettoyer les instruments chirurgicaux et, éventuellement, les carrelages. Mais les ventes se révélèrent bien faibles. On le préconisa alors pour les rhumes, les maux de gorge, les gonorrhées et même contre les pellicules. Mais les ventes continuaient de stagner. Des petits malins eurent alors une idée géniale : de nombreuses unions matrimoniales échouaient du fait de la mauvaise haleine d'un des partenaires. Pourquoi ne pas promouvoir ce symptôme d'une pullulation microbienne buccale comme signe d'une affection traitable par la Listerine, le *chronic halitosis* ? Banco ! Succès mondial et durable de la Listerine en tant que bain de bouche !

Quelques décennies plus tard, un certain nombre de promoteurs du *DSM-5* ont pu profiter des avantages financiers qu'il y avait pour eux à multiplier inutilement le nombre de diagnostics ou à mettre en vedette certains d'entre eux. Ont été pointés du doigt par les critiques du *disease-mongering* le trouble bipolaire sponsorisé par Sanofi-Aventis (et son divalproate de sodium), le trouble de phobie sociale sponsorisé par GlaxoSmithKline (et sa paroxétine), le trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité sponsorisé par Novartis (et son méthylphénidate). Des membres de l'APA, l'Association américaine de psychiatrie qui édite les *DSM*, et non des moindres, ont critiqué sur le sujet l'inflation diagnostique du *DSM-5*, à commencer par Bob Spitzer, le patron du *DSM-III*, et mon ami Al Frances, le patron du *DSM-IV*.

Mais, bien sûr, des membres influents de l'APA, universitaires ou pas, ont participé à cette création de maladies du fait de leurs liens financiers avec l'industrie pharmaceutique. Et le tiers du budget annuel de l'APA provenait des laboratoires en 2006. C'est un sénateur du Congrès, étonnamment républicain, mais aussi baptiste et franc-maçon, Charles Grassley, dit « Chuck », alors président de la Commission des finances du Sénat, qui va mettre les pieds dans le plat. Il pointe du doigt le fait que le président de l'APA pour l'exercice 2009-2010, Alan Schatzberg, professeur de psychiatrie à l'université Stanford (Californie), est propriétaire de cinq millions de

dollars d'actions investis dans l'industrie pharmaceutique. Schatzberg se défend en affirmant que tout est légal et que le meilleur moyen de bien soigner les malades est qu'il y ait des liens étroits entre psychiatrie et industrie du médicament. Mais Chuck Grassley, poursuivant ses investigations, découvre que plusieurs psychiatres universitaires ne déclarent qu'une très faible partie des sommes énormes qu'ils reçoivent des laboratoires. Il faudra attendre l'administration Obama pour que soient clarifiées et réglementées les relations entre médecins, compagnies pharmaceutiques, fabricants de matériels médicaux, par le PPSA (Physician Payment Sunshine Act), loi votée bien sûr sans les voix des républicains. Je ne sais pas comment a voté Chuck et je ne sais pas ce qu'en pense aujourd'hui Donald Trump, mais je doute qu'il en pense du bien.

Mais il n'y a pas que l'industrie pharmaceutique qui ait poussé à la roue le processus qui consistait à courir après des symptômes puis des diagnostics afin de vendre des thérapeutiques. Il y eut aussi aux États-Unis des milliers de psychothérapeutes, patentés ou pas, qui, dit-on, à la suite d'une assistante sociale, Florence Rush, pratiquèrent dans les deux dernières décennies du *xx*^e siècle la « recovered memory therapy », la thérapie de la mémoire recouvrée. Sous couvert de défense des femmes et se réclamant plus ou moins clairement de Freud, ces thérapeutes de pacotille entreprirent de faire retrouver à des personnes plus ou moins anxieuses ou dépressives la mémoire de faits traumatiques vécus dans la petite enfance et enfouis dans l'inconscient. Ces faits traumatiques ne pouvaient être que des sévices sexuels de la part d'un parent, le plus souvent le père. Ce qui conduisit à quelques incarcérations sans preuves et sans aveux. Et, pire, à l'incarcération sans preuves mais avec aveux d'un père de famille pas très malin, Paul Ingram.

Ce pentecôtiste, chef de la section locale du Parti républicain, était shérif d'Olympia dans l'état de Washington. Ses deux filles, Ericka, 22 ans, et Julie, 17 ans, après avoir porté plainte sans succès contre des voisins pour abus sexuels, accusent en 1988 leur père de les avoir violées quand elles étaient petites. C'est une pentecôtiste prétendument voyante, Karla Franko, qui leur a fait recouvrer la mémoire. Ingram est aussitôt incarcéré. Les accusations des filles augmentent : des collègues de leur père les auraient à leur tour abusées, leur père aurait aussi sodomisé un de ses trois fils qui, lui, ne se souvient de rien. Un psychologue d'Olympia, Peterson, adepte de la thérapie de recouvrement de la mémoire, rencontre Paul Ingram, qui finit par lui dire qu'il a peut-être fait ce que ses filles lui reprochent. Les accusations des filles se multiplient : les abuseurs les auraient lardées de coups de couteau, mais on ne retrouve aucune cicatrice sur leurs

corps. Leur père les aurait obligées à assister à des centaines de messes sataniques avec meurtre de dizaines de nouveau-nés, dont on cherche en vain les petits cadavres. Ingram, sous l'influence de Peterson, se rappelle avoir fait violer sa propre femme par les chiens de la brigade canine d'Olympia. Sa femme ne se rappelle rien. Une nouvelle enquêtrice et un nouveau psychologue, Richard Ofshe, universitaire de Berkeley, sont appelés en renfort et se montrent l'un et l'autre très sceptiques sur la culpabilité d'Ingram. Mais dès l'ouverture de son procès, Ingram plaide bêtement coupable. Verdict : vingt ans de travaux forcés. Ericka vivra longtemps de ses shows télévisés où, soutenue par l'évangéliste Bob Larson, elle dénonce un complot satanique : « Oui, c'était des gens de ma ville, des policiers, des juges, des médecins, des avocats, des hommes politiques. Parfois, ils sacrifiaient des bébés, on buvait leur sang, on les mangeait ⁴. »

Hormis le cas dramatique de Paul Ingram, la *recovered memory therapy* trouve dans le *DSM* ce qui va faire un temps la fortune de ses adeptes : le diagnostic personnalité multiple, qui explose littéralement aux États-Unis dans les mêmes années, mais à peu près nulle part ailleurs dans le monde. Il fait de tels ravages que la lutte s'organise contre cette thérapie. Pamela Freyd, victime de la mémoire recouvrée de sa fille Jennifer, une psychologue, crée la False Memory Syndrome Foundation, la fondation du syndrome de la fausse mémoire. Le psychologue sceptique de l'affaire Ingram, Richard Ofshe, devient membre du comité consultatif de la fondation. Cette fondation sans but lucratif, très attaquée par tous ceux qui profitaient grassement de la thérapie mise en cause mais aussi par les tenants d'un complot satanique, ferma ses portes le 31 décembre 2019, pour des raisons que j'ignore. Il est vrai que l'épidémie américaine de personnalités multiples s'est pratiquement éteinte depuis le début du XXI^e siècle.

Je voudrais terminer par un exemple historique qui se passe bien sûr aux États-Unis, plus précisément à New York, au début du siècle dernier. Il s'agit d'un symptôme récurrent ayant été suivi de deux diagnostics contradictoires puis d'un traitement psychothérapeutique qui s'interrompt aussi rapidement qu'il a été mis en place. Mauvaise indication sans doute ! Dans cette affaire, pas d'intérêt financier. Le symptôme récurrent concerne un personnage bien connu de vous, Sigmund Freud, les diagnostics contradictoires de Carl Gustav Jung et Freud, et le traitement de Jung en tant que thérapeute et de Freud en tant que patient. C'est à l'époque où la psychanalyse commence d'intéresser de plus en plus les Américains. Le psychologue Granville Stanley Hall, président de la Clark University de Worcester, Massachusetts, pour célébrer le vingtième anniversaire de sa petite université, organise de juillet à septembre 1909 les célèbres conférences de Clark. Il y invite le

gratin scientifique du monde entier représentant toutes les branches de la science : mathématiques, radioactivité, optique, biologie, psychologie, psychiatrie, pédagogie, histoire, anthropologie, protection de l'enfance et relations internationales. Parmi eux, l'Autrichien Freud, accompagné du Suisse-Allemand Jung et du Hongrois Ferenczi. Ces trois mousquetaires de la psychanalyse seront rejoints à New York par l'inévitable quatrième, le Gallois – donc Britannique – Jones qui, à l'époque, vit et travaille à Toronto comme psychanalyste et professeur à l'Université. Abraham Arden Brill, professeur de psychiatrie de Columbia University, les accueille à New York le 27 août après leur traversée de l'Atlantique sur le *George Washington* qui, parti de Brême, avait accosté sur la rive droite de l'Hudson à Hoboken, New Jersey, en face de Manhattan.

À Brême, en attendant l'embarquement pour l'Amérique, les rapports entre Freud et Jung n'avaient pas été de tout repos. Un repas, peut-être un peu trop arrosé, avait entraîné une discussion houleuse entre eux deux. Jung s'était étendu assez longuement sur « les cadavres des marais, des corps momifiés qu'on avait retrouvés dans la tourbe de marais du Nord de l'Allemagne et de la Suède [...] quand Freud l'interrompt soudain. "Que vous importent ces cadavres ? avait-il lancé. Ne vaudrait-il pas mieux que vous admettiez souhaiter ma mort ?" Là-dessus, il tomba en syncope ⁵ », malaise qu'il attribua au saumon pas frais et à la fatigue. « Une fois à bord du paquebot, les tensions s'exacerbèrent. Freud fit une scène publique à Jung après l'avoir surpris en grande conversation avec William Stern ⁶ », un psychologue et philosophe allemand invité lui aussi à Clark pour ses travaux sur la personnalité.

Abraham Brill et son épouse, le docteur Rose Owen (excellente cuisinière !), font tout pour rendre agréable le séjour de Freud et de ses compagnons à New York. Brill leur fait visiter Harlem, Chinatown, Coney Island, le Metropolitan Museum et, bien sûr, son propre service de psychiatrie à Columbia University. Il leur offre aussi, dit-on, leur première séance de cinéma. Nouvelle tension entre Freud et Jung, au bord de l'Hudson : en l'absence de toilettes à proximité, Freud ne peut pas se retenir de lâcher quelques gouttes dans son pantalon. Jung, connaissant les envies irrésistibles et répétitives de Freud en la matière, hèle un taxi pour le ramener se changer à l'hôtel. Dans le taxi, tous les deux discutent du symptôme « pipi dans la culotte si pas de toilettes à proximité » et se disputent. Freud soutient une étiologie paralytique de ses fuites, Jung une origine névrotique. Jung propose alors à Freud une petite tranche d'analyse, qu'il commence aussitôt à l'hôtel mais ne continuera jamais !

C'est Abraham Brill lui-même qui accompagne par le train Freud et ses mousquetaires à Worcester. On le sait, du 7 au 11 septembre, Freud prononcera cinq conférences qui eurent beaucoup de succès et lui valurent, comme à tous les autres conférenciers, de se voir conférer le titre de docteur *honoris causa* de l'université Clark. Emma Goldman, une anarchiste américaine d'origine juive russe, libertaire, antimilitariste et féministe pugnace, présente aux conférences de Clark sans y avoir été invitée, évoque dans ses volumineux mémoires l'impression que lui fit Freud lors de la remise de son titre de docteur *honoris causa* : « Notre séjour à Worcester fut surtout marqué par le discours que prononça Sigmund Freud lors du vingtième anniversaire de l'université Clark. Sa lucidité d'esprit et la simplicité de son expression me firent une profonde impression. Encadré par un aréopage de professeurs guindés et suffisants affublés de leurs toges et de leurs toques universitaires, Sigmund Freud, modeste et presque farouche, vêtu d'un costume ordinaire, paraissait un géant au milieu des pygmées. Il avait quelque peu vieilli depuis que je l'avais entendu à Vienne en 1896. À l'époque, il avait été attaqué comme Juif et novateur irresponsable. Bien qu'ayant acquis une stature mondiale, ni l'opprobre ni la célébrité n'avaient influencé le grand homme ? »

Cinq mois après ces conférences, le 11 février 1911, est fondée à New York la New York Psychoanalytic Society et le 9 mai suivant à Baltimore, Maryland, l'American Psychoanalytic Association (APsA). La psychanalyse américaine est sur les rails.

Trois ans après Clark, Freud et Jung se brouillent définitivement. Il faudra attendre encore quelques années pour que Freud et Ferenczi rompent à leur tour. Restera toujours fidèle à Freud le brave petit soldat Jones. Symptômes ?

Mots-clés : psychiatrie américaine, fabrication-vente des maladies, thérapie de la mémoire recouvrée.

*↑ Psychiatre honoraire des hôpitaux, codirecteur de collections chez les éditions érès (« Des travaux et des jours », « La maison jaune »), corédacteur en chef de la revue *Sud/Nord*.

**↑ Intervention présentée lors de la 2^e conférence du cycle *La psychanalyse dans notre époque*, « Les symptômes et leur(s) traitement(s) », visioconférence du 21 novembre 2020, organisée par le pôle Aix-Marseille-Corse.

1.↑ M. Minard, *Le DSM-roi, la psychiatrie américaine et la fabrique des diagnostics*, Toulouse, érès, 2013, p. 296.

2.↑ R. Moynihan et A. Cassels, *Selling Sickness, How the World's Biggest Pharmaceutical Companies Are Turning Us All into Patients*, Nation Books, New York, 2005.

3.↑ *Ibid.*, p. 298.

4.↑ E. M. Berh, *L'Amérique qui fait peur*, Paris, Plon, 1995, p. 78.

5.↑ D. Bair, *Jung : A Biography*, Random House, New York, 2007. Éd. fr. : *Jung, une biographie*, trad. M. Devilliers-Argouarc'h, Paris, Flammarion, 2007, éd. revue et corr. 2011, p. 249.

6.↑ *Ibid.*, p. 249-250.

7.↑ E. Goldman, *Living My Life*, New York, A. A. Knopf, 1931. Très belle et très complète dernière édition française : E. Goldman, *Vivre ma vie, Une anarchiste au temps des révolutions*, traduction J. Reuss et L. Batier, Paris, L'Échappée, 2018, p. 515-516.

Florence Signon *

Être la mesure **

Ce texte a été écrit pour le séminaire d'Albert Nguyên : « Pouvoir des mots, savoir de l'impossible », à la suite de la participation d'Elisabete Thamer. Elisabete avait amené cette phrase de Protagoras le sophiste : « L'homme est la mesure de toutes choses, celles qui sont et celles qui ne sont pas. » Cette phrase m'a fait entendre quelque chose de nouveau puis franchir un pas : « être la mesure ». J'ai donc choisi de parler de la mesure des mots et de la démesure de la langue. C'est un chemin qui part de la mesure du langage sous l'angle de la nomination et qui ensuite s'écrit avec la dimension de *lalangue* qui fait la démesure du langage. Et enfin, j'en viendrai à interroger ce qui peut s'entendre comme « être la mesure » et les conséquences que cette expression entraîne pour la conception de la fin d'analyse.

Pouvoir des mots : la mesure

« Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde. »

Albert Camus ¹

Tout commence par la nomination. Nommer perce le brouillard sur les choses. Nommer, c'est mettre hors de portée de soi, mettre à distance. Nommer : catégoriser, ordonner, mettre de l'ordre dans le désordre. Nommer permet, d'une certaine façon, de comprendre le monde, le mesurer, en saisissant une réalité. Mais que veut dire mal nommer ou ne pas nommer ?

Comment nommer ce qui ne porte pas encore de nom ? Par exemple, comment nommer ce qui se passait en Europe dans les années 1940 ? Chacun pouvait sentir mais on ne pouvait pas savoir, car il n'y avait pas de mot pour nommer ce qu'on appelait : « événement », « catastrophe », « cataclysme », « désastre », « hécatombe », « apocalypse ». Ça n'avait pas vraiment de nom, la chose restait dans les limbes et pourtant existait. Les nazis l'avaient appelée « solution territoriale » puis « solution finale », puis ils ont dissimulé ces mots sous d'autres mots afin que l'entreprise se fit à

mots couverts (installations spéciales pour chambre à gaz ; traitement spécial pour gazage). Pendant longtemps en Europe, ce qui se passait arrivait mais ne s'appelait pas, Churchill a d'ailleurs parlé de « crime sans nom ».

À la fin de la guerre, au sortir du chaos, on a beaucoup discuté pour donner un nom à l'événement. Un nom, c'est une manière de dire quelque chose qui n'a jamais été dit et à la fois qui a toujours été là, mais tu.

On a d'abord parlé de génocide, mot composé du grec *genos* (qui désigne un groupe de même origine) et du suffixe latin *cide* (qui vient du verbe *caedere* : tomber ; abattre). Ce mot a été inventé par un juif polonais en 1944 et retenu par l'ONU. Ce substantif n'a pourtant jamais été réservé à l'extermination du peuple juif, ce qui a donc dissuadé ceux qui considèrent que ce crime est une entreprise unique dans l'histoire de l'humanité de l'utiliser.

Peu après, les anglophones ont avancé le terme d'« Holocauste ». L'holocauste est un sacrifice, un sacrifice à des dieux. Les mots disent ce qu'ils deviennent, ils racontent une histoire ; employer ce terme dit, qu'on le veuille ou non, que tuer des millions de juifs était un sacrifice fait à certains dieux.

Après Holocauste, il y a eu le mot « Hourbane » (qui reprend l'histoire juive, car c'est le terme qui a été utilisé pour la destruction de Jérusalem et de ses temples). Ce choix-là est clairement dicté par le désir d'inclure l'événement dans une continuité de destruction dont les juifs ont été victimes. C'est du côté de l'insistance de la persécution.

Et enfin, en 1960, un autre terme a pris le dessus, c'est celui de Shoah, mot hébreu. Il est apparu dès 1933 et veut dire destruction : destruction sans demande, sans prière, destruction où il n'est question d'aucun dieu.

Comme toujours, le choix d'un mot ou d'un autre est politique, il oppose des camps, impose des choix, détermine une histoire. Et même chez les juifs Hourbane et Shoah opposent des camps : ceux qui pensent que l'événement est unique et ceux qui pensent qu'il n'est qu'un désastre de plus.

Les mots sont impuissants face à un réel démesuré. Les mots mettent de la mesure dans la démesure, mais ils ne disent pas tout, ils disent mal.

Pourtant, se taire n'est pas une solution, ce n'est pas parce que l'on se tait que l'on ne sait pas. Se taire équivaut à assassiner le langage, ouvre la porte à la tyrannie, dénie à la parole son pouvoir.

La parole sert... à cerner (sert né), à serrer l'innommable pour garder la mémoire, garder l'impossible et la perte.

La Shoah fait partie de notre histoire à tous, elle redéfinit d'une manière violente le concept de l'humain.

Ce savoir-là s'il concerne un réel n'est pourtant pas le réel de l'inconscient, mais ce qu'il y a de commun à ces deux réels est la démesure de ce savoir : dans le savoir inconscient, ce qui est innommable est le réel qu'il contient. Il y a dans ce savoir un réel qui ne veut pas de ce savoir, un réel qui se dément. On préfère continuer à croire que ce n'est pas possible, que ça n'existe pas, que l'inconscient est tout fait de sens.

Démesure de la langue : savoir de l'impossible

« Nommer est cette violence qui écarte ce qui est nommé pour l'avoir sous la forme commode d'un nom. »

Maurice Blanchot ²

Il y a un savoir dans la langue qui se refuse à notre entendement, au-delà du bien et du mal, au-delà des oppositions signifiantes. Au-delà de ce qui mesure, il y a la démesure de la langue, ce qu'on peut appeler un langage événement. La langue excède le sens qu'elle délie, dé-chaîne, c'est ce qui fait qu'il y a de la langue, sinon toute la langue pourrait se réduire à des formules.

C'est là la découverte de Lacan, un changement de statut pour le signifiant qui défait la signification : la fonction poétique du langage qu'il a théorisée dans ses derniers séminaires. De quoi parle cette fonction poétique du langage ? Rien de moins que de l'efficace de la psychanalyse, c'est-à-dire sa finitude. Parler de fonction poétique revient à dire qu'il y a de l'écriture dans ce qui se dit et c'est la découverte de l'écriture dans la parole qui a permis à Lacan de concevoir la finitude de l'analyse.

Pour illustrer cette fonction poétique, Lacan prend l'exemple de la poésie chinoise : l'interprétation doit être poétique, elle doit permettre d'unir le sens et le son, le réel et le symbolique. Évidemment, il ne s'agit pas pour l'analyste de faire de la poésie, du beau, de l'esthétisme, mais plutôt de faire entendre, résonner ce qui s'écrit dans ce qui s'énonce, d'une écriture qui ne reproduit pas la langue parlée.

Cette écriture est celle de l'entendu, ce qui une fois a été entendu (*lalangue*), la langue propre qui précipite dans la lettre et qui à la fois témoigne de la défaillance du langage (hors sens et sens blanc) mais dans un ultime sursaut dit son avènement. La particularité de la langue tient à son rapport au corps.

Lalangue est l'entendu qui s'est écrit dans le corps. Les mots touchent le corps, le trouent, raison pour laquelle on parle de *troumatisme*. Ce qui lie le corps et les mots, le *troumatisme* du sujet a fixé par la lettre « lavie » qui

flotte (« la vie s'lave ») dans une *ek-sistence* désormais supportée par le symbolique.

L'usage du poétique dans l'analyse est l'usage du signifiant visant la jouissance, là où les autres discours utilisent le signifiant à des fins d'identification et de signification. Cet usage lacanien du signifiant fait définitivement sortir la psychanalyse du religieux, qui met du sens partout et fait surgir la question Dieu à partir du non-rapport sexuel : « Ce n'est pas parce qu'il y a du savoir dans le réel que nous sommes forcés de l'identifier à Dieu [...] c'est un lieu de la jouissance de la femme ³. »

Cet autre usage du signifiant fait la part belle à la lecture et lire. Autrement c'est y lire le pas-tout, c'est lire que dans tout, il y a du pas-tout et c'est toucher ce qui a été au cœur de la constitution du sujet.

C'est en ce point de constitution du sujet, point qui témoigne de la perte, que doit ramener une analyse, au point même où s'est fondée la névrose, car en ce point elle a chance de se dénouer. Il faut dénouer par la parole ce qui s'est fait avec la parole.

Il n'y a pas d'autre origine pour le sujet que le mot qui a pris corps. Le mot vient de l'Autre, mais c'est ce corps-là, unique, sensible, qui y est pris. Le mot s'incarne.

Pour illustrer l'importance de la fonction de la lettre, je voudrais évoquer le cas de Marguerite Duras. Il est frappant de remarquer que dans ses dernières interviews, à la fin de sa vie, les traits de son visage et la morphologie de son corps étaient devenus ceux d'une Indochinoise. Marguerite Donnadiou était née de parents français, mais Marguerite Duras a incarné l'Indochine, elle est « façon-née » par le mot, l'Indochine est devenue son poème.

La scène centrale de cette tragédie se trouve dans *L'Amant de la Chine du Nord*. La famille doit rentrer en France, Marguerite doit quitter son amant chinois. Elle est sur le bateau, le Chinois est là sur le quai quelque part, ils le savent mais ne se voient pas.

Là, sur le « navire night » qui la ramenait en France, séparée du Chinois, elle a arraché, emporté une lettre d'Asie qui est restée en souffrance jusqu'à l'écriture de *L'Amant de la Chine du Nord*, qu'elle a écrit tardivement et qui l'a consacrée comme écrivain. Ce que perd Marguerite est une part d'elle-même, perte définitive dont la lettre d'Asie garde la mémoire.

La lettre est pourtant depuis toujours déjà là, elle a orienté l'écriture depuis le début de l'œuvre, on peut se risquer à en faire une lecture : il lui a fallu contourner le « Barrage contre le Pacifique », passer par Gibraltar, le

Japon à Hiroshima, le Laos. De l'Inde à la Chine, la lettre a creusé les détours nécessaires, les sillons d'une vie, le trajet d'une écriture, pour arriver à destination. Le parcours est long pour la lettre, elle trace la vie d'un parlêtre, une œuvre, fait causer le poème, le lui « fait faire » car écrire est un faire. Son approche est délicate, pas sans *La Douleur*, pas sans *La Pluie d'été*, pas sans *Détruire dit-elle* et enfin pas sans *Écrire*. Cette perte est le lieu d'un trajet-dit, certes qui lui a fait écrire une œuvre magistrale mais aussi a été le drame de son existence : l'ad-diction à l'alcool (dans addiction s'entend diction, ajout à la place de la diction).

Après avoir pointé le trajet de la lettre, je voudrais interroger son poids.

Poids de la lettre : être la mesure

Je n'entrerai pas dans les nombreux débats philosophiques autour de cette question. Je m'intéresse à l'effet produit en fin d'analyse, l'effet de la traversée des mots qui permet à partir du savoir de l'impossible, de la mesure, d'être la mesure, et cette mesure me semble être identique à « être poème » ; au fond, être poème, c'est accepter sa mesure.

C'est à partir du poids, au sens de la gravité, de ce qui se pèse, que l'on peut être mesure. Soupeser, estimer le poids, l'importance des choses sans en référer à l'avis de l'autre bien sûr. Pour ça, pour sous peser, il faut un corps.

C'est à partir de la découverte de la lettre dans l'analyse, du S1 tout seul, soit ce qu'il y a de plus réel pour un sujet, que le corps se troue (passage du traumatisme au *troumatisme*). La chute de l'objet, la découverte de la cause vide, dévoile ce qu'un mot a fait (a fait faire) à un corps. Le corps troué par la re-traversée du S1 devient résonnant. L'affect qui faisait symptôme et envahissait la vie du sujet chute et enfin les mots déconsistent dans leur signification, libérant le signifiant et ses équivoques. Comment alors répondre au réel une fois le nœud névrotique délié ?

C'est ce que Lacan a appelé « le sinthome » : ce qui s'écrit, ce qui se noue, se renoue de ce résultat à chaque fois qu'un réel se présente, car comme le signale Lacan dans « Lituraterre », chaque fois il faut reprendre le même virage, ce n'est pas écrit une fois pour toutes, c'est à refaire chaque fois ! Le sinthome n'est pas un nom, c'est un faire, il est à-faire.

De quoi est fait ce nouage ? Du corps résonnant, des affects pluriels, des mots (perception ; affect ; mots) :

– du corps troué donc résonnant, vivant, plaque sensible à *ce qui se passe* ;

– des affects : *ce que ça me fait* : n'est plus limité au poids de l'affect névrotique. Celui-ci étant détaché, perdu. En perdant l'affect, la perte est découverte, le sujet retrouve la perte, celle de départ : la perte libère de la souffrance qui était liée à l'affect. Il reste alors la possibilité de s'ouvrir à d'autres affects, d'être affecté par l'*heteros*, par l'altérité, d'en percevoir la saveur, c'est-à-dire ce que l'on ne peut connaître qu'en mangeant ! Il doit être introduit en soi, il faut en prendre connaissance, c'est la sensibilité ;

– et enfin nommer : *ce que j'en dis* mais à partir d'un symbolique qui ne préexiste pas mais qui, s'étant détaché, est séparé de l'Autre. Le mot peut alors s'incarner et cette incarnation fait chuter le concept, le symbole a chuté. « *Re-nommer les choses comme au matin du monde* ⁴. »

C'est ce nouage par la lettre qui offre une nouvelle mesure au sujet, qui donne une position éthique face au réel, aux épreuves, et à chaque fois permet d'être la mesure, c'est-à-dire d'estimer le poids des choses. Ce nouage permet une nouvelle lecture du monde, pas sans l'ouverture à la sensibilité (qui n'est pas la sensiblerie), sensibilité au réel et à partir du réel. Il change la vie de celui qui peut prendre ce virage à chaque fois et il permet à l'analyste dans les cures d'entendre Autrement.

Et au-delà ouvre la possibilité d'entendre tout le monde et de parler aux autres. Lacan nous dit qu'un sujet qui arrive en analyse parle à vous mais pas de lui, puis il parle de lui mais pas à vous et ce n'est que quand il parle à vous de lui que l'analyse est finie ⁵ !

Entendre Autrement, c'est percevoir dans une énonciation un poids particulier, une autre densité, poids qui indique *kekchose* en lien avec le réel pour ce sujet. Ça réveille, ça se fait tout seul, ça passe par le corps (celui de l'analyste), c'est signe, signe qu'il y a là une gravité toute singulière. Rien à voir avec les dits, plutôt avec le dire qui donne une épaisseur, un volume.

Ce qui se passe et qui réveille est ce nouage autour de sentir, éprouver, nommer. La nomination ne vient ici qu'au terme du processus, c'est l'interprétation. La nomination n'a plus le même statut, elle n'est plus ce qui mesure l'homme mais ce qui fait cesser la démesure, elle est une conséquence possible. Exactement comme dans le dispositif de la passe, la nomination d'Æ (analyste de l'École) ne vient que comme conséquence possible pour celui qui s'y présente, conséquence du parcours de l'analyse.

Il s'agit donc tout simplement par la grâce de la perte (car la perte guérit) de retrouver un corps vivant, c'est-à-dire troué et donc sensible. De ce nouage singulier, différent pour chaque un, naît Lom-poème ou Lettre mesure.

Remarquez ici que ce n'est pas un sujet qui mesure, ça se fait à partir du réel, ça passe ou ça ne passe pas, mais ce qui revient au sujet, sa part de responsabilité, est d'être à l'affût que ça se passe, le rendre possible à chaque instant, et cette position a, il me semble, la plus grande affinité avec le désir de l'analyste.

C'est par là pour conclure qu'on peut entendre l'expression « donner toute sa mesure », « donner sa pleine mesure », gage d'une possible invention. Notons que l'invention n'a pas de mémoire. La mémoire a toujours une parenté. D'où Lacan propose de s'apparenter au « Pouâte » plutôt qu'à la parenté.

« Être inspiré par le poème c'est ce vers quoi comme psychanalyste nous devons nous tourner ⁶ » pour enfin entrer dans la finitude, c'est-à-dire dans le temps.

Mots-clés : langage, langue, lettre, poème.

* ↑ Pôle 7, Bordeaux Région.

** ↑ Intervention au séminaire d'Albert Nguyen « Pouvoir des mots, savoir de l'impossible », à Bordeaux, séance du 14 février 2020.

1. ↑ A. Camus, *Sur une philosophie de l'expression*, Paris, Gallimard, coll. « Poésies » 44, n° 17, p. 22.
2. ↑ M. Blanchot, « La question littéraire », dans *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1959, p. 48.
3. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.
4. ↑ F. Cheng, *Et le souffle devient signe*, Paris, L'Iconoclaste, 2001, p. 7.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 180-181.
6. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 10 avril 1977.

ET ENTRE-TEMPS...

Rêves et cauchemars, chapitre III

Esther Morère Diderot

Allô, vous êtes là * ?

Je suis partie de ce titre, cette phrase m'étant rapidement venue à l'esprit en songeant à cette après-midi, comme si elle avait été martelée pendant plusieurs semaines, ce nanométrique virus nous ayant maintenus, et ce n'est pas fini, dans notre bocal. « Allô, vous êtes là ? »

Tragi-comédie : embrouillés par les lignes, non borroméennes mais celles de la technologie. Qui peut sembler faire la scansion ? Orange ? Google ? (Ou Gogol, et non Gogol 1^{er}, ni le Gogol des *Âmes mortes*).

Le cauchemar de la haute technologie, du règne de la science, semble faire écho à, voire amplifier d'autres cauchemars, ceux que nous entendons au bout de la ligne. Mais ceci pas pour tous : on entend parler de confinement serein, ou l'autre jour encore, « de touches de tâches, de touches de grâce », moments tant attendus pour se remettre à la guitare, cultiver son jardin (heureusement pas encore le macramé, qui sait ? qui crame qui, qui va ramer ?)

Lorsque l'on relit *Le Triomphe de la religion*¹, un petit frisson nous parcourt. Nous travaillions le thème de la ségrégation l'an passé lors du séminaire Champ lacanien, celle que Lacan avait bien cernée en amont. Et voilà que l'on s'y croit, c'est assez inouï : ce n'est pas pour demain, et pourtant de 1976 à 2019, c'est déjà demain. Ce texte très drôle, caustique... Ici juste un extrait saisissant : « C'est seulement maintenant que les savants commencent à faire des crises d'angoisse [...] La science n'a aucune espèce d'idée de ce qu'elle fait, sauf à avoir une petite poussée d'angoisse [...]. » Et plus loin : « Les biologistes, n'y sont pas encore arrivés [...] Mais ils commencent à avoir une idée que l'on pourrait faire des bactéries résistantes à tout [...] Cela nettoierait peut-être la surface du globe de toutes ces choses merdeuses, en particulier humaines, qui l'habitent [...] Ce serait vraiment un triomphe [...]. »

Pour revenir à notre thème de façon plus précise, celui des cauchemars en cette période où rôdent la mort et l'oppression, ils semblent ressurgir et s'amplifier, de par la pandémie. Ces cauchemars sont bel et bien réels,

ils représentent des bouts de réel, à travers lesquels « ces autres messagers de la nuit ² » repointent leur nez. Il y aurait un peu de *Trop*. Un rapproché saillant du réel ; le réel nous brûlerait les ailes... comme dans le rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? ».

Tout cela est accentué par le discours de la crise de la covid 19 (c'est décidé, c'est au féminin, *co corona, vi virus, d disease*) où certains slogans nous sont aussi martelés : « Je reste chez moi, je sauve des vies », ou encore « Nous sommes en guerre ».

Ce dernier slogan fait écho à celui du lendemain des attentats terroristes de novembre 2015, jetant là dans l'air un peu plus de frayeur, celle qui ferait peur à la peur ? Le précédent nous y ajoute un soupçon de culpabilité, ajoutons-y une touche des extrémités des discours qui sèment l'embrouille : il y aurait la vie nue d'Agamben et la vie abrutie du virus, ces subtils mélanges ne pourraient que faire fermenter le terreau où vient éclore le cauchemar, le rêve d'angoisse...

Pour revenir aux appels téléphoniques-visio, beaucoup d'analystes utilisent ce dispositif qui était de l'ordre de l'exception, non sans une pointe d'angoisse.

Voici trois phrases tant entendues que l'on peut prendre comme points à dérouler, celui d'un dispositif peu convaincant, par moments, à la fois permettant de maintenir le lien, de pallier le « Allô, vous êtes là ? », qui renvoie à la question du corps, à l'absence-présence, comme si l'autre n'était pas là, alors qu'il l'est, dans un autre huis clos, certes, cependant le doute persiste. L'autre, le corps organique, est-il là ? La voix seule permettrait de nous en assurer, c'est faible. Lacan n'évoque-t-il pas que le langage ne serait pas immatériel... Il serait corps subtil, mais corps, les mots seraient pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ³. Et puis ce qui a pu être pointé avec cette histoire du Flatland, celle où nous serions des êtres à deux dimensions qui rendraient difficile la tâche d'appréhender notre corps, et qui dans ce contexte est encore plus criante ⁴. Il est question de la rencontre des corps dans l'analyse, aussi, pas que de la rencontre des voix.

Le « Vous m'entendez ? Allô ? » peut faire référence à la pulsion invocante, à la pulsion et son circuit... qui ici a bien du mal à circuler ; notamment par rapport au silence, ce dire silencieux où l'on note que « quand la demande se tait la pulsion commence ⁵ ». Dans un article de Robert Fliess ⁶, il est question du silence comme espace permettant le repérage de l'objet partiel, d'où l'objet a trouvé sa substance ; il y décline aussi toutes les sortes de silences.

Dans le contexte actuel, il y a peu de temps, lors d'un de mes silences marquant un signifiant phare, l'analysant de l'interrompre et de dire : « Vous m'entendez ? Ça coupe ! Enfin, il faudrait que vous parliez un petit peu plus ! »

Et enfin pour terminer, le « c'est haché, suivi d'un larsen, pas de connexion, saturation du réseau... ». Haute technologie qui nous parasite, tel un rejeton du règne de la science, elle nous mène la vie dure, bien que nous soyons tous connectés, voire en position de dépendance... Cauchemardesque ? tel le film de David Cronenberg : *EXistenZ*.

Malgré tout, pour la toute note finale : les rêves aussi vont bon train, « ne sont-ils pas la voie royale vers l'inconscient ? » Et ceux-là, ils continuent, bon gré mal gré. Tout comme les cauchemars qui font partie de la vie. Vie et mort ne sont-elles pas liées ? Alors, ça cause, tout de même. On peut se demander si n'est pas enrayé, le cadre de l'analyse, et puis aussi : quelles en seront les conséquences quant au dispositif de la cure, marquant un avant et un après la crise sanitaire ? Aujourd'hui, un seul mot d'ordre quant à cette question : « Inventer » et réinventer le cadre, la cure, au cas par cas.

*↑ Intervention à l'après-midi organisée par l'EPFCL pendant le confinement sur « Rêves et cauchemars », le 23 mai 2020. Diffusion par visioconférence.

- 1.↑ J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 74-75.
- 2.↑ M. Menès, *Les Cauchemars, ces sombres messagers de la nuit*, Toulouse, Érès, 2016.
- 3.↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 299.
- 4.↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973.
- 5.↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 12 avril 1967.
- 6.↑ R. Fliess, « Silence et verbalisation : un supplément à la théorie de la règle analytique », 1949, dans *Le Silence en psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p. 68-82.

Joseph Rondeau

L'entre-voie, entre cauchemar et rêve

« [...] à la fin, la voix de la poésie est sombre et froide mais ce n'est pas l'hiver cette débâcle, ce n'est pas la glace qui se met à craquer c'est le pont flottant des rêves qui s'effondre sans un bruit. »

Gérard Macé ¹

La scène est champêtre : pour décor, l'abbaye séculaire de l'ordre des Prémontrés, devenue lieu d'asile : établissement public de santé mentale départemental de l'Aisne (EPSMD). Là, depuis quelques jours, un hôte invisible mais plus tout à fait inconnu, crée l'événement. « Événement du réel ² ? »

Peur.

Les hôpitaux de jour se ferment. Les CMP quasi. Confinement.

Torpeur.

Vendredi 20 mars 2020, 17 h 16, le directeur au Collège des psychologues :

Objet : épidémie Covid-19

Demande : « que s'organise un soutien des équipes sur le psychologique, avec le concours des psychologues. Cela pourrait prendre la forme d'espaces d'écoute dans les services, à programmer avec l'encadrement. Je sollicite votre accord de principe. »

La crise nous fait choir de la branloire de nos jours et nos nuits et nous somme.

Avec ma collègue du bureau du Collège, nous voilà saisis de... répondre.

S'ensuit un week-end, quarante-huit heures d'effervescence, mais les détails : oubliés. Reste l'importance de nos échanges en binôme, et avec le médecin, collègue et chef de pôle avec qui nous partageons l'orientation clinique.

Au troisième jour vient notre proposition : mettre en place une « cellule d'écoute » qui, en une semaine, deviendra « dispositif d'écoute et

d'accompagnement psychologique covid-19 », approuvé par une très large majorité des cinquante-cinq professionnels en fonction.

De quoi ce DEAP est-il le nom ? Est-il sous le joug de la direction, de l'ARS, du champ social, et collabore-t-il à la marche du monde ? Ou donne-t-il asile là où s'entrevoit « l'immonde du monde ³ », ce qui fait hiatus pour chaque sujet ? Question d'orientation. Question d'éthique.

C'est cette expérience – et ses surprises – que je voudrais mettre avec vous à l'épreuve des « enjeux pour la psychanalyse et dans la civilisation » puisque « les deux sont liées dans notre champ lacanien ⁴ ».

La surprise est d'abord dans ce qui, pas à pas, se révèle de logique dans cette proposition.

Là, les détails restent corporellement sensibles, de la demande de « présence » de psychologues au sein des équipes et avec les soignants jusqu'aux échanges serrés avec les partenaires et la direction pour accorder notre dispositif. Ce qui importe en fait est l'acte par lequel nous avons pu collectivement proposer une offre d'écoute qui laisse l'initiative au soignant qui appelle.

Un second pas de côté serait, dans le dispositif d'écoute même, son dédoublement possible en deux temps distincts :

- dans un premier temps « d'accueil et d'écoute », l'intervenant repère le possible moment d'« urgence subjective ⁵ ». Il pourra aussi « chercher avec l'appelant à identifier d'éventuels éléments qui pourront extraire de l'impasse dans l'actuel » et « amener vers une sortie de crise » ;

- un second temps « d'accompagnement », sur un nombre de séances limitées et avec un second intervenant, sera proposé, lui, au cas par cas.

La question qui se pose ici au psychanalyste est de savoir si une position qui vise une problématique actuelle, un repérage de points d'impasse, pour en faire un objectif ramassé autour de « la restauration de la continuité d'existence et de la relation à l'autre », cela sur un temps court, peut aussi laisser place à l'accueil, la venue et la prise en compte d'une ouverture à une Autre topologie, celle du sujet de l'inconscient, favorisée par la situation de crise et la rencontre contingente avec ce contexte traumatique.

Ce qui m'a saisi dans l'affaire a été de me rendre compte que notre réponse est un outil potentiellement « à la main de l'analyste » alors que le DEAP a été établi pour être praticable par un ensemble hétéroclite de psychologues d'un EPSMD des années 2020. « Potentiellement », car il n'y a eu qu'un seul appel en six semaines de fonctionnement, mais « providentiellement » parce que, dès le deuxième jour, cet appelant a permis de vérifier – certes

pour ce cas, que nous dirons donc exemplaire – la pertinence logique des deux temps... toutefois, sans qu'on puisse aujourd'hui conclure ⁶ sur une connexion possible avec un signifiant de l'inconscient du sujet.

La question reste donc ouverte, théoriquement et cliniquement.

C'est peu dire qu'ici la quantité déçoit l'attente, sauf à la maintenir comme attente sans objet, ce qui la fait confiner à l'angoisse. Ça n'a pas manqué de se vérifier lors des réunions audio hebdomadaires, très suivies par les intervenants. À se demander jusqu'où ce dispositif répond aussi ? répond d'abord ? au traitement de l'angoisse des psychologues, des institutions et du social.

Comment encore lire le décalage entre la violence de l'interpellation initiale, voire la férocité toujours actuelle à l'égard des psychologues « qui ne sont pas là, présents », et, au final, une absence d'appel ? Serait-ce le dispositif en soi qui constitue une réponse, « qui, face à la panique, fait exister l'Un de façon inédite ⁷ ».

Un autre effet inattendu, non calculé et « à côté », a été le constat de l'articulation de ce dispositif à d'autres réponses d'écoute de collègues d'établissements partenaires (hôpitaux, EHPAD...) avec lesquels nous avons noué des liens inédits. C'est logiquement que leurs cellules d'écoute sont venues comme premier temps d'une suite possible dans le temps d'accompagnement. Mais là encore « potentiellement ».

Au final, si la question de l'adéquation d'un tel dispositif à l'accueil de l'inconscient du sujet dans un contexte traumatique reste ouverte, elle s'est étonnement avérée, pour mon expérience d'analysant, r-eve-i-llée en son trauma, là où pulsent les objets plus de jouir ; son ébranlement a atteint jusqu'à l'entrevoie du « rail de l'objet a ⁸ ». Coïncidence ou nécessité logique d'une orientation analytique qui puise dans le sans-fond d'une ex-sistence traumatique tout en main-tenant le rêve d'une réalité partagée par un collectif : un « point de passage » ?

1. ↑ G. Macé, *Bois dormant et autres poèmes en prose*. La référence et l'extrait ont été cités par Jacques Bonnaffé dans la première de ses quatre lectures consacrées au poète. Cf. <https://www.franceculture.fr/emissions/jacques-bonnaffe-lit-la-poesie/gerard-mace-comme-une-pensee-poetique-14-sorti-du-jardin>
2. ↑ « [...] ils sont saisis d'une angoisse ; [...] C'est bien le symptôme type de tout événement du réel », J. Lacan, « La troisième », 1974, http://staferla.free.fr/Lacan/La_Troisieme.pdf
3. ↑ « [...] il y a des choses qui font que le monde est immonde », J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, 1974, Paris, Le Seuil, 2005, p. 76.
4. ↑ C. Soler, « Champ lacanien », *Link*, n° 8, *Abords du Champ lacanien*. <https://www.champlacanienfrance.net/system/files/Link/l8csoler.pdf>
5. ↑ « [...] tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré, il y aura du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives [...] », J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 236.
6. ↑ Un seul autre appel durant ce premier confinement a depuis vérifié que les deux dimensions de l'urgence – urgence traumatique et urgence subjective – peuvent être entendues dès le « temps d'accueil » et ouvrir alors sur un potentiel « travail de fond » repéré par le sujet lui-même sans nécessiter le second temps d'accompagnement.
7. ↑ M. Strauss, « Finis de rire ? », *La Crise actuelle dans ses effets sur les cures et dans les civilisations*, EPFL, après-midi du 11 avril 2020.
8. ↑ « L'objet (a) [...] c'est lui le rail par où en vient au plus-de-jour ce dont s'habite, voire s'abrite la demande [...] », J. Lacan, « Postface du Séminaire XI », 1^{er} juin 1973, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 505.

Bernard Nominé

Le rêve et le réveil *

Pendant le confinement, j'ai été amené à pratiquer des téléconsultations et j'ai remarqué que les analysants avaient facilement recours au récit de leurs rêves pour restaurer l'espace de l'analyse, comme si l'Autre scène permettait de recadrer ce qui ne serait sinon qu'un banal appel téléphonique. Le rêve reste donc une voie privilégiée pour mener à l'inconscient.

Plutôt que de m'étendre sur le pathos de cette période, je préfère vous faire part d'une recherche que j'ai menée récemment sur l'actualité des neurosciences à propos du rêve. Le faire en cinq minutes est bien sûr une gageure.

En 1962, Juvet isolait une phase de sommeil paradoxal et montrait que si l'on réveille une personne plongée dans cette phase de sommeil elle raconte très souvent un rêve.

En 2006, le neurobiologiste Jean-Pol Tassin ¹ confirme que l'électro-encéphalogramme du sommeil paradoxal est assez voisin de celui de l'éveil. Mais il isole l'activité électrique de cellules du tronc cérébral qui sont normalement inhibées à l'état de veille. Ces cellules produisent une excitation corticale désordonnée correspondant à des « mémoires analogiques » qui se sont constituées à l'état de veille.

Tassin avance l'hypothèse que, très tôt, des réseaux de mémoire analogique se construiraient associant des perceptions, des sensations, classées en catégories qui n'ont rien à voir avec la réalité mais qui définissent le vécu de chacun.

Ce modèle ressemble beaucoup aux frayages freudiens de *l'Esquisse* ², ces chemins que la jouissance de chacun s'est accoutumée à emprunter. À l'état de veille, l'activité du cortex préfrontal éteint ces connexions analogiques, ce qui permet d'analyser, de critiquer, bref, de penser.

Un point a retenu l'attention du neurobiologiste, c'est le fait bien connu qu'un élément perçu de la réalité puisse être intégré à un rêve. Ce sont ces rêves que l'on fait au moment où le réveil sonne. Pour Tassin, nos

nuits sont émaillées de périodes de micro-éveil. C'est pendant ces courtes périodes que le rêve se produirait. L'auteur en conclut qu'en réveillant ses dormeurs dans la phase de sommeil paradoxal, Jouvet n'interrompait pas un rêve, il le produisait.

Le rêve serait donc l'expression consciente « décompressée » de l'activité cérébrale compressée, extrêmement rapide, qui a lieu au cours du sommeil et qui, en elle-même, n'aboutirait pas à un récit cohérent. Et pourtant, ces histoires racontées par le rêve « ne viennent pas de nulle part – conclut Tassin – elles viennent de l'expérience du rêveur³. » La thèse de Tassin n'a pas trouvé que des échos favorables chez les neurobiologistes, mais je la trouve tout à fait compatible avec notre lecture lacanienne de l'inconscient.

De mes lectures, j'isole un article de 2010 qui mérite notre attention. Il a été rédigé par deux auteurs lyonnais, Fabian Guénolé et Alain Nicolas⁴, qui définissent le rêve comme le résultat de trois séquences :

- le *rêve-vécu* est une hallucination complexe et incohérente qui relève d'un état modifié de la conscience, pendant le sommeil ;
- le *rêve-souvenir*, lui, relève de la conscience vigile. Il implique une retranscription du rêve-vécu ;
- quant au *rêve-récit*, traduction verbale du rêve-souvenir, il dépend, comme tout discours, de facteurs liés à l'énonciateur et à son destinataire.

Cet article concilie donc les différents points de vue en accentuant l'idée que si le rêve-vécu est un produit du sommeil, le rêve-souvenir et le rêve-récit impliquent le réveil, fût-il inaperçu ou oublié.

La thèse freudienne selon laquelle le point de départ du rêve est une sorte de cristallisation des impressions fugaces retenues de la veille n'est pas remise en question par les dernières avancées des neurosciences. Celles-ci ne font qu'objectiver le substrat neurobiologique qui permet cette agrégation analogique d'images, d'impressions qui se nouent à l'insu du sujet au cours de sa journée et qui va se répéter en écho durant la nuit quand la conscience n'est pas là pour défaire ces nœuds parasites au profit d'une pensée construite.

Cette condensation ne se fait sans doute pas par hasard. Chacun sélectionne sans le savoir, parmi les éléments de la veille, ceux qui résonnent avec les chemins frayés habituellement par son mode de jouissance. C'est dans ce sens que je comprends la remarque de Lacan dans *L'insu*, quand il suggère que les fameux restes diurnes ne sont retenus que dans la mesure

où ils sont pris dans les frayages anciens, dans les mailles de ce qu'il appelle *le tissu de l'inconscient*⁵.

Dans cette optique, le rêve n'a pas d'autre fonction que celle d'accommoder la jouissance pour qu'elle ne réveille pas le dormeur. Mais au moment du réveil, fût-il un micro-éveil inaperçu, le sujet confronté à ce galimatias s'empresse de l'articuler en une histoire. Le rêve se fait alors récit et prend du sens en fonction de l'interlocuteur auquel il est supposé s'adresser. Le rêve devient alors le support de l'inconscient en tant qu'il s'inscrit dans un transfert.

* ↑ Intervention à l'après-midi organisée par l'EPFCL pendant le confinement sur « Rêves et cauchemars », le 23 mai 2020. Diffusion par visioconférence.

1. ↑ J.-P. Tassin, *Le Sommeil, la Mémoire, le Rêve*, Toulouse, Érès, coll. « Spirale », n° 34, 2005.

2. ↑ S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

3. ↑ J.-P. Tassin, *Le Sommeil, la Mémoire, le Rêve*, *op. cit.*

4. ↑ F. Guénolé et A. Nicolas, « Le rêve est un état hypnique de la conscience : pour en finir avec l'hypothèse de Goblots et ses avatars contemporains », dans *Encyclopédie médicochirurgicale, neurophysiologie clinique*, n° 40, Paris, Elsevier Masson, 2010, p. 193-199. Fabian Guénolé est pédopsychiatre à Caen. Alain Nicolas est psychiatre spécialisé en hypnologie à Lyon.

5. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 16 novembre 1976. « Est-ce qu'il faut dire que pour analyser un rêve il faut s'en tenir à ce qui s'est passé la veille ? Ça ne va pas de soi. Freud en a fait une règle, mais il conviendrait quand même de s'apercevoir qu'il y a bien des choses qui, non seulement peuvent remonter plus haut, mais qui tiennent à ce qu'on peut appeler le tissu même de l'inconscient. »

Alexandre Faure

« Quand le rêve va trop loin * »

Cette formulation est de Freud. Elle permet de mesurer combien certains rêves éprouvent l'espace, et plus précisément la *distance*. D'abord, si le rêve va trop loin, de quoi s'est-il éloigné ? Ensuite, pouvons-nous repérer un point qui aurait été franchi ?

*

Commençons avec l'enseignement tiré de la phobie de Hans quant à la construction de l'espace. La phobie instaure une série de seuils qui structure son monde et le délimite. Freud écrit : « La phobie est dressée face à l'angoisse comme une forteresse frontalière ¹. » Elle est de l'ordre d'un *s'arrêter avant* dont l'image serait ce qui garde le seuil ², construite en avant du point de surgissement de l'angoisse. Une fois cette limite édifiée, le sujet pourra être porté à la transgresser ou bien à l'éprouver comme obstacle infranchissable. Telle est la limite pour l'être parlant. S'il y a un usage de la phobie comme espace borné, que nous apprend le cauchemar concernant l'étrange topographie du rêve ?

Le cauchemar n'est pas le rêve d'angoisse. Tous deux réveillent, et en cela ils se distinguent des rêves de commodité, ceux qui permettent de continuer de dormir. Or, il me semble que le cauchemar *dépasse la borne, qu'il va trop loin*, en tant qu'il ne dispose pas du privilège de l'angoisse comme signal, protection. Freud dira *préparation d'angoisse* ³ pour signifier qu'elle est déjà un temps d'anticipation.

Nous voilà portés au seuil de la dimension de l'étrange, « ces moments d'apparition de l'objet ⁴ ». Moments repérables où quelque chose se manifeste, obstrue la place du manque. Lacan y logera précisément les réactions d'angoisse, la peur de l'obscurité chez les enfants et l'expérience du cauchemar. Inquiétant comblement, inquiétante proximité qui signale l'impossibilité de demeurer en ce *point frontière*. Ajoutons que ce point s'éprouve dans la temporalité particulière de l'instant, comme le « tout à coup » de l'ouverture de la fenêtre chez l'Homme aux loups. Instant de la surprise qui résonne

avec les « laps d'espace » de Georges Perec. Il définit ces derniers comme des points de frictions entre espaces.

Dans le cas particulier du cauchemar, nous sommes l'objet-proie d'un Autre chasseur ; un Autre qui veut notre peau. Habituellement, dans l'état de veille, le fantasme fonctionne comme assurance contre le réel et maintient la bonne distance. Le fantasme, tout comme le discours, constitue pour l'être parlant un « lieu de la médiation ⁵ », un écran. L'Autre du cauchemar est typiquement un « être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur [n]otre poitrine, qui [n]ous écrase sous sa jouissance ⁶. » Les exemples ne manquent pas avec les figures de l'incube, du vampire, du loup-garou qui feront du corps de leur victime, l'objet de leur jouissance. Ce que le sujet du cauchemar éprouvera dans les registres de l'oppression et de l'étouffement fera signe de l'imminence intolérable de l'Autre et de sa jouissance ; là, collé contre. Par conséquent, le corps y est pris de manière privilégiée, et l'on sait chacun que ça dure après le réveil ; ça colle à la peau ; ça reste comme « trace d'affect ⁷ », allant parfois jusqu'à la douleur, cette sensation du reste de la jouissance de l'Autre.

Curieusement, le visage de cet Autre est souvent laissé indéterminé ; l'Autre du cauchemar porte le trait du non-reconnaissable : il est flou, parfois sans-visage. Cette jouissance de l'Autre qui se dépose sur notre corps est sans-visage et échappe à la représentation. Dans *Visage retrouvé*, Wajdi Mouawad écrit : « Jadis elle avait hanté ses nuits. [...] Le visage voilé, vêtu de noir [...] La femme aux membres de bois était sur [Wahab]. [...] Elle approcha son visage du sien et lui dit *Je t'attrape enfin* ⁸ ! » Jorge Semprun écrit, lui, qu'il vivait « sans-visage » ; en effet, nul miroir à Buchenwald, pas même celui des yeux de l'Autre qui permettent à l'homme de s'en-visager.

De ce point trou contenu dans l'image, le sujet ne peut se voir. Une opacité surgit quant au destin que l'Autre lui réservera. Proche d'un regard de fascination, il concernera non pas le réel qui manque à se représenter, mais bien « le tenant-lieu de la représentation ⁹ ».

Pour Wahab, ce « Je t'attrape enfin ! » viendra « mena[cer] les assises mêmes de son être ». Dans le rêve de l'enfant qui brûle, la voix de l'enfant, *tout près* du lit du père, se fait entendre. « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » se pose au sujet comme formule énigmatique. L'heure de la (mauvaise) rencontre a sonné. Ce rapport de la voix à la distance, les enfants en disent quelque chose, « Tu brûles ! », comme on dit au jeu du cache-tampon ¹⁰, lorsque l'on s'approche, tout près.

Lacan soulignera combien « cet être qui pèse [...] est aussi un être questionneur, et qui se manifeste dans cette dimension développée de la question qui s'appelle l'énigme ¹¹. »

L'énigme, c'est ce qui ne dit pas tout. C'est ce qui a structure de mi-dire et qui comporte une opacité. « L'énigme est quelque chose qui nous *presse* de répondre au titre d'un danger mortel ¹². » Dans le face-à-face d'un instant ¹³, le sujet est saisi, parfois médusé, conjuré de répondre de cette figure engloutissante. Il s'ouvrira là « l'espace démesuré qu'implique toute demande ¹⁴ », produisant un espace sans refuge. Tout autant, cette énigme affirme là où ça brûle pour le sujet, là où porte la question. Avec Blanchot, on pourrait rapprocher l'énigme de sa « question profonde », celle qui affirme le Tout Autre.

Ce *trop loin* apparaît ainsi dans la continuité de ce *trop proche*, portant la question au lieu des points d'étrangeté, de brisure, de courbure du sujet : autre localité, autre espace ¹⁵. C'est cette « impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça se cogne ¹⁶ », dira Perce. L'éveil serait-il ainsi l'un de ces « laps d'espace » ? Point à partir duquel il y aura rétablissement de la *bonne distance* par l'intermédiaire du lieu de la médiation : changement de rideau.

Comment maintenir alors cette distance interrogeante, celle-là même où Lacan logera le désir ¹⁷, en tant qu'elle permet, selon ses mots, de respirer pendant le temps qu'il nous reste à vivre ?

* ↑ S. Freud, « Sur la psychologie des processus de rêve », dans *La Science du rêve, Die Traumdeutung*, (1899), traduit de l'allemand par J. Altounian, P. Cotet, R. Lainé, A. Rauzy et F. Robert, Paris, PUF, 2010, p. 626.

1. ↑ *Ibid.*, p. 637.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, (1956-1957), Paris, Le Seuil, 1994, p. 246.

3. ↑ S. Freud, « XXXII^e Conférence,angoisse et vie pulsionnelle », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1933), traduit de l'allemand par R.-M. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984, p. 112.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, (1962-1963), Paris, Le Seuil, 2004, p. 73.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, (1964), Paris, Le Seuil, 1973, p. 99.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, *op. cit.*, p. 76.

7.  S. Freud, « XXXII^e Conférence, Angoisse et vie pulsionnelle », art. cit., p. 112.
8.  W. Mouawad, *Visage retrouvé*, (2003), Arles, Actes Sud, 2010, p. 36.
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 58.
10.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 578.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 76.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, (1969-1970), Paris, Le Seuil, 1991, p. 118.
13.  Cf. M. Blanchot, *L'Instant de ma mort*, Paris, Gallimard, 2002.
14.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, op. cit., p. 813.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 55.
16.  G. Perec, « Prière d'insérer », dans *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, coll. « L'espace critique », 1974.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, leçon du 8 avril 1959.

PRODUITS DES CARTELS

*Clinique de l'enfant et de l'adolescent
à l'épreuve du cartel*

Sophie Henry

Quelle réalité * ?

Le thème qui nous a rassemblés dans un travail de cartel a été la clinique du jeune sujet. Il s'est agi de mettre en perspective notre pratique individuelle et institutionnelle auprès de ce jeune public, avec les séminaires et les écrits de Lacan qui traitent de cette clinique particulière.

Si toute clinique est singulière, il existe des manifestations symptomatiques propres à l'enfant et à l'adolescent. Cette complexité que nous avons tenté de mieux appréhender nous a mises sur la sellette pendant des mois, nous obligeant à un va-et-vient constant entre l'expérience et la doctrine. Une exigence orientée et partagée de ne pas céder aux attentes sociales, éducatives et parentales, autrement dit ne pas chercher à éradiquer le symptôme de l'enfant, qui « se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale ¹ ».

Dans la « Note sur l'enfant » adressée à Jenny Aubry en 1969, Lacan indique que l'enfant, par son symptôme, dit quelque chose de la vérité du « couple familial ² ». Dans le meilleur des cas, l'enfant vient à représenter ce qui cloche dans la famille. Dans l'autre cas, l'enfant est pris dans le désir de la mère dont il devient symptôme. La condition du petit sujet, névrose ou psychose, dépend donc de ce qui se déroule en l'Autre.

Notre travail s'est déplié au fil des rencontres dans un entrecroisement d'études de textes et de restitutions de cas cliniques. Pas de chronologie, pas d'ordre de parole établi, néanmoins, ou plutôt grâce à ces modalités, un travail soutenu et vivant. Un travail guidé par le fait de savoir de quoi nous parlons quand, en tant qu'analystes, nous évoquons des concepts, en apparence simples, mais pas si faciles que cela à manier.

Parler de la clinique conduit inévitablement à confronter les concepts, car ceux-ci sont au cœur de la pratique. Colette Soler le rappelait lors de la journée du 12 septembre dernier consacrée aux effets de la passe ³, soulignant qu'il n'y a pas de clinique qui ne soit habitée par la théorie. Ce cartel nous a donné l'occasion d'en attester. Lacan le rappelle aux analystes en 1954 quand il énonce que « si la psychanalyse n'est pas les concepts dans

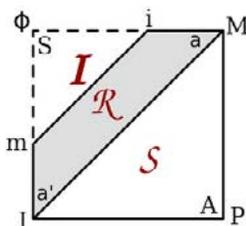
lesquels elle se formule et se transmet, elle n'est pas la psychanalyse, elle est autre chose ⁴ [...] ». Et il ajoute que « c'est à cause d'eux que la psychanalyse dure ».

Parmi tous les concepts à notre disposition pour aborder la structure, nous nous sommes confrontées à celui de réalité, concept simple en apparence, auquel Lacan accorde toute son importance. Je propose donc de faire retour sur ce concept qui permet d'avancer la question des rapports du sujet à l'Autre.

La réalité n'est pas une donnée primaire, elle est structurée par les relations intersubjectives. C'est ce que Freud exprime sous le terme *Realität*, et non *Wirklichkeit*, comme le rappelle Lacan dans la conférence donnée à Milan en 1967 ⁵.

Partant d'une réalité appréhendée *via* les relations imaginaires, Lacan va faire évoluer le concept vers une réalité articulée au symbolique et au réel. Cette conception de la réalité structurée par le symbolique s'attrape dans cette phrase : « La réalité c'est le fantasme. » Formule lapidaire qui trouve à s'éclairer du schéma R et dont la note des *Écrits* ⁶ donne les coordonnées topologiques : « Nous voulons dire que seule la coupure révèle la structure de la surface entière de pouvoir y détacher ces deux éléments hétérogènes que sont (marqués dans notre algorithme ($\$ \diamond a$) du fantasme) : le $\$, S$ barré de la bande ici à attendre où elle vient en effet, c'est-à-dire recouvrant le champ R, de la réalité, et le a qui correspond aux champs I et S. »

Le schéma R montre les signifiants primordiaux qui déterminent le champ de la réalité : désir de la mère, Nom-du-Père, phallus. Il permet de saisir comment la métaphore paternelle, avec son effet de signification phallique, est constitutive du sujet et conditionne le rapport de celui-ci à la réalité.



$P \rightarrow \Phi$ Assise du sujet

Le champ de la réalité est délimité par les triangles de l'imaginaire et du symbolique marqués par les sommets P et Φ . Le ternaire imaginaire avec

Prenant appui sur le cas du président Schreber, au terme du procès psychotique, Lacan montre que la carence du signifiant inscrit un trou Po dans le triangle du symbolique. Ce trou par absence de l'effet métaphorique inscrit un autre trou du côté de l'imaginaire Φ_0 .

Ainsi, parmi les cas discutés, tel jeune sujet, chez qui l'hallucination verbale témoigne de ce qui, rejeté dans le symbolique, revient du dehors. À l'instar du cas de Robert et Rosine Lefort, pour cet enfant, « si le mot *hallucination* signifie quelque chose, c'est ce sentiment de réalité. Il y a dans l'hallucination quelque chose que le patient assume véritablement comme réel ⁹. »

Ce phénomène hallucinatoire peut, comme dans certains cas évoqués, déboucher sur l'insulte, qui se présente comme premier et dernier mot, point d'arrêt dans la chaîne signifiante. Si dans un premier temps Freud évoque l'hallucination sous l'angle du déficit, il la considère ensuite comme une tentative de guérison, remaniement de la réalité du sujet. Ainsi, le délire apparaît comme une pièce placée là où à l'origine s'était produite la faille.

Chez telle autre adolescente anorexique, la fêlure dans le champ de la réalité s'inscrit sur le corps biologique. Il n'est pas toujours aisé de savoir si ce rapport à la réalité relève d'un ne rien vouloir savoir, autrement dit d'une réalité commandée par le fantasme qui permet au sujet de s'y réaliser dans sa division, ou bien d'un déni.

Chez ces jeunes, la question de la réalité apparaît souvent sur fond de pulsion destructrice et rend manifeste la faille qui s'origine dans la rencontre d'un manque dans le signifiant (Po). Cette élision de la signification phallique amène « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet ¹⁰ ».

C'est ce désordre à l'intérieur du système signifiant, effraction dans le champ de la réalité, qui a orienté le cartel. Pendant deux années, nous nous sommes efforcées de considérer ce qui dérape et qui dérange, de l'irruption d'un mot ou d'un geste violent, en tant qu'atteinte du signifiant. La tentative donc d'attraper des bouts de discours avec comme incidence un certain savoir quant à l'existence singulière d'un sujet radicalement inassimilable au signifiant.

Nous avons été, ensemble, sur la brèche d'un savoir défaillant. C'est sur le fil d'un manque structural dans le savoir que nous avons pu questionner, à partir du cartel, la construction permanente de la clinique. Dans ce travail, quelque chose du cartel a fonctionné, répondant au désir de chacune de soutenir une élaboration particulière. Un bout de savoir qui a chance d'être partagé.

Mots-clés : réalité, fantasme, imaginaire, réel, symbolique.

*  Travail issu du cartel « Clinique de l'enfant et de l'adolescent à l'épreuve du cartel », 2017-2020.

1.  J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.
2.  *Ibid.*
3.  « Les effets de la passe sur l'École, vus par l'AE », Paris, Maison de la Poésie, 12 septembre 2020.
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, (1954-1955), Paris, Le Seuil, 1978, p. 24.
5.  J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 51-59.
6.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, note en bas de la page 554.
7.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 21 juin 1967.
8.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », art. cit., p. 571.
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 120.
10.  J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 558.

Nathalie Tarbouriech

« L'insulte, c'est grandiose *... »

Au cours de ce cartel clinique centré sur nos pratiques en institution ou en privé, et soutenu par des lectures commentées, la variété des expériences et des situations évoquées nous a souvent orientées vers les questions de l'hallucination verbale et de la psychose. À partir d'une brève vignette clinique, mon travail s'est centré sur l'injure et sur une question subsidiaire : peut-on faire l'hypothèse de la psychose lorsque le sujet identifie la voix entendue comme étant la sienne ?

B. est un jeune homme de 19 ans qui exprime sa profonde tristesse d'avoir été abandonné par son père. Par ailleurs, il se plaint d'autre chose, il dit avoir beaucoup d'ennuis dans la vie. À ma demande de préciser de quel genre d'ennui il s'agit, il explique : quand il croise un garçon dans la rue, une voix dans sa tête lui dit de dire des choses et ça se termine en bagarre. Alors que je le questionne sur la voix, il répond qu'elle dit des mots qu'il ne peut prononcer devant moi et, curieusement, il la reconnaît comme étant sa propre voix, c'est bien la sienne. Il en est par ailleurs un peu étonné. Ces mots, qu'il écrit sur une feuille, sont, à quelques variantes près : « Ta mère la p..., ta mère faut qu'elle crève. » Dans la rue, il ne peut s'empêcher d'invectiver ses semblables, de crier ces insultes, et cela déclenche la plupart du temps une rencontre avec le passant qui se finit avec des coups. Il évoquera ce qu'il nommera un souvenir sous la forme d'une dernière conversation téléphonique avec son père, telles en sont les paroles : « Tu es un fils de p..., tu es mon fils, tu es une m... Je vais te tuer. » Il situe cette conversation à peu près à ses 6 ans.

La parole injurieuse est vectrice de jouissance, et si l'injure est certes un moment de parole elle n'en est pas moins une dimension de passage à l'acte. Notons un usage sexué de l'insulte et qui vient aussi toucher ici à la question de la filiation.

Dans notre petit exemple clinique, les injures sont proférées par le sujet poussé par sa propre voix intérieure et les éléments cliniques contenus nous imposent un retour sur l'injure hallucinatoire et l'hallucination verbale.

Lacan a mis en lumière que l'injure a une place centrale dans la psychose et l'utilise pour illustrer la forclusion du nom du père : « Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre ¹ [...]. » Dans l'injure hallucinatoire, s'introduit un signifiant dans le réel qui vise l'être de jouissance du sujet – ce qui de l'être ne peut se dire – et produit par là même une effraction et une dépréciation, le désigne comme déchet. L'injure vient comme la réponse du réel à ce qui de la langue est forclos du symbolique. B. ne peut s'empêcher de crier des insultes, il ne sait pas pourquoi, à celui qu'il croise dans la rue, à son semblable, ces dernières agissent comme des paroles imposées.

« Dans le délire la voix se présente bel et bien comme articulation pure, et c'est bien ce qui fait le paradoxe de ce que nous communiquons le délirant quand nous l'interrogeons sur la nature des voix. Ce qu'il a à communiquer paraît toujours se dérober de la façon la plus singulière, alors que rien de plus ferme pour lui que la consistance et l'existence de la voix comme telle. C'est justement parce que la voix est pour lui réduite à sa forme la plus tranchante et la plus pure, que le sujet ne peut la prendre que comme s'imposant à lui ². »

Chez B., l'insulte dit « tu es une m..., un fils de p... ». B. l'insulteur vise-t-il l'autre de la rue ou son propre être ?

Référons-nous à la célèbre patiente de Lacan qui entend « le terme malsonnant de truie ». Elle ne reçoit pas le message sous une forme inversée, elle est en prise directe avec son propre message, sans la médiation de l'Autre, parole donnée du tac au tac. Elle « reçoit sa propre parole mais non pas inversée, sa propre parole est dans l'autre qui est elle-même, le petit autre, son reflet dans le miroir, son semblable ³. » Lacan ajoute un peu plus loin : « L'injure est toujours une rupture du système du langage, le mot d'amour aussi. Que *Truie* soit chargé de sens obscur, ce qui est probable, ou ne le soit pas, nous avons déjà là l'indication [d'une] dissociation ⁴. »

Dans la « Question préliminaire ⁵ », Lacan précise ce lien entre sujet et langage et souligne que la structure ne vient pas du *percipiens*, qu'elle est déjà dans le *perceptum*, et qu'en outre c'est elle qui détermine le sujet. Colette Soler précise : « Loin d'être l'organisateur du *perceptum* de la chaîne, le sujet en est le "patient". C'est dire qu'il subit un certain nombre de phénomènes qui tiennent à ce que la parole et la chaîne signifiante sont déjà organisées : quand c'est l'autre qui parle, il subit l'effet de suggestion ; quand c'est lui qui parle, il se divise entre locution et audition. Quand il est halluciné, sa parole s'entend comme venant de l'autre, et une oscillation lui est imposée entre un moment d'incertitude allusive et de certitude hallucinatoire. Il n'est pas agent, il est au contraire assujéti à l'effet du *perceptum*, produit non comme unifiant, mais justement comme équivoque et

double ⁶. » Le sujet est pris dans un déroulement dans lequel il se sent impliqué avec certitude. Il se sent concerné selon de nombreuses modalités possibles : obéir aux voix, les contester, en douter, en parler..., qui sont autant de dédoublements et d'altérations.

Revenons à la vignette clinique. Le jeune homme est venu une dernière fois et s'est déclaré guéri : « Je suis gilet jaune, dit-il, je suis avec un groupe d'adultes avec qui je peux discuter. » Depuis cette nouvelle rencontre, il ne se bat plus physiquement, il semble mener une autre lutte. L'appartenance à ce groupe lui donnerait-elle la possibilité de continuer un combat ? Mais qu'en est-il de l'hallucination verbale ?

L'insulte plus largement... Il n'existe pas de critère linguistique infaisable permettant de définir le seuil à partir duquel une parole se mue en insulte, seule une analyse contextuelle permet d'établir, au coup par coup, ce qui relève ou non de l'insulte.

Tout comme le mot d'esprit, qui relève d'une attaque plus masquée, l'injure est métaphore, « entendons qu'on ne perde pas la dimension d'injure où s'origine la métaphore ⁷ », dit Lacan. Avec le « toi lampe, toi serviette, toi assiette » de l'Homme aux rats rageur, alors enfant, qui invective son père, Lacan fait de l'injure une « métaphore radicale » du fait qu'une substitution a lieu. L'injure devient telle du fait même de la métaphore, elle se sert du langage, passe par la boucle du grand Autre. L'injure est métaphore et peu importe le signifiant qui la porte, ce qui compte c'est l'intention et l'assaut. Pour Lacan, « il ne s'agit pas de savoir si le père est une lampe, assiette ou serviette, il s'agit de faire descendre l'Autre au rang d'objet, et de le détruire ⁸. »

L'injure « s'avère être du dialogue le premier et le dernier mot ⁹ ». L'injure instaure un dialogue, un lien social, qu'elle attaque et interrompt par là même. Elle vient faire taire l'Autre, le ravale, le destitue. Il y a un effet de séparation. Et un effet de corps à corps pour notre sujet.

L'insulte a également une valeur de nomination, elle produit un « tu es cela » agressif et dépréciatif, elle vise à réduire l'Autre à n'être qu'une simple chose. Ainsi en est-il du blasphème, qui fait déchoir le signifiant suprême qui s'appelle le Père au rang d'objet ¹⁰. Ce « tu es cela » désigne l'être du sujet dans son essence, cherche à le cerner dans ce que justement l'être lui échappe et vient porter l'estocade et le fixer dans sa faille existentielle. L'insulte vient révéler au sujet un mode de jouir auquel il est réduit.

Enfin, quelle place l'insulte occupe-t-elle dans les civilisations ?

« [...] le départ, n'est-ce pas de la grande poésie, enfin [...] ce rapport fondamental qui s'établit par le langage qu'il ne faut tout de même pas méconnaître : c'est l'insulte.

L'insulte c'est pas l'agressivité, l'insulte c'est tout autre chose, l'insulte c'est grandiose, c'est la base des rapports humains, n'est-ce pas... comme le disait Homère... Vous verrez que chacun prend son statut des insultes qu'il reçoit ¹¹. »

On trouve de nombreux exemples de civilisations et de cultures qui pratiquent l'art de l'insulte. Base de la civilisation chez les Eskimos, le *chant à duel* permettait à deux personnes en conflit de se moquer l'une de l'autre, de se faire des reproches ou de s'adresser mutuellement des insultes, jusqu'à ce que l'une des deux sente que son ironie a suffisamment ridiculisé son adversaire. La satire constitue un élément caractéristique de la poésie orale inuite, et son rôle fondamental est de détruire – elle utilise même le mot *tuer* – le discours de l'autre.

En Afrique de l'Ouest, on trouve dans plusieurs pays la *parenté à plaisanterie*, qui consiste à se moquer ou s'insulter, et ce sans conséquence. Ces affrontements verbaux sont analysés comme des moyens de décrispation, de cohésion ou de réconciliation sociale, voire comme une pratique sacrée.

Un torrent d'insultes et d'humiliations entre Achille et Agamemnon sert d'ouverture au poème épique d'Homère, *l'Iliade*. La civilisation grecque antique semble avoir fait de la pratique de l'insulte un certain raffinement sinon un genre poétique, il y en a diverses formes. Nous retiendrons le *psogos*, le blâme, l'*isegoria*, le droit à la parole égal pour chaque citoyen, la *parrhésia*, le franc-parler, la franchise, la liberté de tout dire ou le courage de la vérité. Cette dernière fait la fierté de la cité d'Athènes comme lieu où l'on a la plus grande liberté de parole. Cependant, il y en a plusieurs qualités. Il y a notamment la *parrhésia cynique* qui se distingue de la *parrhésia* dite *socratique* ou *éthique*, sur la question de l'ordre établi : la vertu et le vice doivent être nommés sans détour, il n'en va pas de la sincérité de l'individu mais de la vérité naturelle qui se manifeste à travers lui.

De la mauvaise parole (*kakegoria*) à l'injure utilisée à bon escient (*loidoria*), il y a une tentative de la part de la cité grecque de civiliser l'insulte.

On peut toujours aujourd'hui situer l'insulte à la croisée de tendances contraires : menace pour le lien social, reflet d'un dérèglement civique, ou bien signe d'une normalité, d'un bon fonctionnement démocratique.

Mots-clés : voix, injure hallucinatoire, lien social.

*  Travail issu du cartel « Clinique de l'enfant et de l'adolescent à l'épreuve du cartel », 2017-2020.

1.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 535.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière, Le Champ freudien éditeur, 2013, p. 459.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 63.

4.  *Ibid.*, p. 67.

5.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », art. cit.

6.  C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Paris, PUF, 2002, p. 33-34.

7.  J. Lacan, « La métaphore du sujet », dans *Écrits, op. cit.*, p. 891.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 471.

9.  Cf. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 487.

10.  *Ibid.*

11.  J. Lacan, « Excursus », intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan, le 4 février 1973. Pas-tout Lacan.

ENFANCE ET PSYCHANALYSE

Réseau Enfant et Psychanalyse

Penser l'enfance

Réseau Enfant et Psychanalyse

Patricia Zarowsky

Le délire chez l'enfant psychotique *

Le délire chez l'enfant est une question complexe. Est-ce parce qu'il est plus difficile à diagnostiquer car pouvant porter à confusion avec l'imaginaire propre à l'enfant ? Il y a, de fait, très peu d'écrits sur le délire chez l'enfant contrairement à celui chez l'adulte. Lacan parlait déjà de ce « gap » entre la psychose de l'enfant et celle de l'adulte quand il questionnait dans le séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* la pertinence du diagnostic de psychose chez l'enfant et se demandait si l'on faisait bien d'« employer le même mot pour les psychoses chez l'enfant et les psychoses chez l'adulte ¹. » Ce propos de Lacan prend toute sa portée quand il est question du délire chez l'enfant.

Lacan note en 1955 que tant les hallucinations que le délire peuvent être remaniés chez l'enfant ; et qu'il arrive que ces phénomènes se manifestent de façon transitoire dans l'enfance sans qu'ils déterminent une structure psychotique adulte. Jean-Jacques Gorog va aussi dans ce sens : « Les hallucinations notamment, les délires, sont susceptibles, comme l'ensemble des symptômes de l'enfant, de disparaître à peine évoqués. Les éléments sont particulièrement labiles, changeants ² [...]. » Ils disparaissent quand bien même ils peuvent réapparaître ultérieurement.

Dans son séminaire sur l'Homme aux loups, Lacan avait travaillé la question non pas du délire mais de l'hallucination à partir du cas de Freud. Il y reprend l'hallucination du doigt coupé que l'Homme aux loups dit avoir eue quand il avait cinq ans ³.

Pour Freud, qui fait de ce cas, un cas de névrose infantile, cette hallucination n'en est pas une. Il évoque plutôt une « fausse reconnaissance » et même « un souvenir-écran », car ce souvenir va être remanié plusieurs fois tout au long de la cure par l'Homme aux loups. Freud rapporte ses propos : « J'ai confondu avec un autre souvenir, qui doit sans doute avoir été hallucinatoirement faussé, dans lequel je me vois entaillant avec mon

couteau un arbre dont du sang se mettait à sortir ⁴. » C'est le remaniement signifiant de cet épisode, fait tout au long de son analyse, qui conduit Freud à mettre en question le diagnostic de psychose ⁵. Nous savons maintenant que l'Homme aux loups eut à l'âge adulte un grave épisode psychotique.

Lacan le savait, et pourtant ce qui interroge, c'est que, reprenant le cas, il avance : « Le sujet n'est pas du tout psychotique. Il a seulement une hallucination. Il pourra être psychotique plus tard. [...] À ce moment de son enfance, rien ne permet de le classer comme un schizophrène, mais il s'agit bien d'un phénomène de psychose ⁶. »

Lacan distingue ainsi la structure de psychose, du phénomène isolé de l'hallucination dans l'enfance. C'est parce qu'il est isolé qu'il ne peut pas déterminer la structure et parce qu'à cet âge la structure n'est pas encore déterminée. L'apparition d'hallucinations chez l'enfant, si elle ne permet donc pas d'établir un diagnostic, est néanmoins un phénomène appartenant au champ de la psychose.

De nombreux auteurs font état de la labilité psychique propre à l'enfant du fait que la structure n'est pas forcément déterminée, fixée. L'enfant est dans un processus de structuration, et un seul phénomène élémentaire comme le délire ou l'hallucination ne peut pas faire diagnostic de psychose avant l'adolescence – période de grands remaniements subjectifs dans la rencontre avec le désir sexué et moment où les phénomènes élémentaires prennent la même valeur diagnostique que chez l'adulte.

La difficulté à diagnostiquer le délire chez un enfant résiderait-elle dans le fait que l'on confond l'imaginaire propre à l'enfant avec ce qu'est un délire ?

L'enfant dans ses jeux revit en les imaginant des scènes perçues dans son entourage, dans une tentative de maîtriser, de comprendre le monde qui l'entoure. Mais il n'y croit pas. Il sait que c'est un jeu au moyen duquel il tente de rejoindre le monde des adultes afin de faire comme les grands. La petite fille joue à la maîtresse... elle n'est pas la maîtresse. C'est un imaginaire noué au symbolique et au réel. L'imaginaire du délire se produit en revanche dans un monde où le sujet a perdu ses repères. Il est une construction signifiante au moyen duquel le sujet tente de redonner sens là où il n'y en a plus, en reconstruisant une réalité qui lui est propre, une réalité où il aurait une place singulière. C'est un imaginaire dénoué du symbolique et du réel.

Le délire est, comme le dit Colette Soler, « un procès de significatisation ⁷ » par lequel le sujet parvient à élaborer et à fixer une forme de jouissance acceptable pour lui. Il tente avec des signifiants de combler le

trou de la forclusion une fois qu'il n'est plus couvert par l'imaginaire qui le sustentait. Le délire répond à une logique nécessaire au sujet.

Alors que le névrosé construit au moyen du signifiant phallique un fantasme pour tenter de répondre à ce qu'il croit avoir été pour l'Autre, la réponse à ce qu'il est revient, pour le sujet psychotique, dans le réel du signifiant halluciné hors chaîne et hors sens. Il interprète le désir de l'Autre au moyen d'un signifiant qui peut aussi bien le persécuter que l'accompagner, mais qu'il ne peut percevoir que comme étranger à lui-même. Il ne s'y reconnaît pas. Ce signifiant halluciné, réel, déconnecté de la chaîne signifiante, peut prendre dans un deuxième temps la forme du délire. C'est au moyen de cela que le sujet va tenter de redonner sens, significantiser, le hors-sens qu'il a rencontré.

La spécificité du délire tient au positionnement du sujet à l'égard de certains signifiants⁸, dans un rapport de certitude à l'égard de la jouissance qui l'habite. Jouissance qui dans son délire... vient de l'Autre. Toute construction délirante dit un certain positionnement du sujet à l'égard de l'autre.

Cette perception est imposée au sujet et elle est difficilement dialectisable, car c'est elle qui lui permet de donner sens à son existence, que ce soit sur le mode du sauveur, du persécuté ou de la victime... Lacan va dire que cette conviction inébranlable propre au délire relève de la « certitude ». C'est pourquoi un délire ne se remet pas en question, quand bien même on y entendrait des signifiants du sujet. Il est certain qu'un sujet ne peut délirer qu'à partir de ses propres signifiants, mais ce sont des signifiants qui ne sont plus pris dans la chaîne signifiante du sujet, dans un discours. Le sujet est dans la méconnaissance des signifiants qui déterminent la jouissance qui l'habite. Cette méconnaissance a pour effet d'entraver son lien à l'autre, c'est pourquoi Lacan le dit « hors discours ».

Un discours établit en son sein une règle de relation entre les sujets. Dans son délire, le sujet est seul avec lui-même et ce qu'il tente au moyen de sa construction délirante, c'est de reconstruire un lien à l'autre.

Le délire est du réel. Réel car le sujet est dans la certitude que ce qui lui arrive est vrai, il y croit. Tout ce qui l'entoure lui fait signe, tout ce qu'il perçoit s'adresse à lui. Les signifiants de son délire sont des significations dans un imaginaire dissocié qui le visent lui seul et qui signifient pour lui, au moyen du mécanisme de la projection, la volonté de l'Autre qui lui veut quelque chose dont il tente de se défendre.

Le persécuteur peut prendre différents visages, celui de quelqu'un de son entourage, une entité supérieure, etc. Ce qui les détermine, au regard du sujet délirant, c'est qu'ils veulent quelque chose de lui, que lui ne sait

pas. Le délire est une expérience énigmatique qui peut toucher tout ou une partie de la réalité du sujet. Le délire est donc une tentative de ramener un signifiant sur le trou de la forclusion afin de localiser la jouissance. C'est en ça qu'il est une tentative de guérison.

C'est à partir de la phrase : « Je l'aime (lui, l'homme) ⁹ » que Freud va déduire quatre formes de délire : le délire de persécution, le délire érotomaniaque, celui de jalousie, puis le délire de grandeur.

Le délire chez l'enfant

La question que nous pouvons nous poser est de savoir si l'on peut appliquer à l'enfant ces formes de délire que Freud a établies. Je ne le pense pas. Le délire chez l'enfant ne se retrouve pas avec les mêmes caractéristiques que chez l'adulte.

Pour Lacan, ce ne sont pas les formations imaginaires qui décident de la structure, dans la mesure où le rapport à la réalité n'est pas un critère diagnostique. Il se situe là dans la continuité de Freud ¹⁰.

L'enfance est un processus où le sujet est soumis au principe de plaisir, plaisir auquel le sujet doit peu à peu renoncer sous l'effet du principe de réalité, et c'est ce qui va lui permettre de construire sa propre réalité, qu'on appelle fantasme.

C'est au moyen des jeux et des histoires qu'il se raconte que l'enfant va, entre autres, structurer son moi et construire ses identifications. Cet imaginaire va se dire au moyen de signifiants qui sont de cet Autre auquel il a affaire et qu'il aura interprétés. Ils ne sont pas déconnectés de ce qu'on appellera son histoire.

C'est lorsque l'histoire que l'enfant raconte ne semble pas correspondre au discours familial dans lequel il baigne, que nous devons interroger cette histoire non pas du point de vue de la vérité mais plutôt pour nous demander si cette construction peut se dialectiser ou bien si elle reste figée.

Nous pouvons trouver chez l'enfant des idées de persécution. Mais nous savons que l'enfant se structure dans un rapport imaginaire à l'autre, qui peut parfois faire penser à une position paranoïaque. Dans « Position de l'inconscient », Lacan écrit : « Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende ¹¹. » Le sujet se structure à partir du discours de l'Autre. « Un pôle d'attributs, voilà ce qu'est le sujet avant sa naissance (et peut-être est-ce sous leur amas qu'il suffoquera au jour) ¹². » Il ajoute : « Déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable, avant qu'il vienne au monde, et le fil tenu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge ¹³. »

Si ce n'est pas le contenu de ce que l'enfant imagine qui fait diagnostic, Jean-Jacques Gorog indique l'attention qu'il faut porter à « la façon dont le contenu est agencé avec le monde de langage dans lequel il est produit », c'est-à-dire voir si les signifiants produits correspondent au discours dans lequel baigne l'enfant et « surtout voir la place qui y occupe le sujet ». Il faudra distinguer si ce qui le persécute vient du discours de l'Autre ou bien si ce sont des signifiants isolés de son cru.

1. Une forme sous laquelle le délire de l'enfant se manifeste le plus fréquemment est un « délire à deux », généralement la mère et l'enfant.

Falret dans son texte « Folie à deux ¹⁴ » dit que ce délire peut parfois être partagé par une fratrie, comme dans le cas des sœurs Papin, et même par toute une famille. Il indique que les sujets partageant un même délire dans une même constellation n'y adhèrent pas forcément de la même façon. Nous voyons comment, chez les sœurs Papin, c'est la sœur paranoïaque qui a entraîné dans son délire sa sœur, qui était schizophrène et avait une personnalité moins affirmée.

Dans ces délires à deux, la mère et l'enfant ont une même réalité partagée, un même signifiant. Ce signifiant, Lacan le dit *holophrasé*. *Holophrasé* signifie qu'« il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2 ¹⁵ ». Le premier couple de signifiants se solidifie, s'holophrase. C'est là où Lacan situe l'enfant débile : « C'est pour autant que, [...] l'enfant débile, prend la place, [...] de S [non barré] au regard de ce quelque chose à quoi la mère le réduit à n'être que le support de son désir dans un terme obscur, que s'introduit dans l'éducation du débile la dimension psychotique ¹⁶. » « Cette prise en masse de la chaîne signifiante primitive est ce qui interdit l'ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance. » L'enfant croit à son délire. Le délire ne relève pas de l'imaginaire névrotique, c'est un signifiant qui a valeur de réel, car non dialectisé par le sujet.

Le travail analytique avec l'enfant va consister à l'aider à s'extraire de ces signifiants qui le déterminent, pour arriver à les dialectiser.

2. Nous trouvons chez l'enfant une autre modalité de délire qui est celle du *mensonge*. Le mensonge n'est pas en soi pathologique, mais il le devient quand l'enfant croit à son mensonge, selon la place subjective qu'il occupe dans son mensonge et quand celui-ci devient réel pour lui. « Il est assimilable en ce cas à la conviction délirante [...] Il peut avoir une fonction de suppléance [...] venant colmater un réel angoissant, voire

anéantissant¹⁷. » Nicolas Brémaud que je cite ajoute : « Le mensonge psychotique est donc là non pas nécessairement un mensonge destiné à mentir, mais une solution stabilisatrice, un montage qui est bien plus destiné à “sauver” le sujet plutôt qu’à tromper son Autre. »

Le mensonge psychotique a pour fonction de lutter contre une séparation ; alors qu’a *contrario* celui de l’enfant névrotique est une solution pour échapper au désir ou aux exigences de l’Autre, en lui offrant une possibilité de séparation. Le cas extrême se trouve dans la mythomanie. Jean-Jacques Gorog dit que, dans la psychose, « il s’agit à l’évidence d’un mensonge pris dans l’orbite du délire – si ce n’est celui de l’enfant, c’est celui de la mère principalement, auquel les enfants adhèrent [...]. Le mensonge est chose fort répandue dans la psychose, mais il fait partie du délire même. [Il...] est aussi un effort pour ne pas perdre le contact avec l’autre, pour ne pas apparaître comme “fou” à ses yeux. En effet, le lien au semblable est conservé¹⁸. »

Lorsque l’on écoute un sujet dont le diagnostic n’est pas certain et dont le mensonge semble l’être, écouter assez longuement le sujet qui parle est ce qui va nous permettre d’entendre dans son discours quel est son rapport au monde, à l’autre et au signifiant. C’est ce qui nous oriente dans le diagnostic. D’où la nécessité de prendre le temps de repérer, au cas par cas, « à quoi sert » le mensonge pour tel sujet, quelle en est la fonction.

En conclusion

Le délire tend donc vers l’identification et la localisation de la jouissance dans l’Autre et il constitue pour Lacan un « essai de rigueur ». Les sujets psychotiques doutent néanmoins parfois de leurs hallucinations et de leur délire, de par leur méfiance structurelle à l’égard de l’Autre. Ce doute peut leur permettre de résister aux injonctions des hallucinations au moment de risques de passage à l’acte. Les envisager sous cet angle permet de travailler sur la signification pour que le sujet puisse se positionner autrement¹⁹.

Mots-clés : enfant, délire, mensonge.

*  Texte réduit d'une intervention au séminaire Réseau Enfant et Psychanalyse, Paris, 13 avril 2019.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 127.

2.  J.-J. Gorog, « La pertinence du délire chez l'enfant », *Figures de la psychanalyse*, n° 14, Toulouse, Érès, 2006, p. 73-81.

3.  S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1982, p. 390.

4.  *Ibid.*

5.  Cité par J.-C. Maleval, « Du rejet de la castration chez l'homme aux loups », dans *Actes de l'École de la Cause freudienne*, février 1982, p. 29.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 70.

7.  C. Soler, « Le sujet psychotique dans la psychanalyse », dans *Psychose et création*, Paris, GRAPP, 1990.

8.  J.-C. Maleval, *Logique du délire*, Paris, Masson, 2000, p. 14.

9.  S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 308-310.

10.  J.-J. Gorog, « La pertinence du délire chez l'enfant », art. cit.

11.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 835.

12.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : *Psychanalyse et structure de la personnalité* », dans *Écrits, op. cit.*, p. 652.

13.  *Ibid.*, p. 653.

14.  J.-P. Falret, extrait des *Archives générales de médecine*, septembre 1877, republié dans *Études cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, Paris, éd. J.-B. Baillière, 1890.

15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 215.

16.  *Ibid.*

17.  N. Brémaud, « Mensonge et psychose : approche psychanalytique », *Information psychiatrique*, vol. 88, n° 9, novembre 2012.

18.  J.-J. Gorog, « La pertinence du délire chez l'enfant », art. cit., p. 73-81.

19.  J.-C. Maleval, *Logique du délire, op. cit.*, p. 129.

Réseau Enfant et Psychanalyse

Gérard Fauconnet

Problématique *faunétique* * et questions à la lecture **

Le garçon au centre de ces questions est dans sa cinquième année quand je le reçois. Il vit dans une famille d'accueil depuis l'âge de 14 mois, et c'est la façon dont ce travail a d'emblée résonné avec le thème du REP de cette année, « L'image à la lettre », qui me conduit à vous en parler. Ce garçon s'est en effet manifesté dès la première séance à mon cabinet dans un désir décidé de parler, alors qu'en même temps j'avais les plus grandes difficultés pour le comprendre tant son élocution était problématique : il butait sur de nombreux phonèmes, certains étaient élidés ou se substituaient à d'autres, d'autres encore étaient inversés. Et l'idée m'est venue qu'il donnait à entendre, comme une lecture qu'il avait du mal à déchiffrer, une dyslexie de la parole en quelque sorte. Encore faut-il préciser que ce n'est pas cette dimension, orthophonique si je puis dire, qui oriente le travail avec ce jeune patient, mais ce qui s'y actualise comme symptôme ¹, que je ne développerai pas pour l'instant.

Je me limiterai à sa problématique disons phonatoire, question très large puisqu'elle m'a amené à essayer d'articuler, parler, écrire et lire. Aussi souhaiterais-je tout d'abord vous faire part de quelques remarques comme autant de signes d'alerte.

Quelques remarques

Même si l'inconscient est à lire et, comme l'énonce Lacan, que l'on « ne parle jamais qu'à partir de l'écriture ² », il n'y a pas lieu de penser que parler équivaut à lire. Car, comme il le précise, « l'écriture est ce dont il s'agit, *ce dont on parle* ³. » Ma question dès lors est autre : envisager que la parole vienne buter aussi sur une lecture ? Pour le dire en d'autres termes, l'instance de la lettre s'étend-elle, au-delà de la forme lapsus, jusqu'à l'émission orale des signifiants ?

Pour illustrer ce double régime des effets de la lettre dans la parole, qui est celui de la phonation et celui du lapsus, je voudrais vous faire part d'une proposition que faisait notre collègue Marc Strauss en décembre 2010 aux Journées de l'EPFCL, dont le thème était « La parole et l'écrit dans la psychanalyse ». Sous le titre « Quand l'écriture parle », il avançait l'idée que « le sujet sait toujours déjà lire. Il lit inconsciemment le sens des effets de ravinement, leur donne une cause, à partir du sens pulsionnel, du fantasme autrement dit [...] son fantasme est une lecture partielle et partielle du manque, mais il peut en plus apprendre à lire, autre chose, ce qui de *lalangue* pour lui fait trace hors-sens⁴ ». Il s'agit là me semble-t-il d'une part de parler avec les lettres, celles qui font les formations de l'inconscient, et d'autre part de parler des lettres qui font marques sur le corps. Faudrait-il y ajouter : parler les lettres ?

Quand un analysant raconte un rêve, que fait-il d'autre que lire des signes, des représentations plastiques, en leur donnant leur valeur de lettres ? Un rêve écrit ; rébus disait Freud. Et dans le lapsus la lettre ne se fait-elle pas entendre ? Des dits en attente d'une réponse de l'Autre, voire d'un dire.

S'agissant de mon jeune patient, j'insiste pour dire que sa difficulté dans l'oralisation, ces verbalisations fautives ne sont pas de l'ordre du lapsus. Elles n'en ont pas le caractère d'émergence surprenante et n'appellent à aucune interprétation. Il ne s'agit pas là de ce temps où, inscrit dans le langage, l'enfant fait preuve de mots d'esprit qui sont à proprement parler des formations de l'inconscient au plus près de *lalangue* bien que déjà pris dans un plus-de-jouir. Et s'ils font le bonheur et la fierté des parents qui les racontent à qui mieux mieux, ils montrent bien par là leur valeur d'adresse à l'Autre.

Chez mon patient, l'insistance et la récurrence de ses difficultés d'articulation pourraient faire penser à un symptôme mais qu'il faudrait dire alors universel et structurel, car il est la chose la mieux partagée chez les enfants de 2 à 5 ans ; symptôme qu'il faudrait alors, comme la phobie, laisser mener sa vie. Car cette problématique dans la phonétisation s'inscrit dans un champ plus large que celui qui constitue le sujet comme un symptôme. Ce « mal à l'aise » dans la verbalisation témoigne plutôt de ce temps où le *parlêtre s'apparole*, ce temps où il passe de *lalangue* au langage en s'y trouvant comme sujet, ce temps de la *dématernalisation*. Tout enfant connaît cette période où sa parole fait cette expérience délicate, et peut-être douloureuse, d'être dans cet entre-deux. Et, pour reformuler notre

question de départ, si *lalangue* se précipite dans la lettre ⁵, la lettre ne structurerait-elle pas l'émission de la parole ?

Pourtant, comme le rappelle Colette Soler, « Lacan ne dira pas l'inconscient ça s'écrit ⁶ ». Dès lors la question se pose : qui écrit ce qui est à lire ?

Autre remarque : la clinique de la problématique phonatoire de ce garçon pose aussi la question de l'articulation du signifiant à la voix. La structure de la chaîne signifiante se définit du fait qu'il n'y a dans la langue que des différences ; celle du sonore, et la voix qui la porte, qui doit consonner avec l'inconscient, se réfère à l'objet *a*. Comme le rappelle Lacan dans le séminaire *L'Angoisse*, « ce qui supporte le *a* doit être bien détaché de la phonémisation. La linguistique nous a rompus à nous apercevoir que ce n'est rien d'autre que système d'opposition, avec ce qu'il introduit de possibilités de substitutions et de déplacements, de déplacements et de métonymies. Ce système se supporte de n'importe quel matériel capable de s'organiser en oppositions distinctives d'un à tous. Quand quelque chose de ce système passe dans une émission, il s'agit d'une dimension nouvelle, [...] d'une dimension en soi, la dimension proprement vocale ⁷. »

Le phonème dans sa définition de signifiant n'est pas obligatoirement phonétique. Dans sa *dématernalisation*, *lalangue* doit être « phonée » pour que l'individu qui n'est pas encore sujet s'y *apparole* : expérience de corps. Mais quoi du corps ?

S'apparoler

Pour bien discriminer les enjeux cliniques qui sont à l'œuvre dans ce temps où le parlêtre *s'apparole*, il faut saisir ce que la notion de *lalangue* implique quant à la fonction de la parole et le champ de la lettre. « C'est dans *lalangue*, avec toutes les équivoques qui résultent de tout ce que *lalangue* supporte de rimes et d'allitérations, que *s'ennacine* ⁸ toute une série de phénomènes que Freud a catalogués et qui vont du rêve [...] à toutes sortes d'autres énoncés [...] et ceci montre [...] aux yeux de Freud [qu'...] un certain noyau d'impressions langagières est au fond de tout ce qui se pratique humainement, [...] il n'y a pas d'exemple que ceci comme tel ne puisse être interprété en fonction [...] d'un premier jeu qui est [...] à savoir les soins que la mère a pris d'apprendre à son enfant à parler ⁹. » *Lalangue* fait racine des formations de l'inconscient mais ne s'y confond pas ; elle est ce « noyau d'impressions langagières » : inconscient réel ? Impressions littérales de la parole de la mère, des parents sur le corps même de l'enfant.

Mais revenons à mon patient qui nous oblige à dresser l'oreille en nous interrogeant sur cette persistance et cette récurrence chez lui à buter sur un certain nombre de phonèmes comme autant de lettres qu'il éliderait, transformerait, substituerait... maltraiterait en quelque sorte.

Je le répète : il vient à ses séances avec un désir vif de parler. Il apporte avec lui des personnages qui renvoient à la culture enfantine de son époque et il déroule à travers ses histoires mises en scène une vraie quête de sens et de vérité. Et sur ce fond, assez classique dirais-je, pour ne pas dire normal, même s'il décline des contenus agressifs voire violents où la guerre, l'agressivité, la violence, la mort et la métamorphose sont toujours présentes, se détachent une question : « Où est mon père ? » et comme une alerte douloureuse « Mon père me manque ! », ponctuées d'idées de mort et de suicide.

Je signale en outre que, s'il est très difficile à comprendre ¹⁰, il forme par ailleurs des phrases tout à fait correctes sur le plan syntaxique. Sur le plan diachronique, celui du récit, il se fait très bien entendre. Le langage fait chaîne, mais ses particularités articulatoires vident en quelque sorte ce qui pourrait faire référence, ce qui viendrait capitonner la chaîne. Je rapprocherais de cela ses enchaînements sans pause, une fuite sans articulation entre les différentes séquences de ses histoires, ce qui donne l'idée qu'elles n'ont pas de fin et pose aussi la question de la ponctuation de la séance qui ne soit pas réductible à un temps standard – s'il y en a.

Avant de vous donner l'essentiel des particularités phonatoires de ce petit garçon, encore une remarque !

Dans son séminaire *L'Identification*, Lacan invite ses auditeurs à consulter les travaux des phonéticiens et spécialement les expériences de l'abbé Rousselet, « fondateur de la phonétique ¹¹ », précise-t-il. Et il est vrai que cette littérature, par-delà sa rigueur descriptive, ne manque pas de charmes à détailler l'intervention des cordes vocales dans l'articulation sonore, la fermeture momentanée du passage de l'air suivie d'une ouverture brusque dans l'articulation occlusive, la position abaissée du voile du palais dans la nasale... tout en précisant les points d'articulation où se réalise le passage de l'air : les lèvres, les dents, les alvéoles, le voile du palais, la lèvre... Soit comment *lalangue* passe à la parole par le corps, comment se réalise la *phoné* de l'incorporation ¹². Il y a à l'œuvre dans la maîtrise phonique comme une orgie d'oralité, dont il n'est pas simple de discriminer les différents plans de traitement de la jouissance par-delà la complexité de l'appareil qui y participe.

Du *Se* au *Je*

Ce qui marque le discours de ce petit garçon, d'emblée et fortement, c'est tout d'abord l'élosion des consonnes [r] et [l], ce que la phonétique française appelle les liquides. Mais dire les choses ainsi, c'est déjà supposer que l'acte de parole se définit de l'emploi des lettres. Or, c'est justement la question ! Plus intéressant est de noter que ces sonorités dites liquides et cette dénomination résonnent tout particulièrement avec le bain de langage dans lequel l'enfant se trouve pris, que ces sonorités liquides donc s'intègrent dans un ensemble plus large de sonorités dites fricatives. Celles-ci dans leur ensemble sont déterminées par des activités de corps qui se caractérise par un mode d'articulation dit constrictif, c'est-à-dire globalement un mouvement d'expiration qui détermine un souffle, un bruit de friction ou de frôlement, très proche donc de la lallation. Les différentes liquides se spécifient quant au point d'articulation du souffle, le devant de la langue pour le [l] et le fond de la cavité buccale pour le [r].

Étrangement signale-t-on, et significativement dirons-nous, ces liquides sont considérées de prononciation aisée mais sont les dernières à être acquises. L'activité de souffle, naturelle et première peut-on dire, si elle peut se manifester dans le premier cri, n'est pas à même de s'articuler à ce qui s'émet des premières marques signifiantes du sujet.

Or, par ailleurs, s'agissant de ce patient, comment ne pas souligner qu'il a mis en place la totalité des sons occlusifs [p, t, k, b, d, g] qui, contrairement aux fricatives, se caractérisent par leur caractère explosif ; fermeture momentanée du passage de l'air suivie d'une ouverture brusque, nous enseigne la phonologie.

La bouche est un appareil complexe qui opère des coupures multiples dans la masse sonore et, parmi elles, relève Lacan dans son séminaire *L'Identification*, l'occlusion caractérise l'appareil phonatoire humain¹³. Ainsi, le sens de [p] dans les phonèmes [pa] et [ap] qui est entre une implosion et une explosion « s'entend précisément de ne point s'entendre¹⁴ ». Les fricatives et les liquides s'entendent trop en quelque sorte, là où l'occlusive aménage une place vide : serait-ce celle du sujet ? Et ce patient, qui use de toutes, s'y situe bien, à la limite près qu'elles ne sont pas sans écraser toutes les autres séquences phonématiques. Une « mégalomanie » des occlusives, pourrait-on dire !

Et cette « mégalomanie » se retrouve dans une autre particularité de son discours où le [s] se substitue à toutes les autres fricatives [f, z, j, ch]. Ainsi se nomme-t-il *Se*, qui disparaîtra au cours du travail au profit du *Je*.

Enfin, précisons qu'à l'exception du [u], qui se substitue au [ou], les voyelles sont mises en place.

Pour conclure provisoirement

Dans la *dématernalisation* de *lalangue*, dans le passage à la langue commune, qui passe effectivement par la parole, il y a sur le plan fonctionnel une articulation entre la lallation et la phonétisation qui met en jeu sur le plan structural l'objet oral et l'objet voix, un double plan pulsionnel, un va-et-vient d'une pulsion à une autre lié à leur plasticité. Le ravinement de *lalangue* ne peut s'énoncer qu'articulé aux termes de la pulsion. « La pulsion, qui relève du signifiant, est donc ce qui permet de dégager de *lalangue* ce qu'il en est du fonctionnement du signifiant ¹⁵. » La parole émise tient effectivement une place dans ce passage du ravinement à la significantisation, car la phonétisation « n'est rien d'autre que système d'oppositions ¹⁶ », qui fonctionne donc comme une chaîne signifiante et qui lui est homogène structurellement.

Le cas de J. aura spécialement marqué ce travail au niveau de l'élaboration de la dimension orale obérant pour l'instant la dimension vocale qui nécessite aussi l'incorporation de la voix de l'Autre. Nécessité que l'émission résonne dans le vide de l'Autre, voix de Dieu, voix du père qui nomme, fonction d'un dire premier qui fait refoulement originaire de la signification phallique de l'image du corps. J. en témoigne dans sa recherche pour l'heure encore compulsive du père. Mais cela nécessitera un autre temps d'élaboration au plus près de la clinique. Il reste à dire qu'il a maintenant une quasi-maîtrise phonatoire. Le temps qu'il a pris à cet égard et sa résorption moins d'un an après sa rencontre avec un analyste restent à élaborer.

Parler, écrire, lire / Parler, lire, écrire

Si nous pouvons dire avec Lacan qu'il y a une « contemporanéité de l'écriture et du langage lui-même ¹⁷ », une séquence est à retenir, me semble-t-il, qui, pour le sujet émergeant du vivant, va de la parole à l'écriture puis à la lecture. La parole émise n'est pas une lecture des lettres en tant que telle, pas plus que l'écriture n'est une simple reproduction du signifiant, mais inscription d'un manque. Il y a une séquence qui mène le sujet, par la parole émise, du ravinement de *lalangue* précipitée dans la lettre à son instance dans l'inconscient. La parole ne lit pas les lettres mais les inscrit, et la possibilité d'une phonologie tient à l'inversion de cette séquence.

L'expérience analytique, quant à elle, inscrit une nouvelle séquence où la parole est en effet lecture de ce qui s'est écrit. Mais produit-elle de nouvelles écritures ?

Le « premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir [...] la *demansion*, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité¹⁸ ». Et, ajoute Lacan, sans l'écriture il ne serait pas possible de venir questionner ce lieu. L'essayiste et romancière Chantal Thomas, dans une masterclass qu'elle a donnée à France Culture, disait que la lecture était « une cabane, un toit qu'on réinvente ». Elle nous donne à entendre que la lecture n'est pas qu'une interrogation mais un abri pour le sujet, une maison singulière de toujours.

Mots-clés : faunétique, émission de la parole, lalangue.

*↑ C. Soler, « L'Un qu'il y a et ses liens », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 19, *Liaisons et déliaisons selon la clinique psychanalytique*, Paris, EPFCL, juin 2017, p. 55.

**↑ Rendez-vous du REP à Clermont-Ferrand dont le thème cette année se tenait sous le titre « L'image à la lettre », 20 juin 2020.

1.↑ La demande de consultation ne portait d'ailleurs pas sur ce point mais sur des manifestations d'agressivité, spécialement tournées vers une petite fille accueillie dans cette même famille, une grande impulsivité, des difficultés de type rivalité en famille avec le compagnon de sa nourrice, une demande d'exclusivité, des inhibitions alimentaires et enfin des appels à son père, qu'il n'a pas vu maintenant depuis plusieurs années.

2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 92.

3.↑ Souligné par mes soins.

4.↑ M. Strauss, « Quand l'écriture parle », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 10, *La Parole et l'Écrit dans la psychanalyse*, Paris, EPFCL, octobre 2011, p. 88.

5.↑ Cf. J. Lacan, « La troisième », 1974, inédit, *Pas-tout Lacan*.

6.↑ C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 10, *La Parole et l'Écrit dans la psychanalyse, op. cit.*, p. 11.

7.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 288.

8.↑ Souligné par moi.

9.  J. Lacan, « De James Joyce comme symptôme », conférence prononcée à Nice le 24 janvier 1976, *Pas-tout Lacan*, p. 6.
10.  Mais après tout est-ce la bonne expression puisque tout thérapeute sait qu'assez rapidement son oreille va rectifier d'elle-même ces fautes articulatoires ?
11.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, document interne à l'Association freudienne internationale, p. 38.
12.  « Une voix, donc, ne s'assimile pas, mais elle s'incorpore », J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 320.
13.  J. Lacan, *L'Identification, op. cit.*, p. 41. Et il précisera dans *L'Angoisse* que « tous ces faits anatomiques [dont la plasticité du larynx humain à l'empreinte phonématique] se conjoignent à la fonction de a », J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 343.
14.  J. Lacan, *L'Identification, op. cit.*, p. 41.
15.  M. Strauss, « Quand l'écriture parle », art. cit., p. 87-88.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 288.
17.  J. Lacan, *L'Identification, op. cit.*, p. 106.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 64.

Réseau Enfant et Psychanalyse

Josée Mattei

Perles à rebours, ce qui reste *

« Ce dire [de l'analyse] ne procède que du fait que l'inconscient, d'être "structuré *comme un langage*", c'est-à-dire la langue qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister ¹. »

Ce qui veut dire que le langage est sorti du site de *lalangue*, celle-ci devenant la condition du sens.

« "Quand j'étais petit, quand j'étais petite", murmures...

Moi, c'est une phrase que me disait mon père, moi c'est une phrase que me disait ma mère, mon père ou ma mère, mes parents, ma grand-mère ². »

En guise de préambule

Pierre Excoffier et François Hernandez, auteurs de *Perles à rebours* (court-métrage dont il sera aussi question ici), se sont-ils aperçus de l'homophonie entre leur titre et le nom tristement célèbre de cette attaque japonaise ?

On entend dans *Perles à rebours* le Pearl Harbor (le port des Perles), nom donné au lieu de l'attaque-surprise (raid aérien) menée par les forces aéronavales japonaises le 7 décembre 1941 contre la base américaine de Pearl Harbor située sur l'île d'Oahu dans le territoire américain d'Hawaï. Une victoire tactique japonaise, mais un échec stratégique aussi (japonais), car cela précipita les États-Unis dans la guerre.

Y a-t-il comme une guerre tactique et stratégique à mener, pour et contre la langue de l'Autre, celle dont il nous faut nous approprier si l'on y consent et qui nous encombre, un « chancre », dit si bien Lacan ?

Quoi qu'il en soit, il y a à voir et à entendre dans ce film les effets de la parole de l'Autre, de ceux qui ont compté pour l'enfant, sa mère d'abord dans son lien intime avec lui, ses parents, ou autres, et les conséquences qu'on peut supposer parfois désastreuses pour lui, l'enfant. Soit dans le

sens d'une incompréhension qui le laisse perplexe, suspendu qu'il est à cette parole première et pour longtemps, jusqu'à l'écriture sans doute, tant l'homophonie de la langue est rassie, marquante ; soit dans le sens d'une sentence, un énoncé qui pèse et l'oriente parfois sa vie durant. Ça pèse et ça porte à conséquences.

Comme dans ce film :

*Femme X*³ : « Quand j'étais petite, mon père me disait : tu as deux droits, te taire et obéir. »

C'est l'écriture qui donne sens fini, qui fait consister et arrête la dérive de l'entendu au multiple sens, aux multiples entendus. Cela n'est pas indifférent. L'on sait que le bébé n'est pas seulement nourri de lait mais aussi de mots, de bruits, d'affects, d'émotions, de jouissance, la sienne sous la forme de tension, et celle de l'autre. Lacan d'ailleurs parlant des adverbes souligne leur face de mensonge, qu'on dit ment, « condiment⁴ ». Le condiment a à voir avec le goût, la bouche, les papilles.

Il me semble que l'on retrouve cela dans la jouissance de *lalangue*, et donc de la parole tout autant.

L'inconscient habite *lalangue*, voilà ce que nous dit Lacan et que j'ai mis en exergue de ce travail (« L'étourdit »). *Lalangue*, c'est cette incursion que je souhaite faire et que m'ont inspirée ce petit film et la petite scène clinique lors d'une séance avec une petite fille d'hôpital de jour.

Ajouta, je l'appellerai. Cela résonne avec une séance précédente il y a quelques années avec un autre garçon, où je me suis questionnée sur le statut de cette phrase. Elle regarde sur l'écran de l'ordinateur la « famille Kardashian » (télé-réalité) ; elle aime et regarde avec sa mère les *telenovelas*... Tout à coup, elle énonce : « Il est pas beau ! Comme il est laid celui-là, – et elle rit. Oh, il est laid... Oh c'est comme lait, le lait qu'on boit » et elle rit encore plus fort, de cette reconnaissance, de cette découverte, l'homonymie et l'homophonie de la langue, mais j'entends aussi un au-delà de la drôlerie de la langue, de sa part, une certaine jubilation teintée de moquerie. Ne sommes-nous pas en quelque sorte les « obligés de la parole », de cette entrave qui nous embarrasse ?

Lorsque j'entends la raillerie de cette petite fille, l'ironie qu'elle comporte, le psychotique la manie parfois si bien, elle m'évoque le peu de crédit que celui-ci porte au langage, alors que le névrosé s'y attache comme à une bouée, cherchant la vérité une, (sa) « solidité » hors de tout malentendu. C'est notre duperie face à la langue.

Un autre patient m'avait dit sur le ton de la confiance, avant son départ de l'hôpital et après des années de travail : « Josée, tu sais ce que veut dire "rasoir" ? » Réponse : « Oui. » Suite : « Eh bien ma mère, elle est rasoir », et il ajoute aussitôt : « Façon de parler, hein, Josée. » « Oui, lui dis-je, il y a plusieurs sens pour un même mot, en fonction de ce que l'on veut dire. » Le rasoir qui coupe et l'ennui que l'on éprouve à écouter quelqu'un. Ce rasoir qui coupe opère-t-il un temps de séparation, d'avec la mère, tout comme le rire jubilatoire opère une séparation du mot et de la chose ?

En d'autres termes, ce moment, dans les deux cas, est-il l'équivalent, sorte de suppléance pour la psychose, du stade du miroir ? Car un jeu, un espace sur la langue est possible. Là où le miroir n'aurait pas fonctionné, le sujet faisant jeu réalise un écart, dans ses dits, du mot lui-même et de la chose, opérant ainsi une sorte de réparation, une substitution, et ce grâce à l'image. L'image et son chatolement étant pris au sens d'une métaphore. Mais pour ce faire, il y faut un autre qui l'entérine. Du coup, ce n'est sans doute pas sans lien avec l'écriture...

Confer ce que me dit, lors d'une séance, un autre jeune patient de 14 ans : « Le boulot (bouleau), c'est un arbre ou un travail ? »

Lalangue en un seul mot est la conséquence d'un lapsus de Lacan lors de son séminaire *Le Savoir du psychanalyste* (le 4 novembre 1971), voulant dire « Lalande », du *Vocabulaire de la philosophie*, il dit *lalangue*. Il parlait du non-rapport sexuel, celui qui nous fait parler, en somme.

Je me propose aujourd'hui, en prenant appui sur ce court-métrage, de vous parler de cet effet de *lalangue* sur la vie des sujets que nous sommes... en nous saisissant de ce que Lacan propose dans *Télévision*⁵, « suivre la montée de *lalangue* dans le langage ».

Pour plus de compréhension, j'ai rassemblé certaines paroles, des sentences prononcées et qui ont marqué les personnes interviewées dans ce court film durant une grande partie de leur vie. Ça reste gravé... l'image accrochée à l'impératif ou l'assertion le plus souvent maternel mais aussi paternel, qui laisse le sujet stupéfait. Ce qui reste, ce ne sont pas des propos pleins de sollicitude, des compliments, des félicitations ou des éloges, mais bien plutôt des critiques, des propos inquiétants, voire mystérieux, des condamnations parfois, de l'incompréhension toujours ; un *Che Vuoi ?* en quelque sorte. C'est cela que le sujet a retenu et dont il pâtit.

Nous pouvons entendre, par exemple :

Homme 1 : « Dans la vie, pour être un homme, faut être carré dans ses bottes. »

« Carré dans ses bottes, j'ai jamais compris ce que cela voulait dire. »

« De toute façon, jamais j'ai compris ce qu'il me disait : "droit dans ses bottes". »

Ou le « tu n'as rien à toi, même pas toi », angoissant, qui ne fait pas chaîne, verdict, ou plus une affirmation qui n'admet pas de réplique, une assertion de certitude.

« Le langage est fait de *lalangue*. C'est une élucubration sur *lalangue*. (Le sur est à souligner.) Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage ⁶. » *Lalangue* est le substrat sur lequel repose la langue. Celle-ci offre des potentialités d'équivoques dans l'homophonie (l'équivocité), à l'inconscient. L'équivocité se ramène à l'homophonie : une similitude vocale. Ces potentialités, homophonie et équivoque, l'une est le contraire de la polyphonie, une identité de sons représentés par des signes différents (homonymie), un rapport entre deux mots distincts, « l'homophonie dont l'orthographe répond... », dit Lacan dans « L'étourdit ⁷ » ; l'autre caractérise ce qui peut s'interpréter de diverses façons, laissant le « jugement hésitant », comme l'indique le dictionnaire, et le sujet dans l'incertitude, ce n'est pas clair... il faut trancher.

Cela renvoie à la pulsion invocante et à la jouissance dont la voix est porteuse. La parole résonne d'une façon particulière, singulière, d'une façon privée. Les mots résonnent et Lacan pour le montrer et insister a utilisé le terme de Francis Ponge, *réson*. *Réson* ne passe pas forcément par le sens, c'est la musique, la qualité du mot, des lettres, du et des sons, qui nous touchent selon la définition qu'en donne F. Ponge. C'est bien ce que nous explique cet autre homme, pris lui aussi dans les rets d'une parole parentale, et il lui a fallu longtemps pour s'en défaire. Cela a nécessité qu'il la répète, qu'il la fasse sienne, qu'il lui donne sens. Je le cite :

Homme 2 : « Au moment d'aller se coucher : parce qu'au lit on dort. »

« J'avais toujours cru que mon père désignait, le lion d'or (lit on dort) parce que c'était un animal qui me passionnait et parce qu'il y avait juste à côté une épicerie qui s'appelait "Le lion d'or" »

« J'ai toujours compris le lion d'or car je ne comprenais pas qu'il me disait : parce qu'au lit, on dort. »

« Parce qu'au lit on dort, j'entendais : "lion d'or". »

« Je me suis interrogé durant des années, c'était évident que pour moi, c'était "lion d'or". »

« Parce que lion d'or, le lit on dort ; si on prononce comme ça, j'y vais ; parce que, au lit on dort, moi je me disais, on doit aller se coucher. »

« Parce que c'était évident que pour moi, c'était le lion d'or ! »

Pour un autre, c'est la perplexité qui se fait jour, le désarroi et la solitude, ainsi :

Homme 13 : « Aide-toi, et le ciel t'aidera. »

« Et le seul fait de savoir qu'il y avait que le ciel qui pouvait m'aider [fait la moue, perplexe, questionne...], ben, ça allait pas m'aider beaucoup ; vu qu'en plus je savais pas du tout quelle partie du ciel était censée m'aider : les nuages, les avions... »

Dans la même veine qui laisse ses traces : incompréhension totale ! Que dit-il, cet Autre ? La compréhension ne vient que dans un après-coup parfois lointain.

Homme 7 : « C'est l'homme qui mange de trop qu'a des rots. »

« J'ai mis du temps à le comprendre car je ne savais pas ce que c'était que le Trocadéro. »

Et il a sans doute imaginé le pire !

Je cite encore un des protagonistes de ce court-métrage, montrant combien la parole maternelle a tout son poids :

Homme 9 : « Ma mère me disait, nous disait presque tous les jours, à mon frère et à moi en nous réveillant, elle nous chantait : *L'Internationale*. »

« Debout les damnés de la terre, debout les forçats de la faim. »

Parole de combattante dès potron-minet !

Pour conclure

« [...] l'accès au langage, [dit Colette Soler], pour un enfant, qui le mène de la *lallation* aux balbutiements de l'articulation langagière, suppose plus que le bain sonore, l'incidence du dire propre des parents⁸. » Les marques de la parole pour chacun que nous sommes. Il faut bien entendu consentir à se laisser marquer, par ce parasite qu'est cette « parole imposée », il est possible de la refuser. C'est ce qu'a fait Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*, pour lequel il s'agit de s'en extraire tant elle est persécutrice, chargée d'une jouissance qui l'envahit. La langue maternelle est « la langue interdite », dit-il, elle le pénètre, le frappe, le vexé, le blesse de ses mots anglais. Elle ne fait pas sens pour lui.

Lacan énonce : « [...], comme je l'ai fait remarquer concernant mon petit-fils, l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* [...] en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, la langue, (en deux mots), ce qui équivoque avec *faire-réel*. » Et d'ajouter : « *Lalangue* quelle qu'elle soit est une obscénité. Celle que Freud désigne de *l'obscène*, [obscène dans le livre] [...] ce qu'il appelle *l'autre scène*, celle que le langage occupe de ce qu'on appelle sa structure, [...], celle de la parenté⁹. »

Mots-clés : lalangue, langage, parole et jouissance.

*  Rendez-vous du Réseau Enfant et Psychanalyse à Clermont-Ferrand dont le thème cette année se tenait sous le titre « L'image à la lettre », 20 juin 2020.

1.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 490.

2.  P. Excoffier et F. Hernandez, *Perles à rebours*, court-métrage, sorti le 25 octobre 2003, Paris, disponible sur Youtube.

3.  Chaque lettre ou chiffre correspond à une personne du documentaire.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 1975-1976, p. 17. La transcription littérale de « Télévision » se trouve sur le site de Patrick Valas : staferla.fr

5.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 72. Et film de Benoît Jacquot, INA, 1974. La transcription littérale de « Télévision » se trouve sur le site de Patrick Valas : staferla.fr

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 127.

7.  J. Lacan, « L'étourdit », 14 juillet 1972, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

8.  C. Soler, *Retour sur la fonction de la parole*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 174.

9.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.

Penser l'enfance

Marie Selin

Sasha : un petit garçon assigné à un corps de fille ?

« Émile est homme, et Sophie est femme ; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui règne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien. »

J.-J. Rousseau ¹

Si *Télérama* qualifie le documentaire de Sébastien Lifshitz, *Petite fille* ², de bouleversant film d'amour, il n'en suscite pas moins de questions sur la traversée de l'existence pour Sasha. En effet, dans ce que ce magazine qualifie d'« ode lumineuse à la liberté d'être soi ³ », on ne peut qu'être saisi par ce qui fait sens-blanc, semblant fondant en larmes une fois posés les tissus chatoyants et soyeux. Sasha jamais ne prend la parole, il est le plus souvent parlé par sa mère. *Petite fille* ne fait jamais entendre la voix de Sasha et c'est cela qui m'a frappée.

C'est sa mère qui toujours parle. Sasha m'a dit : « Hein Sacha, tu te rappelles, tu m'as dit que... » Sasha acquiesce parfois et d'autres fois balance sa tête de gauche à droite pour signifier ne pas se souvenir d'avoir dit, car personne ne recueille sa parole, à Sasha. Cet enfant semble être en effet très tôt exproprié des territoires de la parole, la mère se faisant toujours porte-parole, ne lui laissant que la seule possibilité de confirmer ou d'infirmer ses questions fermées. De même, le réalisateur se fait porte-parole de la mère sans jamais laisser pleinement la parole à l'enfant, c'est la mère qui est convoquée comme témoin de ce qui se passe pour l'enfant.

Ce qui est toutefois remarquable dans ce documentaire où nous n'entendons jamais ce que le sujet aurait à dire, c'est ce nœud gordien entre l'enfant et la mère, nœud dans lequel l'enfant ne peut nouer un dire singulier puisqu'il n'a pas d'espace pour faire sa parole *ek-sister*.

Cela commence comme cela se termine dans un jeu de miroirs, Sasha s'enveloppant de rose dans des vêtements de fille, tentant de saisir un signe qui dirait quelque chose de son être « homme couleur femme » ? Il est vrai qu'avec Lacan l'anatomie n'est plus le destin puisque Lacan ouvre le chemin pour que « dans le sexe, il n'y a rien de plus, que dirai-je, l'être de couleur, ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme ⁴ », mais la couleur c'est bien ce qui se donne à voir... comme le documentariste choisit de le montrer.

Il semble en effet que la dimension imaginaire prévaut dans tout le documentaire : petites robes roses et ballerines dorées, tels sont les attributs qui font de Sasha une fille sous l'œil partial du réalisateur. La mère tente de dire à deux reprises qu'elle désirait fortement une fille pendant la grossesse de Sasha, puisqu'elle a perdu des filles par fausses couches (plusieurs, dit-elle, sans en préciser le nombre) et se demande si cela peut avoir un lien avec les particularités de son enfant !

Personne ne recueille cette parole maternelle qui lui permettrait d'explorer le tumulte de son désir inconscient et les possibles incidences subjectives. Il se trouve que Sasha se place là ; lui né garçon se place à l'endroit de ce trou laissé par ces petites filles mortes avant que d'être nées, objets d'un deuil impossible.

Sasha fait la fille, il joue la fille, il incarne la fille de tout son corps, faisant vivre toutes ces petites filles non advenues, feuilles mortes du temps. Il sustente pleinement le désir de l'Autre maternel sans aucun écart, il se pose là tout entier comme l'objet qu'il faut à sa jouissance, chevalier doublement « attaché au service sexuel de la mère ⁵ ». « La moindre conversation est là pour vous démontrer que l'amour de la mère est la cause de tout ⁶. » Jeux de leurre de l'amour a-mer(e) font étreinte pour un Je de leurre, « miraginaire ⁷ ».

Il se croit si bien la petite fille que la pédopsychiatre qui reçoit Sasha et sa mère à l'hôpital Robert-Debré (une autre femme à qui la mère tente une fois encore d'exprimer ce qu'il en était de son désir d'enfant fille) balaie en quelques secondes ce qui aurait peut-être pu s'ouvrir comme question et pose avec certitude et sans retour le diagnostic de *dysphorie de genre*.

« Vous n'y êtes pour rien, c'est une dysphorie de genre », et dans sa manière d'interroger Sasha, toujours elle induit ou anticipe les réponses, ne lui laissant aucune possibilité de dire autre chose. Illustration sans nuances du discours de la science qui forclôt toute possibilité de parole pour le petit sujet.

Mais qu'est-ce donc qu'une dysphorie de genre ? Est-ce cela même que dit son grand frère pour décrire Sasha, « une fille coincée dans un corps de garçon » ? Cette formule étrange et insolite *schize* le corps et l'être pour le sexe comme une impossible rencontre !

La reconnaissance de cette impossible rencontre de « l'être et du corps » est ce qui deviendra « le combat » de cette mère, sa mission. Toute la famille suivra, père, sœur, frère unis pour faire reconnaître et admettre que Sasha né garçon est une fille et doit être acceptée comme telle dans le lien social.

Or, nous savons depuis Freud que l'identité sexuée/sexuelle dépend d'un jeu d'identifications, imaginaire puis symbolique, d'abord la différence imaginaire des sexes par le constat de la différence anatomique sur le corps de l'Autre, puis l'assomption symbolique de ce réel de la différence par le sujet *via* l'épreuve de la castration.

Ainsi, la petite fille voudra ressembler à sa mère avant que d'être femme et éventuellement mère à son tour, tandis que le petit garçon sous l'angoisse de castration devra renoncer à la mère comme objet sexuel pour s'attirer les faveurs du père et comme lui pouvoir séduire une femme qui soit sienne. Le processus de subjectivation du petit d'homme ne va pas sans un savoir y faire avec son corps, qui conduira à faire avec l'autre corps et cela en dépit de l'impossible du rapport sexuel.

Cela requiert du temps, un temps pour se faire à son corps et à ses éprouvés, comme Sasha le montre dans ses multiples embarras, pas de danse gauches, maladroits, les yeux fixés sur sa camarade comme à la recherche d'un miroir qui lui dirait comment se tenir et se mouvoir pour être une belle et gracieuse danseuse, en somme la petite fille rêvée.

Or ce qui interroge et qui fait violence dans le documentaire, c'est le court-circuitage de la possibilité d'un temps logique pour que Sasha puisse comprendre et conclure sur ce qui lui arrive. Tout se précipite : « visite chez la psychiatre dite spécialisée à Robert-Debré », « obtention du certificat de reconnaissance de Sasha comme fille », « tri et enlèvement des vêtements de garçons », « rendez-vous pris avec l'endocrinologue pour la prise d'hormones qui entravent la production de spermatozoïdes », tout est passage à l'acte, course folle, revendications et intrusion sur le corps... C'est à en éprouver un certain vertige tant Sasha se trouve réifié par l'Autre !

Il ne s'agit plus seulement de pointer du doigt la culture *DSM* en vogue dans les plus grands services psychiatriques parisiens, puisque même nos institutions culturelles s'empressent de faire l'éloge de ce documentaire diffusé sur Arte. En effet, France Culture et *Télérama* participent de cette

égérisation marketing trompeuse de Sasha... « transgenre » ou Tirésias des temps modernes qui cherche à savoir ce qu'il en est du réel de la jouissance féminine ?

Il n'en demeure pas moins que, loin de cette rumeur bruyante, pour nous analystes, se pose la question d'accueillir ces sujets et de penser les nouvelles formes de sexualité et la place de la jouissance phallique et pas-toute phallique pour ces sujets dits « hommes » et ces sujets dits « femmes ».

-
1. ↑ J.-J. Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, livre V, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 516.
 2. ↑ Dans ce documentaire sorti en 2020, *Petite fille*, Sébastien Lifshitz suit pendant un an la vie quotidienne de Sasha, 7 ans.
 3. ↑ <https://www.telerama.fr/ecrans/petite-fille-sur-arte-le-portrait-solaire-dune-enfant-unique-en-son-genre-6747078.php>
 4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 116.
 5. ↑ J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 852.
 6. ↑ J. Lacan, *L'Identification (1961-1962)*, séminaire inédit, leçon du 21 février 1962.
 7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 310 : « Ce que nous disons, nous ne le savons pas, mais nous l'adressons à quelqu'un, quelqu'un qui est *miraginaire* et pourvu d'un moi [...], nous avons l'illusion que cette parole vient de là où nous situons notre propre moi. »

2^E CONVENTION EUROPÉENNE ROME, 10 ET 11 JUILLET 2021

Ce qui passe entre les générations

Colette Soler

Présentation

« Ce qui passe entre les générations »

2^e Convention européenne, Rome, 10-11 juillet 2021

Nous questionnons le poids des origines, chacun étant né quelque part, dans une conjoncture historique précise, et de parents particuliers, il porte les marques du lien social propre à la génération antérieure. La transmission de la grande histoire en dépend aussi bien que les singularités subjectives.

Or, que constate-t-on ? « Ce qui se passe » entre les générations, à bien distinguer de ce qui passe, se passe régulièrement mal. Elles se dénoncent l'une l'autre, éternelle querelle des anciens et des modernes, des jeunes des vieux...

C'est qu'éduquer est l'un des métiers impossibles, disait Freud. Tout parent rêve de se rendre maître de ce qu'il transmet à sa descendance, pour se retrouver en elle et « pour son bien » – pense-t-il. L'échec est séculaire, bien assuré, même dans les meilleurs cas. Quelque chose passe cependant à travers ce qui se passe mal entre les générations, mais qui est autre chose, et que la psychanalyse éclaire.

Ce qui se passe (mal) entre les générations

Les sujets qui viennent « se dire », comme inéluctablement, ne peuvent faire moins que de parler de leurs antécédents, des conditions de leur naissance et de leur développement. Dans le récit de ce mythe familial du névrosé, ce sont toujours demande d'amour frustrée, désirs insatisfaits et jouissances insuffisantes. Freud a fait le diagnostic de ces souffrances originelles dans son troisième chapitre de l'« Au-delà du principe de plaisir ». Une émergence inéluctable de ce que Lacan a nommé « le parent traumatique ».

C'est le noyau originaire de ce qui s'hérîte de ceux qui nous ont engendrés, et qui marquera toutes les relations futures du sujet à l'Autre du signe de la répétition. Quelque chose s'inaugure donc, à travers ce qui se passe.

Comment ça passe ?

Forcément par le discours reçu et il suppose une langue. Les accidents de l'histoire, maladie, guerre, famine, etc. sont certes au principe d'autres traumatismes, mais pour la causation des subjectivités c'est « la façon dont lui a été instillé un mode du parler ¹ » qui est déterminante. De là d'ailleurs l'échec de l'éducation. Lacan en a donné la raison dans une formule des plus convaincante : impossible de rendre compte du désir qui y a opéré. C'est lui, ce désir informulable qui fait la béance du projet éducatif et objection à ses demandes. Résultat, ce qui se transmet dans les dessous par le désir – et qui préside aux identifications, car elles « se déterminent du désir ² » – est *incalculable*, mais son lien à tous les index de la castration de l'Autre est inévitable. D'où parfois aussi, et entre autres, ces figures improbables qui sortent de familles les plus rangées. Il faudrait donc parler des surprises de ce qui est passé, et aussi sans doute des cas où, à l'inverse, une demande de fer parvient à l'étouffer pour vous « nommer à », comme dit Lacan.

Seulement, le discours reçu ne véhicule pas seulement le désir, il porte aussi un ordre de jouissance et le dire parental avec son désir singulier et incalculable est lui-même pris dans un ordre qui le dépasse, avec l'identité des mœurs, et les habitus corporels tellement essentiels au sentiment d'identité. Ce dont les sujets sont privés dans l'exil justement. Cependant, ils ne sauraient être privés des mots de leur langue et de la jouissance qu'elle a condensée, premier et ultime ancrage de ce qui vient des antécédents. L'inconscient ne s'hérite pas, mais il parle dans une langue transmise et qui fixe une part de l'être de jouissance.

Ce qui ne s'hérite pas

Il y a pourtant une autre part qui ne vient pas des antécédents, qui ne passe pas : le symptôme en tant que *fixion* d'un « événement de corps ». L'inverse de ce qui se transmet, l'événement, une jouissance qui advient mais qui n'était pas au programme du discours, et qui n'est pas non plus sans *lalangue*. Contrairement au désir, le symptôme événement de corps n'est pas de l'Autre, il en sépare au contraire.

Freud avec son Œdipe des familles, une configuration des relations à l'Autre en fait, a pu faire se lever l'espoir de réduire par la psychanalyse les embarras sexuels des névrosés, mais les faits cliniques ont bien résisté et cet espoir a fait long feu, à mesure que l'on apercevait que c'est la sexualité elle-même qui est symptôme, commandée qu'elle est non par l'ordre discursif mais par les inconscients singuliers.

-
1.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », dans *Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.
 2.  J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 853.

FRAGMENTS

Ma plus petite fille, âgée à ce moment de 19 mois, avait eu un matin un vomissement et avait été mise à la diète pour toute la journée. Dans la nuit qui a suivi ce jour de jeûne, on l'entendit crier, au milieu d'un sommeil agité : « Anna F.eud, f.aíses, g.osses f.aíses, flan, bouillie ! »

S. Freud

L'Interprétation des rêves, Paris, PUF, 1967, p. 120

Nous savons qu'Anna Freud rêve parce qu'elle articule : « Anna F.eud, Er(d)beer, Hochbeer, Eier(s)peis, Papp ! » [...]

Ce mode sous lequel il s'annonce comme le je de l'énonciation, ce mode sous lequel il s'annonce n'est pas indifférent, s'il s'annonce en se nommant comme le fait la petite Anna Freud au début du message de son rêve. Je vous ai indiqué qu'il reste là quelque chose d'ambigu, c'est à savoir si ce je, comme je de l'énonciation, est authentifié ou non à ce moment. Je vous laisse entendre qu'il ne l'est pas encore et que c'est cela qui constitue la différence que Freud nous donne pour être celle qui distingue le désir du rêve chez l'enfant, du désir du rêve chez l'adulte ; c'est que quelque chose n'est pas encore achevé, précipité par la structure [...]

J. Lacan

Le Désir et son interprétation,
séance du 10 décembre 1958

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un de leurs livres et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net